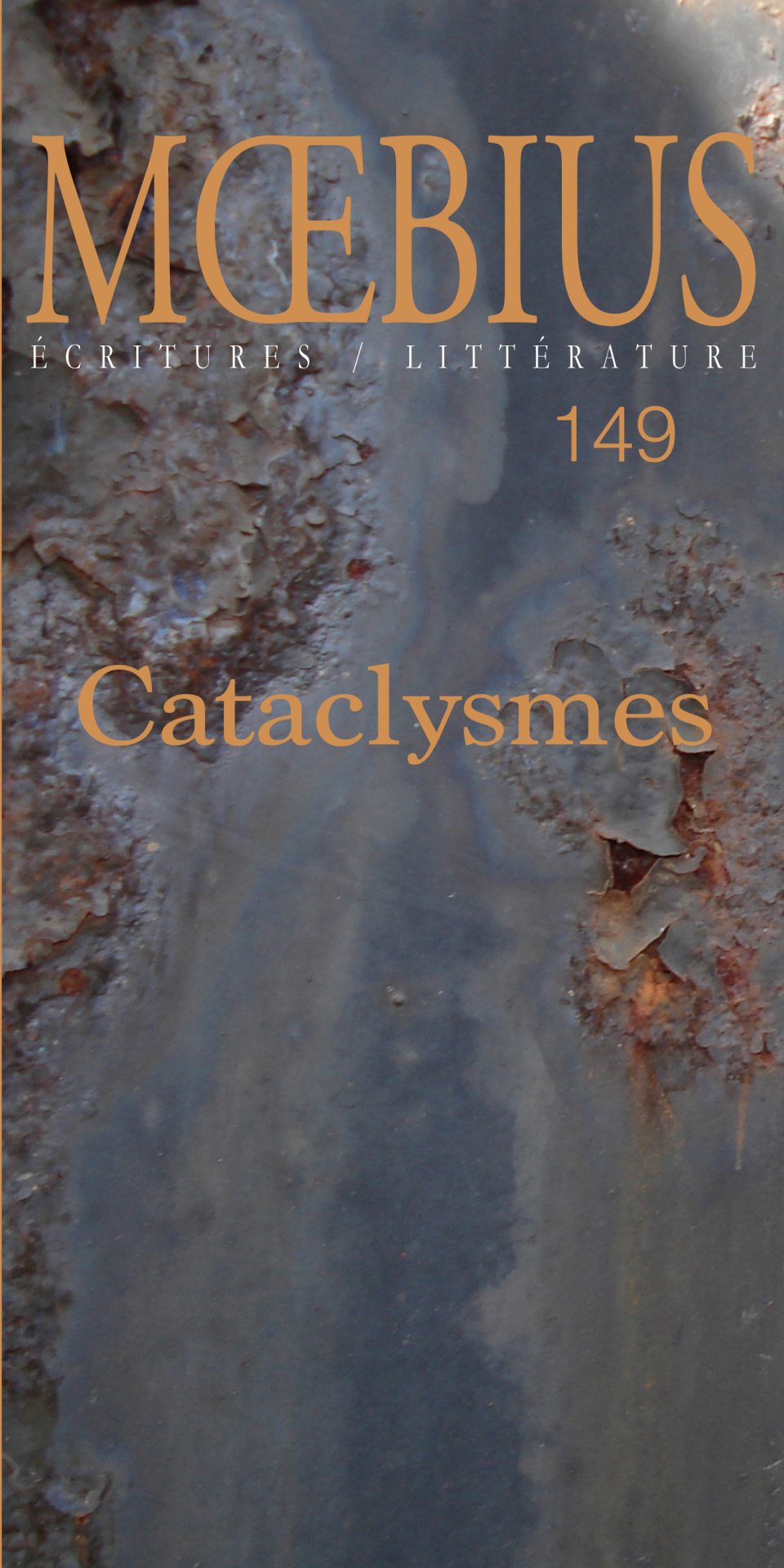


MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

149

Cataclysmes

Mœbius 149

Mœbius 149
avril 2016
Numéro piloté par Mylène Durand

Directrice : Lucie Bélanger
Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.
Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Maquette de la couverture : Raymond Martin
Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 2e trimestre 2016
ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-89741-080-3 978-2-89741-081-0 (PDF)

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.
Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.
Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : Dimedia (Canada) ; D. N. M. (Europe) ; Exportlivre (ailleurs dans le monde).
Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com) ; Sodep (www.sodep.qc.ca).
Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca
Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org
Archives : www.erudit.org

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514 597-1666
Courriel : triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Canada
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Québec

Sommaire

Présentation.....7

Marisol Drouin
Une place assise.....13
Louise Dupré
Pour le moment.....17
Dany Leclair
La crevasse.....21
Mathieu Simoneau
On entend craquer les coutures du monde.....27
Pénélope Mallard
Un, deux, trois.....31
Jonathan Charette
Le tropique du gémeau.....35
Marie-Sissi Labrèche
La dalle.....41
Nicholas Dawson
Notre large.....47
Danny Émond
Le bonheur assuré.....51
Marie-Chantale Gariépy
Les vers de terre.....55
Geneviève Boudreau
Un ciel plus sauvage que nous.....59
David Dorais
Les résidus.....63
Jean-François Létourneau
La neige.....67
Lucie Ledoux
Pornographie de la souffrance.....71
Lucille Toth
Jean, Andreas et moi.....77
Julien Fortin
Susie.....81
Denise Desautels
Une succession de mémoires.....89
Camille Deslauriers
Gardez la monnaie.....93

Aimée Lévesque
Madame Ajinomoto et les rendez-vous manqués.....99
Françoise Major
Numéro 140301751.....105

Lettres
Nicole Brossard et Isabelle Gaudet-Labine.....113

Notices biobibliographiques.....129

Les yeux fertiles.....133

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

nº 150 - *Persistance* piloté par Catherine Cormier-Larose (complet)
nº 151 - *Montréal est une ville de passages secrets* piloté par Lucie Bélanger (date de tombée : 1er juin 2016)

Le Prix de la bande à *Mœbius* 2015

Le Prix de la bande à *Mœbius* 2015 a été décerné à **Stéphane Gauthier** pour son texte « Deuil », paru dans le nº 145, *Comme il vous plaira*.

Les autres finalistes étaient :

– Patrick Brisebois, pour « Bast » (nº 144, *Animaux*) ;

– Mahigan Lepage, pour « trois frontières » (nº 143, *Territoires*).

Une mention spéciale a été accordée à Catherine Ego pour « Thérèse » (nº 142, *Ridicule*).

Le jury était composé cette année de Mario Vivier, président, Marie-Christine Arbour et Claude Béland.

Le lauréat a reçu la somme de 300 $, et tous les finalistes, un abonnement d'un an à la revue.

Le Prix de la bande à *Mœbius* récompense le meilleur texte paru durant l'année dans la revue.

*

N'hésitez pas à nous proposer des textes qui sauront s'intégrer aux numéros à venir. Le comité de rédaction attend également vos lettres ! Adressez à votre écrivain préféré ou à celui qui vous intrigue particulièrement une lettre critique ou admirative d'environ cinq feuillets, pour la rubrique « Lettre à un écrivain vivant ».

Présentation

Présentation

Lorsque l'on parle de cataclysmes, on pense évidemment aux catastrophes naturelles telles que les tremblements de terre, les ouragans ou les inondations, par exemple ; ou encore aux chamboulements causés par l'homme, comme les grandes guerres, les crises sociales ou financières. Nous pensons aussi peut-être aux toiles de Brueghel, où sont représentés le désordre brutal de l'Apocalypse et la vulnérabilité de l'homme. N'oublions pas aussi le célèbre Déluge, qui alimente nos imaginaires depuis toujours. Nous viennent en tête ces images HD de la terre qui tremble, qui se fissure, se réchauffe et se consume pour avaler les hommes. Nous ne semblons pas nous lasser de ces apocalypses en trois dimensions, témoins immobiles de notre propre fin si magnifiquement présentée.

Serait-ce pour « apprivoiser, sur le mode du feu d'artifice, [notre] extinction annoncée », comme l'écrit Samuel Archibald dans son court essai *Le sel de la terre* ? Peut-être est-ce pour « imaginer un monde débarrassé, comme par magie, des problèmes de l'ancien. Après la *tabula rasa*, tout peut recommencer : la catastrophe est génératrice de changement[1]. » Nous fantasmerions sur la fin de notre monde pour pouvoir en imaginer un autre, qui, lui, nous permettrait de recommencer sur de nouvelles bases, d'accéder à une vie meilleure. Ce serait comme une deuxième chance pour l'humanité. N'est-ce pas rassurant ?

Évidemment, ces histoires de fin du monde ou de désastres importants, si populaires depuis plusieurs années, sont des prétextes pour parler de la complexe nature de l'Homme : sa cruauté, mais aussi son espoir, son instinct de survie ; tout cela tenant sur une balance instable. Il n'y a là rien de nouveau : parler de la fin du monde, c'est parler du monde tel qu'il est et des peurs et préoccupations de

l'époque dans laquelle on se trouve. Il y a longtemps que les philosophes, les écrivains, les artistes visuels, les cinéastes pensent les catastrophes comme des façons d'interroger notre monde, sa création, sa destruction, et notre impact sur celui-ci. Devant les désastres, petits et grands, comment réagit-on et qu'est-ce que cela dit de nous ?

Dans ce numéro de *Mœbius*, si vous trouverez bien des textes qui se passent dans un futur plus ou moins post-apocalyptique, ou bien des évocations de catastrophes naturelles, vous trouverez surtout des textes dans lesquels il est question de cataclysmes intérieurs. De véritables débordements, mais de l'ordre du privé. Des crises personnelles, des catastrophes à petite échelle, qui pourtant transforment, redéfinissent ceux qui les vivent. Certains personnages ont peur du moindre bouleversement, petit ou grand ; pour eux, tout est une catastrophe monumentale. Pour d'autres, une perturbation vécue dans un passé plus ou moins lointain laisse des traces indélébiles avec lesquelles il faut apprendre à vivre. Quelques textes présentent des épisodes particulièrement troublants de vies humaines, et sont à eux seuls de petits cataclysmes. Des suites poétiques évocatrices proposent des visions sensibles de notre monde en déroute, de notre propre disparition annoncée, ou donnent à voir la frénésie destructrice de ce monde.

Quoi qu'il en soit, au centre de la plupart des textes reçus, on retrouve un événement décisif, qui fait basculer une ou des vies. Quelquefois, l'événement est plutôt comique ; il vous arrivera de sourire à la lecture de ces péripéties cocasses et de prendre la mesure de l'expression « Quelle catastrophe ! », que nous employons à toutes les sauces, pour parler de ces aventures, ou incidents, qui ponctuent nos existences. Car la catastrophe est parfois légère ou même douce ! Il peut s'agir de moments d'intensité uniques, de grandes émotions, ou même d'une révélation (petit clin d'œil à saint Jean).

Et si, dans ce numéro de *Mœbius*, l'Apocalypse à proprement parler n'est pas au centre des textes, on y retrouve tout de même un imaginaire de la destruction puis de la renaissance, du recommencement, ainsi que plusieurs métaphores de la fin du monde. Mais en attendant cette

fin, il faut affronter les ouragans qui se mettent en travers de nos chemins, faire face à ces obstacles qui paraissent parfois insurmontables. Les textes nous rappellent que pour l'instant, il faut bien vivre dans le monde dont nous disposons :

« Je voudrais voir la foudre tomber sur des maisons, les cours d'eau monter et les gens fuir leurs sous-sols pleins de boue. Mais ça n'arrivera pas, je vois le futur et pas de cataclysmes, le futur est arrivé et il durera toute la vie. » (Alexie Morin, *Chien de fusil*[2])

Alors, ne soyez pas déçus si vous ne lisez pas un récit qui raconte l'histoire de personnages cherchant à survivre alors que notre planète risque d'être détruite par le soleil qui menace d'exploser, ou par une météorite qui aurait dévié de sa trajectoire. Il y a bel et bien des drames, voire des horreurs, dans ces textes, mais surtout, on y retrouve l'être humain, avec ce qu'il a de force et de fragilité, et ce qu'il est capable de faire lorsqu'il a l'impression de vivre une petite révolution. Lisez donc ces textes bien tranquillement chez vous, pendant que le monde, même s'il ne tourne pas toujours rond, n'en est pas encore à sa fin… du moins, pour le moment.

Mylène Durand

---

1. Archibald, Samuel, *Le sel de la terre*, Atelier 10, 2013.
2. Morin, Alexie, *Chien de fusil*, Le Quartanier, 2013.



Tiré du film *Notorius* par Alfred Hitchcock, wikimedia.org

Marisol Drouin

Une place assise

Les portes s'ouvrent. Les gens se déversent sur les quais, d'autres foncent à l'intérieur. On repart.

Les regards s'évitent, les têtes se penchent sur un journal, un livre, un appareil. Chaque jour, le même trajet à l'allée, le même trajet au retour. Le métro. J'en ai encore long à faire, jusqu'au bout de la ligne, presque. Debout, les jambes solides, les deux pieds posés bien à plat sur le sol, je garde mon équilibre. Je ne touche à rien. Ni au poteau ni à lui ni à elle. À rien.

Je sens quelque chose dans mon dos. Je serre les dents et me déplace. Ça sent la nourriture. J'entends les bruits de bouche. Je regarde mes pieds, les pieds des autres, les souliers dorés, ornés de paillettes. Je regarde l'ensemble. Elle est habillée pour se fondre dans la foule d'un autre pays ; elle détonne complètement. Et son odeur, god, de sueur et d'épices. Et l'autre là-bas, il peigne ses cheveux courts et drus. Il peigne ses cheveux ! J'imagine les particules de peau s'envoler. Une femme m'accroche, s'excuse et sourit. C'est sûrement la première fois qu'elle prend le métro. Ça doit être ça, le sourire. Elle vient de la campagne et pense que prendre le métro est une aventure en soi. Une expérience humaine. Elle se croit courageuse et s'enthousiasme de pouvoir sentir toutes ces vies palpiter autour d'elle. La voilà submergée d'amour pour son prochain. Chaque humain multiplié par des milliards. Dans un wagon. Chaque jour. Impossible à tenir. Ça ne dure pas. On finit tous par le perdre ce sourire et se concentrer sur la prochaine opportunité d'avoir une place assise.

Station Berri. Les portes s'ouvrent. Un banc se libère. Je me lance et m'y assois. Je ne lève les yeux sur personne et me plonge dans mon journal. Désolé. Je n'ai pas vu le petit vieux, pas remarqué la femme enceinte. Désolé. Je suis occupé à m'isoler, à me sauvegarder le temps d'arriver au travail, à faire comme tout le…

Un vacarme monstre. Et le mouvement de ferraille. Comme du papier, ça se froisse, ça se déchire. Et puis l'explosion. La lumière : un gros soleil. Ça surprend quand tu te sais des mètres sous terre, un tel soleil. Et le noir, le vrai, le souterrain. La fumée me pique les yeux. Je les ferme. C'est aussi noir dedans que dehors.

Je réalise que je suis toujours en position assise et que je tiens encore le journal dans mes mains. Je le lâche et tâte le néant alentour. Ça c'est le banc, le mur. Ça c'est mou. Les lumières d'urgence s'allument. Je vois le corps à mes pieds. Je regarde le reste du wagon. La peur dans les yeux des autres. Du cerf figé. De l'orignal dans les lumières d'une voiture. Du lièvre, du porc-épic, du rat, du raton-laveur, de l'écureuil. Une amie m'a raconté : elle roulait sur la piste cyclable quand un écureuil a surgi de sous une voiture. *Sroulch !* Je me rappelle avoir ri. Je pense à ça. C'est à ça que je pense : aux animaux.

Le lundi, comme d'habitude, je me lève, je me douche, je m'habille, je me prépare un café, je déjeune, je sors, je marche jusqu'au métro, j'entre, je fais sonner ma carte opus, je prends les escaliers roulants, je prends toujours la voie rapide, celle de gauche, j'attends sur le quai, je monte, la voix féminine nomme les stations, je descends, je me dirige vers la sortie, je marche jusqu'au boulot, je salue mes collègues, je m'assois à mon bureau, j'allume l'ordinateur, je travaille, je prends une pause, je travaille, je dîne, je pense à ce que je vais faire après, je pense à la fin de semaine, aux vacances, aux amis, à moi, aux amours, à la famille, la vie, chaque jour.

Ça se met à hurler. Fuir. Sortir d'ici. Penser à sa peau, à sa valeur, à son droit de vivre. Je me lève. L'homme à mes pieds n'a toujours pas bougé. Il est couché sur le ventre. Je ne vois pas son visage. Je l'enjambe. Ma peau : la prendre et crisser mon camp avec.

Dans un mouvement chaotique et bruyant, tous ceux qui le peuvent se dirigent vers l'arrière du wagon. La porte est défoncée. On se répand dans l'obscurité. Je ne dis rien, j'avance comme un insecte attiré par la lueur qui bouge là-bas. Apparaissent des silhouettes, des gens en uniforme. Ils nous dirigent, nous aveuglent avec leurs lampes torches. Nous montons des escaliers, marchons dans des corridors et passons par des portes. L'extérieur explose d'infinis. Le soleil, le vrai, éblouit. Je ferme les yeux. La lumière est encore là.

Je me fraie un chemin à travers la foule. J'évite les regards des curieux, les gens en uniforme, les journalistes. Je traverse la rue, m'éloigne. Je regarde l'heure. Je me dépêche. Je cours jusqu'à l'arrêt. Juste à temps. Je monte. Le bus est plein. Debout, les jambes solides, les deux pieds posés bien à plat sur le sol, je garde mon équilibre. Je ne touche à rien. Ni au poteau ni à lui ni à elle. À rien.

Quelqu'un appuie sur la sonnette. Voilà mon arrêt. Je descends. Je marche rapidement. Encore cinq minutes. J'y suis. J'entre. Je salue mes collègues. Ils sont tout excités. Ils me demandent si je suis au courant. L'attentat.

— Quel attentat ? Qu'est-ce qui s'est passé ?



Maelstrom, Arthur Rackham (1867-1939) http://bit.ly/1XZXQwh

Louise Dupré

Pour le moment

Des bruits de pas, et des voix, deux voix, des hommes, jeunes, la vingtaine ou la trentaine, une langue gutturale, puis ces mots que je reconnais, *cours*, *cours*. J'ouvre les yeux dans le noir, je regarde le réveil, trois heures, que peuvent bien fuir ces deux hommes dans la rue tranquille où j'habite, un vol, un viol, un meurtre ? Je tends l'oreille, mais pas un cri, pas d'appel, le calme plat, seulement le ronron d'un moteur, une automobile passe dans la rue transversale. À côté de moi, Xavier dort d'un sommeil inatteignable, est-ce que j'ai rêvé ? Juste avant d'aller au lit, nous avons regardé *Faites entrer l'accusé*, une affaire d'assassinats sordides que la justice française a mis plus d'une décennie à résoudre, femmes étranglées, puis découpées et déposées aux ordures. De quoi passer une nuit cauchemardesque !

Je suis sûre de n'avoir pas rêvé, sûre d'avoir bien entendu. S'il y avait un appel à témoins, il faudrait que je me présente à la police, ces pas, ces voix, est-ce que je pourrais les identifier, est-ce qu'on peut faire accuser des personnes uniquement par leur voix ? Moi qui crains d'être injuste envers une mouche, je ne m'y risquerais pas. Je n'ai rien vu, rien, et les hommes sont maintenant loin. Inutile de me lever, d'aller arpenter la rue, je ne peux quand même pas sonner chez mes voisins pour vérifier s'ils sont toujours vivants. Il s'agit sans doute d'un acte de vandalisme, comme l'été dernier, lorsque les portières des automobiles avaient été forcées. J'essaie de me raisonner, de me détendre. Je prends une gorgée d'eau, je me colle contre le dos de Xavier et je me mets à compter tous les moutons que je peux.

Rien à faire, les pensées continuent à se bousculer sous mon crâne. Suis-je lâche ? Au matin, on trouvera peut-être une voisine baignant dans son sang et je ne me le pardonnerai pas. Mais il me semble que, si c'était vraiment grave, je le sentirais. En décembre dernier, un cri strident m'a réveillée en pleine nuit. Le cœur fou, je me suis levée d'un bond, j'ai ouvert grand la porte. Une épaisse odeur de fumée m'a prise à la gorge. Dans le noir, ma deuxième voisine hurlait d'un hurlement animal, *La maison est en flammes et Nathalie dort au sous-sol*. J'ai eu à peine le temps de réveiller Xavier, de mettre mon manteau et de sortir que j'ai vu les pompiers s'enfoncer dans la fumée épaisse. Pendant deux ou trois minutes, j'ai cru mourir, puis les pompiers sont revenus, il n'y avait personne au sous-sol. Mais ma voisine continuait à hurler et j'ai dû la prendre par les épaules, lui dire en détachant bien mes syllabes, *Nathalie n'est pas là, elle n'est pas encore rentrée*. Et nous nous sommes mises toutes les deux à pleurer.

Heureusement qu'il ne ventait pas ! Les flammes sortaient par la fenêtre du salon, on aurait dit qu'on avait fait un feu de camp sur le balcon du duplex, les pompiers ont évacué les voisins immédiats. Nous, nous pouvions rester dans la maison, du moins pour le moment. J'ai séché mes larmes et j'ai rassemblé les enfants du voisinage. Il faisait un froid de loup, on prendrait un chocolat chaud avec des biscuits dans le salon, Dieu merci, chez nous l'odeur n'était pas trop insupportable. Nous avions eu la bonne idée de conserver les pneumatiques des années où nous faisions du camping, je m'en félicitais, nous pourrions héberger quelques personnes.

Tout à coup, un bruit métallique. J'ai laissé les enfants à leur goûter improvisé et je suis sortie. Les pompiers étaient en train de hisser une échelle devant la maison, ils voulaient savoir si les flammes avaient atteint notre toiture. J'ai failli avoir une attaque, je voyais déjà les haches défoncer le toit et de grands jets d'eau couler dans les bibliothèques du premier. Et nous qui venions tout juste de terminer des rénovations ! On m'a vite rassurée cependant, tout allait bien. *Pour le moment*, ai-je entendu répéter. Sans doute apprend-on aux pompiers qu'il faut nous préparer au pire. Pour la première fois, je me suis vue

comme une possible sinistrée. Mais le feu s'est finalement éteint sous les boyaux d'arrosage, les voisins sont venus chercher leurs enfants et sont rentrés chez eux après avoir pris un cognac.

Les oiseaux commencent à piailler, un écureuil crie. Le chat saute sur le chambranle de la fenêtre pour voir ce qui se passe, mais il revient bientôt vers moi, il sait que je ne dors pas, me quémande une caresse. Décidément, ce chat a le don de m'apaiser. À côté, Xavier n'a pas encore ouvert l'œil et je l'envie, je l'envie, lui qui ne connaît ni l'insomnie ni l'angoisse, comment a-t-il pu échapper à cette condamnation ? Il a fait beaucoup de bien dans une vie antérieure, me dit-il souvent, et je lui réponds en riant que moi, j'ai dû faire beaucoup de mal. Le soir, devant les nouvelles télévisées, je me demande comment je survivrais à un cataclysme, tsunami, tremblement de terre, glissement de terrain. Ou à une guerre. Les larmes me montent aux yeux en voyant des femmes courir avec leurs bébés sous les bombes. Il faut croire que je n'ai pas le talent de la survie. Mais j'exagère, j'ai connu des peines, des deuils, j'ai été une sinistrée du cœur et je m'en suis remise. Dans une situation terrible, peut-être trouverais-je en moi la force de réagir, comme ces écrivains qui ont connu l'enfer et qui publient des livres portés par une espérance. Comme nos voisins, qui ont montré tellement de courage.

Ils sont maintenant de retour, leur maison a été réparée, repeinte. La nôtre n'a pas été touchée par la moindre flamme, celle des autres voisins non plus. *Nous avons été chanceux.* Cette phrase, combien de fois l'avons-nous prononcée en regardant la maison placardée ? Chanceux, oui, le hasard nous a privilégiés. Mais peut-on prédire l'avenir ? Je m'efforce de garder mes réflexions pour moi, ce serait pénible pour Xavier d'entendre sans cesse parler du malheur avant qu'il n'arrive. Je mets plutôt mes pensées noires dans la bouche de mes personnages, le roman est un remède. Et pourtant, écrire ne m'a jamais guérie. À vrai dire, j'ai perdu tout espoir de devenir une femme qui perçoit d'abord le bon côté des choses, je ne sais pas d'où ça peut venir. Aucun traumatisme grave dans mon enfance, j'ai été une fillette choyée, aimée. Certaines personnes ne

naîtraient-elles pas pessimistes, tout simplement, comme on naît avec un problème cardiaque ?

Xavier commence à bouger, il m'embrasse, me demande si j'ai bien dormi. Et je lui raconte les pas, les voix, et la langue gutturale, et les mots *cours*, *cours*, qui résonnent encore dans ma tête. Il m'écoute sans surprise. Dans l'hebdomadaire du quartier, on a parlé de plusieurs cambriolages ces derniers jours, il commente simplement, *Des voleurs qui ont eu peur de se faire prendre.* Son imagination ne l'entraîne pas plus loin. Il lève le store et me fait admirer les jeux d'ombre et de lumière dans l'érable derrière la fenêtre. Puis il va préparer le café tandis que je plonge mon regard dans le soleil encore timide pour chasser les fantômes de la nuit. Ce sera une journée splendide, une de ces journées où l'on pourra croire à la beauté du monde, j'essaie de m'en convaincre.

J'allume mon ordinateur, je ne lis pas les mauvaises nouvelles sur MSN. Je veux me vider la tête, je m'astreins à cette gymnastique. Je m'en tiendrai à la fiction. Je terminerai aujourd'hui le texte que j'ai promis à une revue.

Dany Leclair

La crevasse

À tous ceux qui, il y a vingt ans,
se sont perdus dans le Déluge.

Pour fêter mes trente ans, je me retrouvais à la rue. Elle ne m'avait pas chassé, je n'avais pas voulu lui laisser ce plaisir. J'étais parti, j'avais tout abandonné. Les châteaux en Espagne construits pendant ma jeunesse venaient de s'effondrer. À la rue, comme une vieille godasse recrachée par la mer. Je n'ai emporté avec moi que mes livres, quelques disques et deux sacs poubelles de linge. J'ai tout entassé dans ma vieille Hyundai Accent et j'ai refermé la porte de notre appartement pour la dernière fois. Parce que je ne voulais pas de la pitié de mes amis, j'ai échoué dans une maison de chambres de la rue Ontario. Dans ma chambre, il n'y avait rien d'autre pour m'accueillir qu'un mauvais matelas et l'écrasante chaleur humide de juillet. J'avais le goût de rester caché dans mes draps. Je me sentais misérable. J'ai lutté quelques jours pour garder la tête hors de l'eau, le temps de remettre sans enthousiasme les dernières corrections de mon mémoire de maîtrise, puis j'ai sombré. J'ai pleuré, j'ai dormi. J'ai oublié d'aller travailler au magasin où je faisais semblant de savoir réparer les tuyaux qui coulent. Je n'ai prévenu personne, personne n'a semblé se préoccuper de ma disparition. Au bout d'une semaine, je me suis dit qu'il faudrait au moins avertir mes parents. Plutôt que de téléphoner d'une cabine téléphonique pour leur annoncer banalement *mon nouveau*, j'ai décidé de me rendre là-bas. J'avais le goût de leur parler, j'avais besoin de les voir.

Comme un saumon, j'éprouvais la nécessité de revenir à la source, de remonter la rivière pour renouer avec mes origines. Absorbé par ma vie montréalaise, il y avait plus de trois ans que je n'avais pas ressenti le besoin de retourner au Saguenay. Dans le petit appartement que je venais de quitter, Sarah m'avait bien averti qu'il n'y avait pas de place pour nos souvenirs d'enfance. D'un rare accord mutuel, nous avions convenu de n'apporter que le strict minimum. J'avais donc laissé chez mes parents tout ce qui avait une quelconque valeur sentimentale. Mon album de finissants, mes photos, ma collection de bandes dessinées, mon vélo... J'avais tout laissé en me disant qu'un jour j'allais venir les récupérer, que rien ne pressait. Je restais convaincu que ma chambre d'adolescent demeurerait éternellement intacte, qu'il y aurait toujours une place pour moi dans la maison de mes parents. J'avais le goût de plonger dans les bras rassurants de ma mère, j'avais le goût de redevenir un petit garçon.

J'ai donc décidé de fuir Montréal. Avec ce qu'il me restait d'argent sur ma carte de crédit, j'ai fait le plein et je suis parti. J'abandonnais Montréal pour retrouver ma région natale, pour me reconstruire. Quand je suis arrivé près de la base militaire après quatre heures de route, j'ai remarqué une activité anormale. De gros hélicoptères atterrissaient et décollaient sans arrêt. À la *gate* principale, des camions militaires, des véhicules de la ville et des ambulances se croisaient dans un ballet désordonné. Dans le stationnement près de l'entrée, des véhicules aux couleurs des grandes chaînes de télévision nationales indiquaient que quelque chose de grave se passait dans la région.

C'est à ce moment seulement que j'ai paniqué. J'ai débranché mon lecteur de disques et j'ai syntonisé la radio locale pour écouter les informations. Partout, on ne parlait que des ravages causés par la pluie. La situation était préoccupante, les conditions désastreuses. Il avait tellement plu au cours des dernières heures que les barrages ne parvenaient plus à contenir l'eau des rivières. Les vagues déchaînées contournaient les ouvrages ou passaient carrément par-dessus. On disait que certains barrages avaient cédé sous la pression, que d'autres avaient dû être ouverts pour éviter leur destruction. Les rivières gonflées avaient retrouvé le

tracé originel du lit dont on les avait détournées, emportant avec elles tout sur leur passage. Jonquière, Chicoutimi, La Baie, l'Anse-St-Jean, partout on rapportait des dégâts épouvantables, partout la catastrophe. Le Déluge.

Un peu plus loin sur la route, un impressionnant barrage policier bloquait l'accès à la route pour me rendre à Grande-Baie, dans mon quartier. Pas le choix de m'arrêter. Malgré mon inquiétude, on a refusé de me laisser passer. J'ai insisté, je me suis obstiné, j'ai même engueulé le policier qui se trouvait devant moi, il n'y avait rien à faire. Il a fallu qu'il m'explique que tout avait été emporté par la rivière pour que je finisse par entendre raison. Ça ne passait pas, tout simplement. La 170 avait été sectionnée en deux, le viaduc de béton qui enjambait la rivière des Ha! Ha! emporté par les eaux.

Il me fallait soit rebrousser chemin, soit me trouver une nouvelle destination. J'ai abouti chez mon parrain, dans les hauteurs de Bagotville. Un des rares quartiers à ne pas être affecté par la situation, où il y avait encore l'eau courante et l'électricité. Il n'avait pas de nouvelles de mes parents, mais il supposait qu'ils faisaient partie des nombreuses familles évacuées qui avaient trouvé refuge dans les installations temporaires érigées sur la base militaire.

La maison de mon parrain ressemblait à un camp d'expatriés. Nous étions une dizaine à y avoir trouvé refuge. Des oncles, des tantes, des cousins, des amis, des collègues de travail. La plupart étaient partis travailler à Chicoutimi un soir et n'avaient pas pu réintégrer leur domicile au petit matin. Nous nous entassions devant le téléviseur du sous-sol ou celui du salon pour voir sur le petit écran ce qu'on ne pouvait voir sur le terrain. C'était le début de l'information en continu au Québec. La nouvelle chaîne RDI diffusait en boucle les images de la petite maison blanche de Chicoutimi et les reportages de Louis Lemieux. De temps en temps, on montrait des vues aériennes de Grande-Baie. On m'avait décrit l'ampleur du cataclysme, mais quand j'ai vu les images pour la première fois, j'ai été dévasté. C'était épouvantable. Le cœur du quartier avait été complètement noyé sous les eaux. Là où auparavant se trouvaient la caisse, l'épicerie, la salle de quilles, la pharmacie et le dépanneur où j'avais travaillé pendant

trois ans, il n'y avait plus rien. Un immense delta d'eau brune mêlée de débris envahissait les eaux sombres de la baie. C'était dur à croire, mais la petite rivière que nous franchissions avec de l'eau aux genoux quand nous étions jeunes s'était gonflée comme un fleuve pour tout ravager. Le lac en amont s'était vidé, complètement vidé. Je ne savais même pas que c'était possible qu'un lac s'assèche de la sorte. Le sol avait été grugé par les eaux fâchées, les habitations s'étaient effondrées, pulvérisées par la force titanesque du courant qu'on entendait gronder comme un tonnerre ininterrompu. Je regardais les images et j'avais de la difficulté à reconnaître le quartier. J'identifiais parfois des maisons qui se trouvaient près du chemin St-Jean, la rue où se trouvait la maison de mes parents, mais la caméra ne montrait jamais ce que je voulais voir.

Un soir, après le souper, mon parrain a reçu un appel de mes parents. Ils n'en pouvaient plus du camp où ils devaient partager leur intimité avec des centaines d'inconnus et se cherchaient un autre abri. Mon parrain les a invités. La maison était grande, certains résidants de Port-Alfred avaient été autorisés à réintégrer leur domicile, il y avait encore de la place. Quand ils arrivèrent, ce fut un véritable tohu-bohu. Des explosions de joie, des pleurs, tout le monde qui parle en même temps. Il leur a fallu plusieurs minutes avant de se rendre compte de ma présence inhabituelle. Malgré cela, personne n'a voulu savoir ce que je faisais là. Personne n'a soupçonné mon cataclysme personnel. On a parlé du déluge, de l'évacuation. On imaginait ce qui allait se passer après, ce que les gouvernements allaient payer, ce que les assurances allaient couvrir, ou non. On essayait de planifier le futur. Mes parents, eux, qui ne doutaient pas de la destruction de la maison, parlaient de se rebâtir ailleurs dans la ville. Une maison plus petite, plus appropriée pour deux retraités comme eux. Un condo peut-être, pourquoi pas, maintenant que tous les enfants avaient quitté la maison. Tout le monde y allait de ses projets. Tous sauf moi. J'espérais que notre maison soit là, que ma chambre soit encore là.

Après quelques jours, j'ai voulu constater par moi-même. Une navette maritime permettait de relier les deux parties de la ville, Bagotville à Port-Alfred. Je l'ai

empruntée et j'ai ensuite pu marcher sur le boulevard jusqu'à la mer de débris boueux. À partir de l'îlet, le rivage était jonché de débris de toutes sortes, le bleu profond habituel de la baie avait été contaminé par une eau sale, brunâtre.

En arrivant à Grande-Baie, j'ai constaté que presque tout le quartier de mon adolescence avait disparu. J'ai monté les marches de l'ancienne école Durocher et je suis resté là de longues minutes à contempler la dévastation qui s'offrait à mon regard. Dans l'espoir d'atteindre la maison de mes parents, j'ai longé la crevasse dessinée par la rivière. En prenant comme point de repère le silo de la ferme Bergeron qui se trouvait tout près de notre maison, j'ai remonté ce qui avait été le chemin Saint-Jean en coupant à travers les champs.

À côté du silo, je n'ai trouvé qu'un gouffre immense. Le débit de la rivière avait diminué, mais l'eau coulait encore dans le fond du ravin. Là où se dressait autrefois notre maison, il n'y avait plus rien. Un trou. Un abîme. En temps normal, la rivière coulait en contrebas, à plus de cent pieds de la façade de notre maison. Maintenant, tout avait disparu, tout avait été emporté. Le chemin, la maison, le garage, le terrain, ma chambre, mes souvenirs, mon passé, tout avait été englouti. J'ai fixé le vide où s'était effondrée notre maison pendant de longues minutes. Je voyais, mais je ne réussissais pas à comprendre, mon cerveau refusait de constater l'évidence. Notre maison n'était plus là, la rivière l'avait emportée, le courant l'avait avalée puis broyée. Il ne restait plus rien de mon passé.

Je suis revenu vers la route principale sans m'en rendre compte. Entre deux camions qui attendaient pour déverser les roches qui serviraient à reconstruire le pont, j'ai traversé la route pour rejoindre la berge. Une dizaine de personnes exploraient les débris qui jonchaient le bord de la baie. Ils me regardaient bizarrement, comme si j'étais un étranger venu piller leurs trésors. Quelques visages me semblaient familiers, d'anciens amis, d'anciens voisins. Eux ne me reconnaissaient pas. J'étais parti depuis trop longtemps. J'étais devenu un inconnu, un intrus.

Près de moi, deux gars fouillaient les débris avec une perche en métal. Ils rêvaient sans doute de trouver la voûte

de la caisse populaire qui avait été emportée par le courant. Ou les guichets automatiques.

Tout autour, des morceaux de bois, des meubles, des pièces de métal tordu, des vélos, des voitures. Un vrai dépotoir marin. Enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux, j'avançais pour essayer de reconnaître quelque chose, dans l'espoir de sauver quelque souvenir du déluge. Coincé sous un amoncellement de ressorts rouillés qui devait être un lit, un livre a attiré mon attention.

La couverture cartonnée était toute détrempée, toute ramollie. Quand j'ai enfin réussi à l'atteindre, à l'attirer vers moi, elle s'est en partie désagrégée. Du revers de la main, j'ai repoussé la boue qui en recouvrait la surface. Tout de suite j'ai reconnu un des albums photos de mes parents. Ma mère achetait toujours le même modèle, la même couleur. Nous en avions plus d'une vingtaine entreposés dans le sous-sol, tous pareils. Pour les différencier, ma mère se contentait d'écrire le sujet principal des photos sur la page couverture. Sur celui que je tenais entre mes mains, l'eau avait fait disparaître l'encre. De la boue jusqu'au-dessus de la taille, j'ai dû lever un peu plus les bras pour feuilleter l'album. L'eau s'était parfois infiltrée, avait décoloré la plupart des photos, mais, protégées par la pellicule de plastique, plusieurs auraient pu être sauvées, si je l'avais voulu.

Sur une de ces photos, déguisé en corbeau, je me tenais aux côtés d'une poupée de porcelaine que j'avais aimée. Je souriais d'un sourire dont je ne me savais même plus capable.

Les pieds dans la vase, incapable de bouger, je sentais la succion du sol qui tentait de m'aspirer, de m'engloutir pour me faire disparaître. Le bourbier se refermait lentement sur moi. Je rampais dans la fange, la boue m'emplissait la bouche, me remplissait les poumons.

J'avais le cœur comme un cloaque. Les yeux pleins d'eau.

Personne n'a remarqué ma disparition.

Mathieu Simoneau

On entend craquer les coutures du monde

Il y a des fois où on croirait
que quelque chose manque à l'équilibre du monde
le paysage entier claudique
        traîne la patte à côté de la mémoire

quelque chose s'est en allé du portrait
a déserté

il y avait pourtant des arbres
de grands pins
des tourtes
un peuple qui savait
        marcher droit sur son ombre

maintenant je me traverse
comme une forêt étrangère
rien n'est plus que copie carbone
        d'un territoire brûlé sauvage
        dans sa peau de treillis
        tremblante

La nuit s'épaissit autour de moi[1]
la route est minée d'ancêtres
        prêts à nous sauter à la gorge
le soleil force l'immensité
        qui résiste au cœur

ça éclate dans les tranchées
        draine la lymphe
                nous emporte un peu plus
à chaque déflagration

ça coule de nous
comme une irrémédiable envie d'espace
à franchir

le feu se couche sur la mer
l'engrosse d'ombres qui croissent en elle
comme de grands poissons étranges
épris de lenteur
dans l'avalement noir
du devenir océanique

* * *

Je vois trop clairement l'avenir
l'horizon ferme ses grands yeux crevés
dans la déroute d'un soleil avalé
de travers

terre des ormes morts
mon pays
de paupière blessée

le temps frémit comme une eau
sur ce froid captif des branches
où le ciel glisse en déchirant sur elles
son immense
flanc de baleine échouée

on entend craquer les coutures du monde
le territoire se révèle
à travers l'intimité
d'une femme
et de ses tissus

* * *

paysage
fais-toi belle
tais ces grands cris de bêtes saignantes
qui te sortent de la gorge
ouvre les jambes

la route est encore longue
et se déroule à longs fuseaux ferreux

ouvre plus grand
fais-toi sentier pavé
fais-toi plage et murmure de vagues
à petits gloussements de chèvre
sous le fardeau de la race

fais-toi viande
et laisse-toi
meurtrir à longs couteaux
sous la main
des monstres
fais-toi tranche et franchit sans crainte
le gouffre de leurs paroles
suis le roulis
de leur poitrine
et fais-toi lourde
fais-toi roche ruisseau fleuve
et détourne
les eaux de leur sang
déchire à même leur thorax
des estuaires par où leur chair reprendra
son silence de terre noire

---

1. Les passages en italique sont tirés de *Frankenstein*, de Mary Shelley.



Collage, Raymond Martin

Pénélope Mallard

Un, deux, trois

C'est le basson qu'il devine en premier. Une rumeur floue, incertaine, un murmure. Puis une timbale, très loin, assourdie, dont l'écho pourtant transperce son ventre.

Frisson, juste en haut de l'os pubien.

Ses bras s'élèvent lentement au-dessus du niveau de l'eau.

La main droite se délie d'abord, pour le rythme.

Premier temps, timide. La battue manque d'ampleur.

Il se rappelle les paroles du médecin à l'infirmière.

« Vous lui donnez deux cents milligrammes de Leponex et vous ne le laissez pas plus de vingt minutes dans son bain. Je veux pouvoir intervenir si jamais il y avait un problème. C'est la première fois qu'on lui administre cette dose. Rien d'autre ne vient à bout de ses symptômes. »

Même s'il se sait seul, il se retient ; la gêne, la peur d'être surpris dans une position ridicule : diriger un orchestre que personne d'autre n'entend.

Consciencieuse, l'infirmière règle le réveille-matin à vingt minutes.

* * *

Ravel, la *Valse*, les couples, immobiles pour l'instant, les robes, jaunes, bleues, parme, scintillantes sous l'éclat du cristal de Bohème, les lustres, vertigineux, la quintessence de l'élégance, du charme, du bon goût. Un. Deux. Un. Deux. Le troisième temps se dérobe. Un souffle. À peine.

Une ligne presque inaudible.

Et puis la mélodie apparaît, longue, continue, un tourbillon sans fin. Elle crève la brume, disperse l'incertitude, trouve son centre.

Sa main gauche se lève : il fait d'abord entrer les violoncelles. Les cordes et les bois s'entrelacent ensuite, dans une amorce de vague, comme un élan, arrêté, entrecoupé par une clarinette sautillante. Les violons s'avancent, se retirent. L'eau du bain frémit. Presque rien. Pas même un clapotis. Picotements au bout des doigts. Tension dans le bras gauche. Presque rien.

Au réveille-matin, il reste quinze minutes.

Le basson se faufile de nouveau sous son épiderme. Cette fois, le frisson se propage dans le bas de son dos. Les flûtes traversières, légères, alertes, cabriolent sur le *glissando* des harpes. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Le tourbillon enfle. Ses bras s'agitent. Ensemble, ils dessinent la mélodie. Son bras gauche, engourdi, règle le phrasé des cordes. Son bras droit mesure le tempo des cuivres, des percussions. Trompettes, trombones, cors, cymbales, timbales éclatent comme autant de pétards du Nouvel An chinois, broient ses tympans. Sa main gauche indique la nuance à l'orchestre hypnotisé : paume vers le haut, elle s'élève, comme tirée par un fil invisible. Crescendo. Sa tête explose. Les danseurs virevoltent. L'eau du bain tourne à la houle. Dans son cœur, les premières palpitations, de plus en plus rapides, comme un écho.

Plus que dix minutes.

Dans l'euphorie, son bras heurte le carrelage. L'angle droit du porte-savon lui déchire le coude. De la coupure jaillit un filet de sang. Les pulsations s'accélèrent, suivent le mouvement. Son cœur tressaille. Nausées, vertiges, douleur dans la poitrine. Il n'en a cure. La musique l'ensorcelle.

Carnegie Hall. Il dirige le Philharmonique de Berlin en tournée. Trois mille spectateurs sont suspendus à sa baguette. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Sa battue est impeccable. Il vibre avec les musiciens, maîtrise les entrées, unifie le tempo. Léger *rallentando* puis la *Valse* s'élance, encore. Les couples s'étourdissent. Le jaune, le bleu, le parme se marient en un arc-en-ciel pastel que le cristal des lustres rend diaphane, lumineux.

Puis le basson de nouveau se fraie un chemin dans ses entrailles, menaçant. Son ventre se serre. Une seule note, à peine un demi-ton. Ombre imprécise, le danger sourd au bout de sa baguette.

Sa poitrine l'étreint, le consume de l'intérieur. Crampes. Goutte à goutte, du sang s'écoule de son nez. De rosée, la surface de l'eau vire au carmin. Il ne voit rien, ne sent rien. Il est dévoré par la musique. Dans une tentative désespérée de légèreté, les flûtes et les cordes se lancent à l'assaut de la mélodie, soutenues par les cuivres et les percussions.

Son bras gauche n'est plus qu'élan douloureux. Il impose un nouveau phrasé, une nuance : *forte*, suivi d'un *rallentando*.

Et tout à coup, un grondement rauque, sorti des profondeurs abyssales, une ligne chromatique aiguë, perçante, dissonante.

Accelerando.

Les courbes mélodiques se mélangent, se superposent, s'entremêlent en une cacophonie effroyable. La *Valse* devient frénétique, vortex fou, carrousel funeste. Les cordes crachent leurs notes comme autant de bombes qui se fracasseraient au sol. Les timbales rugissent, infernales. Il ne fait plus qu'un avec l'orchestre. Une même vibration, une même respiration. Sa direction a la majesté de qui ne craint plus la présence d'un témoin.

Les violons, les altos, les violoncelles sèment la tempête. Le vent se lève. La baignoire est déferlante. La flûte piccolo caracole sur les vagues et prépare l'entrée du basson. Le frisson fend de nouveau son ventre. Son sexe se dresse. Il étouffe, saigne du nez à grandes coulées dans l'eau déchaînée.

Les trois mille spectateurs retiennent leur souffle, les yeux exorbités, rivés à sa baguette, qui nuance les intonations avec la précision d'un métronome. Le carrelage du mur est maculé, son coude, ouvert. Le sang s'en échappe désormais à la cadence folle de la *Valse*.

Cinq minutes.

Un, deux, trois. Un, deux, trois.

Diaghilev est au premier rang. Stravinsky aussi.

Puis les cuivres s'emballent. Les bois et les trompettes hurlent, sifflent. Les trombones, le tuba, les cors grognent.

Le gong, les timbales, les cymbales déchirent la *Valse*, tel un immense coup de canon, ravageur. Les robes dégoulinent de sang. Les danseurs sont interdits. L'eau du bain devient écarlate.

La *Valse* explose en un maelström fantastique et fatal, comme un fabuleux orgasme. Son sperme gicle et se mêle au raz-de-marée sanguinolent. Il transpire, à bout de souffle. La tempête arrache les stores de la salle de bain, ses poumons sont exsangues, son cœur éclate en un point d'orgue infini.

Danse macabre.

Et puis soudain, plus rien.

Sur le plancher de la salle de bain, une mare de sang.

Les rideaux sont déchirés, les carreaux, cassés, la tringle ne tient plus qu'à un fil.

Absorbé par la musique, le cœur déchiqueté, il disparaît au fond de la baignoire.

Jonathan Charette

Le tropique du gémeau

Just consider the unparalleled advantage
Of a natural disaster that's impossible to manage

GZA

L'ouverture dans le barrage cette gerçure un bélier derrière le parapet le fleuve tonitruant ses canonnades préméditent le déclin devant énergumènes ahuris énergumènes interdits énergumènes malmenés l'angoisse le tohu-bohu tant d'accrochages dans les estrades d'os inconfortables tous à l'inspection entailles formidables je déclare la canicule ouverte vive la proclamation le désastre n'hiberne plus il sévit au-delà des terres où trônent les énergumènes autoproclamés

je vocifère devant la palissade fracturée et retire mes habits funestes que de ruines hélas le langage réclame le réarmement des phonèmes mon cœur quelques munitions ma gorge des pierres ma foi la terreur je réfute armures et claustration il me faut une bure verte je rentre dans les ordres d'une congrégation de trafiquants et disparais dans les méandres du crime

l'œil inclément regarde par la brèche découverte d'une catastrophe sereine non convulsive oui calme non frénétique impatiente comme toujours

une fanfare d'hippocampes se prépare halte voici la sédition qui nous observe

sur le front ouest raz-de-marée au nord les tourbillons incessants le vacarme sur le qui-vive

il faut confectionner des dithyrambes pour la tragédie à venir

* * *

Ça débute le déversement depuis une bouche de bois ses contorsions les onomatopées assènent des coups le bruit troue le ciel dépouille le ciel ravage le ciel enterre le ciel le panorama en forme de cadavre explosion mélodies au revoir sérénades au revoir décharges parmi les feuilles affolées sur les roches nomades les funérailles sur le territoire convoquent tous les spécimens

avec un stéthoscope je prends le pouls de la déflagration voici les soubresauts les fleurs sautent des plates-bandes se mordent la lèvre pétales dans les airs détresse vrilles choc spasmes vrilles les racines s'entremêlent de nouveaux spécimens à naître extase extase extase

pour le déluge une dizaine de trophées l'incident mérite que je broie ligaments et muscles tout autour les insectes vert-de-gris voltigent et s'engouffrent dans les gouttes combien de déchirures encore j'anticipe l'enchantement d'une marée turbulente

partout des fragrances accrochent se heurtent accrochent les branches des rosiers putrides les arômes se cognent contre la pensée uppercut solennel uppercut désarticulé *nos corps pleureront des gouttelettes de suie brune*[1]

orchestre de bronze de désordre de cauchemar indu de réprimandes de séquelles

sinistre fanfaronnade je fabrique une barricade avec des os brisés depuis les luttes intestines

* * *

Le tonnerre magnifique un silence en correctionnelle la flore rebondit rage grandit vrombit la flore tremble et capitule pleure et dépose étamines et pistils j'exige un renversement

je dis arbre partout chênes érables sapins frênes cèdres bouleaux des espèces étrangères déboulent parmi les essences indigènes pins douglas et séquoias transpercent le paysage de l'est bambous et eucalyptus investissent la scène le déluge c'est le capital

les champignons rongent les cuivres qui annoncent la reddition des prairies or les lys près du château résistent les lys près du château résistent le préfet l'affirme après un examen des carats recouverts de napalm qu'il herborise

si les buissons courent sur les crêtes les épinettes tricotent des filets pour attraper les remous peine perdue le flux recoiffe les magnolias vénéneux il scalpe les végétaux de leur chlorophylle

devant phénoménal les méduses enlacent les plantes carnivores phénoménal les chimères croissent phénoménal

* * *

Je tiens un milliard de monarques en laisse impossible de m'envoler je gonfle *un poumon d'aube évanouie*[2] et prends de l'altitude

en bas les moutons rouges dévorent la crinière des pissenlits qui pousse d'un mètre par jour en prévision d'une fuite souveraine les mammifères rejettent les sédatifs

près du carrousel les chevaux détalent fuyez fuyez fuyez cavalcade vers les berges cavalcade vers une futaie entrouverte où les renards brossent leur fourrure d'aubépines et mémorisent le parfum de chaque étoile qu'ils ne verront plus tous frissonnent

vers le ciel jonché de vagues imprévisibles de torrents qui aspirent les cumulus une panthère aux organes rempli de C-4 parade parmi les ruines sa nonchalance son flegme ses crocs prohibent les arrêts les mesures les interventions les bouées et favorise une lucidité intacte quand le deuil transperce les boîtes crâniennes je deviens l'homme qui dépoussière son cœur

* * *

Sauvage je bannis les ambulanciers l'exil effacera leur impudence et soignera leurs plaies sauvage j'aiguise mes dents sur une lame turquoise qui saccage ma santé sauvage je virevolte parmi les traumatismes qui jaillissent sur tout menton torse ventre sexe

des croiseurs mouillent dans mon sang dans ma bouche plus de canine plus d'incisive plus de molaire mais trente-deux vaisseaux qui frémissent les fusées dressées les fusées qui menacent les planches les fusées bleutées c'est majestueux les dégâts c'est prodigieux *comme c'est beau toutes ces fusées mais ce serait bien plus beau s'il y en avait plus encore*[3] tant de guerres à l'orée de la raison je blêmis le pétrole coule dans nos veines ah les cataclysmes à justifier

les nerfs dépeignés comme si une tornade vandalisait mon système le corps-destruction la voix morbide je m'approprie l'épilepsie et ses tics pour apprendre la danse derrière ce déluge incandescent

pas d'intermède pas de traité dans les tranchées *dreams of reality's peace blow steam in the face of the beast*[4] le courant agrippe tout je réitère ma foi envers les malfrats qui dérivent sur des radeaux de fortune allez allez sur les landes épargnées un royaume est à bâtir prenez marteaux et psaumes prenez clous et rames vierges

* * *

Géographie de désastres de crachats de races éteintes et de doutes de vomissures et de lisières infranchissables

ici et là les voyelles malséantes les cris excessifs intenables excessifs jungle sonore à défricher pour atteindre les palais sous-marins autour une pluie horizontale M16 postés près du barrage vive les sauterelles qui hyperventilent tout le printemps vive l'averse de crapauds j'encourage mouches parasites morpions suspendus aux vestiges de chair j'applaudis les pieuvres qui réparent les écorchures des défroques beiges avec leur salive

l'inondation invente des méridiens voici le tropique du gémeau il traverse une zone malfamée rocs édentés fougères en charpie des territoires baptisés par un maelström étonnant un firmament où les cardinaux mangent les nuages et enfantent des opales je les cueille et conçois des colliers pour cacher les traces de brûlure autour du cou des enfants inscrits sur la liste des délinquants à libérer séance tenante malgré les bris de probation dont sont capables ces brigands avec des vertiges dans les yeux

* * *

Un tigre dévore Hawaï au complet massifs et volcans récifs et végétation plus une miette pour les louveteaux en voyage éducatif je renie la faim le jeûne fortifie l'action c'est écrit dans la constitution des incendiaires manuel de survie pour éviter au corps de se transformer en statue de sel lors des cycles abominables

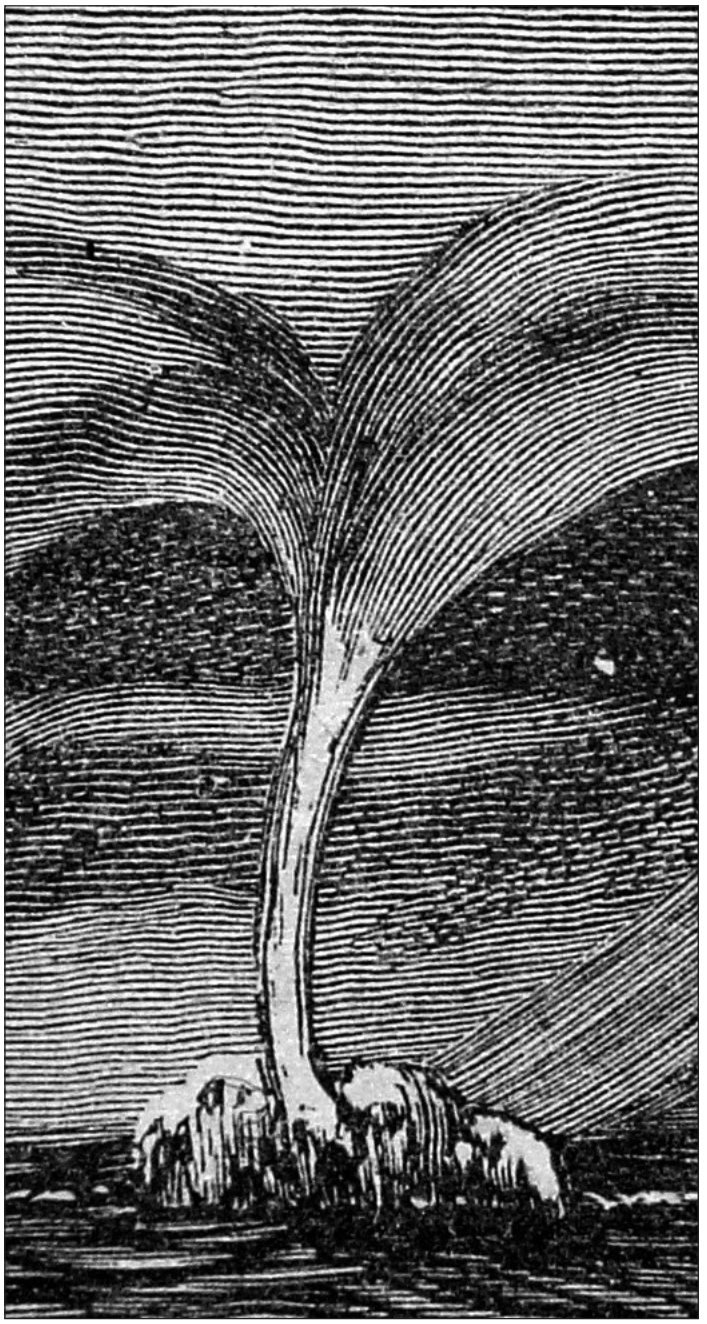
les oranges flottent soleils comestibles crochets diurnes sur l'épiderme couvert d'une boue salvatrice tant les torrents envahissent tout comtés départements provinces miroirs et monstres je trépasse plusieurs fois

zèbre blond en Norvège lion à Reykjavik mammouth en Côte d'Ivoire lièvre blanc à Aden les pôles s'inversent *mon enfance avait rêvé de palmiers. Me voici auprès d'eux*[5] je trafique les notes du débordement pour en faire un opéra

je piaffe les restes sur mon chemin et déterre les pierres cachées en moi souvenir de lapidation je façonne des montagnes l'Everest rougit le mont Blanc disparaît les rescapés escaladent mes cordillères où l'impureté assure le salut

---

1. Geneviève Desrosiers
2. Martine Audet
3. Guillaume Apollinaire
4. Kendrick Lamar
5. Jean Genet



Tornade, http://bit.ly/1pIfycA

Marie-Sissi Labrèche

La dalle

— Ici… ça vous convient ? demande l'hôtesse d'un restaurant japonais situé quelque part au centre-ville de Montréal.

— Oui, merci, répond l'homme, le sourire aux lèvres, le bonheur dans les yeux, trop content à l'idée d'annoncer quelque chose de spécial à son épouse qui l'accompagne.

— Je vous apporte les menus, dit l'hôtesse dans un québécois parfait, sans accent, malgré ses yeux tellement bridés.

— Merci, répond la femme d'une manière plutôt sèche, non pour être déplaisante, mais parce qu'elle a la tête ailleurs, dans le dossier YTRXV, et qu'elle se demande encore si elle a bien fait de refuser le surplus de travail que lui imposait presque son patron.

C'est qu'elle en a plus qu'assez de faire des heures supplémentaires à l'agence. Tout ça parce qu'elle n'a pas d'enfant alors que ses collègues Myriam, Nathalie et même cet empoté de Noël se sauvent du boulot à cause des petits à aller chercher à la garderie. *Et lui, devant moi, quand est-ce qu'il va se décider à me faire des bébés ? J'ai trente-six ans. Mes ovaires ont une date de péremption, calvaire ! On sait ben, monsieur peut se reproduire jusqu'à cent vingt ans, fait qu'il a tout son temps pour ne penser qu'à ses mautadines de gammes !* pense-t-elle.

— T'as l'air préoccupée, chérie, qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, rien de grave. Je me demande seulement si j'ai bien fait de dire à mon boss que je pouvais pas prendre le dossier des nouveaux clients.

Zut ! se dit-elle. Elle aurait dû répondre quelque chose de plus futile, car, évidemment, en mentionnant son travail,

il va plonger tête première dans une discussion concernant leurs métiers respectifs, et il finira immanquablement par lui parler du sien. En parler de long en large, tout prétexte est bon à ça, et qu'est-ce qu'il l'emmerde quand il parle de ses étudiants qui ne sont pas foutus de différencier l'allegretto du moderato…

— *Tu t'en fais toujours pour tes dossiers ou pour ce que peut penser ton patron. T'es trop perfectionniste. Si seulement, mes étudiants l'étaient un peu…*

Et le voilà lancé…

— Mes étudiants passent plus de temps à pitonner sur leur maudit IPhone que sur le piano ! Ils souffrent de déficit d'attention…

Le seul déficit d'attention qui lui importe à elle, c'est le sien. D'autant plus que des touristes américaines viennent de prendre d'assaut la table d'à côté et parlent à tue-tête, avec leur voix nasillarde et leurs exclamations : « *It sounds greeeaat !* », « *I'm so glaaaaaad to meeeeeeet you !* » Et leurs rires qui atteignent des aigus dignes de cris d'une pouponnière en feu.

— Oh non ! Pas question que je passe la soirée à côté d'elles ! lance la femme, exaspérée.

La serveuse se pointe avec les menus.

— Avez-vous des questions concernant le menu ?

— Est-ce qu'on pourrait changer de place ? Il fait un peu chaud ici, dit la femme, en s'éventant avec sa serviette en forme d'éventail mou.

— Si vous voulez me suivre…

La femme se lève d'un bond. L'homme n'a pas le choix de suivre, même s'il se trouvait bien là, qu'il aimait la vue qu'il avait sur les cuisiniers japonais qui coupent et roulent en série les sushis trop vite avalés.

— Mais si t'as chaud, pourquoi t'enlèves pas ta veste, dit-il, en marchant derrière elle.

La femme fait mine de ne pas entendre, elle n'a pas envie de répondre à ça.

— Cet endroit vous convient-il ? demande l'hôtesse.

— Non, c'est trop près des toilettes, dit la femme, en regardant autour d'elle.

—Là-bas, dans la verrière, je préfère.

Et elle fonce droit sur la table, en se disant que si son époux l'ennuie avec ses histoires d'enseignant de piano elle pourra au moins regarder la vie sur la rue Sherbrooke, se perdre dans ses rêves. *Il peut tellement être plate parfois ! Il pourrait disparaître que ça ne me dérangerait pas plus que ça.* Soudain, elle se sent coupable de penser des choses pareilles de l'homme avec qui elle partage sa vie depuis cinq ans. L'habitude, la promiscuité et les petites frustrations accumulées sont l'eau salée qui érode le couple. Puis elle pense à ce qu'a dit un humoriste américain : « Quiconque n'a jamais songé à l'assassinat de son conjoint ne sait rien de l'amour. » Elle sourit.

— Je vous apporte des verres d'eau.

— Ah… Tu trouves pas qu'on est mieux, ici ?

— Bah, moi, j'étais bien là-bas, mais si ça te fait plaisir, ma beauté.

— Mais tu trouves pas qu'ici, c'est plus beau, plus romantique, les rayons du soleil couchant sur les petites nappes blanches…

— Chérie, on est en plein centre-ville de Montréal ! On est entourés d'édifices gris. Je sais pas où tu peux voir un coucher de soleil sur une nappe. Pis tous les passants peuvent voir ce qu'on mange…

— T'as juste à prendre quelque chose d'appétissant ! répond-elle sèchement.

Mais pourquoi l'énerve-t-il à ce point aujourd'hui ? Probablement parce qu'elle aura ses règles sous peu. Encore un autre mois sans bébé en route et ça l'attriste. Lors de leur dernière discussion sur le sujet, il n'était toujours pas prêt, malgré ses cris et ses pleurs, malgré le temps qui passe. Non, pas avant sa permanence au collège.

— Est où la serveuse avec ses verres d'eau, j'ai soif ?

— Tiens, la voilà, chérie.

— Vos verres d'eau… Avez-vous fait votre choix ?

— Non. Pas encore. Deux petites minutes s'il vous plaît.

— Je reviens.

— Qu'est-ce que j'ai mangé ici qui était bon la dernière fois ? s'interroge la femme, en parcourant le menu.

— T'avais pas pris le bœuf teriyaki ?

— Ouais mais, j'ai trop chaud pour avoir un plat fumant devant moi. Je pense que je vais y aller pour les crevettes et légumes tempura.

— Tu veux pas une soupe miso ?

— Non, j'ai trop chaud, j'arrête pas de te le dire.

— Mais enlève donc ta veste !

— Je peux pas… mes bras sont trop gros !

— C'est quoi ça, tes bras trop gros ! T'es super belle ! En tout cas, je pense que je vais prendre l'assiette de sushis et sashimis divers. Ça va être bon. J'ai faim pis j'ai quelque chose à te dire… Quelque chose de très important…

La femme l'interrompt :

— Hey, c'est pas ici qu'ils mettent du wasabi partout ? Fais attention à ton irritation à l'œsophage, j'ai pas envie de t'entendre te plaindre toute la soirée.

— Oui, ma chérie… Écoute, j'ai quelque chose d'important à…

— Vous êtes prêts à commander ? demande la serveuse.

— Pour madame ce sera les crevettes et légumes tempura et pour moi, la soupe miso et l'assiette de sushi et sashimi. S'il vous plaît, dites à votre chef d'y aller mollo sur le wasabi.

— Quelque chose à boire ?

— Du saké…

La serveuse note le tout et s'en va.

L'homme regarde son épouse, le sourire aux lèvres, comme si elle était la huitième merveille du monde. Ça la met mal à l'aise, ce regard, mais en même temps, elle en redemande, elle en a besoin. Il continue de la fixer, sourire aux lèvres, en se disant : *Je veux que cette soirée soit inoubliable… avec ce que je m'apprête à lui dire. Qu'est-ce qu'elle est soupe au lait depuis quelque temps. Je me demande bien ce qu'elle a. Je pense pas que ce soit le travail, elle m'en aurait parlé. Peut-être que c'est à cause des cinq kilos qu'elle a pris depuis le début de l'hiver ? Ça l'obsède. Pourtant, moi, je la trouve plus belle, de plus en plus belle… Et c'est avec elle que je veux avoir des enfants. « Je pourrirai au fond de toi », comme chante Leloup.*

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demande-t-elle.

— Rien. Rien, chérie… Je voulais te dire…

— Quoi ?

— Je te trouve en beauté ce soir et…

— Bah ! Tais-toi, tu dis ça pour me faire plaisir.

— Oui, mais aussi parce que je le pense.

En la regardant avec des yeux énamourés, l'homme tend la main sur la nappe pour saisir la sienne. La femme jette un coup d'œil autour d'eux, comme si elle était gênée par cette petite démonstration d'affection en public, puis elle attrape sa main.

Et ils se sourient en se fondant dans leur regard. Et toute tension disparaît. Enfin, ils sont ensemble. Enfin, ils sont bien. Mais pendant qu'ils se sourient mielleusement, un sifflement se fait entendre comme un pétard qu'on propulse dans le ciel. Puis un fracas. Une pluie de vitres cassées suivie d'un énorme vacarme. L'homme penche la tête et protège son visage des éclats de verre avec sa main gauche. Il reste quelques secondes dans cette position durant lesquelles il entend des cris, des pas de course, des crissements de freins, des klaxons.

Puis il relève la tête pour s'assurer que sa bien-aimée est saine et sauve, mais elle n'est plus là, tout comme la nappe, la table et une partie de la verrière.

L'homme voit le sang dans sa main. « Pourquoi y'a du sang sur moi ? » se demande-t-il. Les cris autour de lui deviennent encore plus assourdissants. « Mais pourquoi y'a du sang partout ? », se répète-t-il toujours, en regardant sa main. Il prend conscience que sa main pisse le sang et que quelque chose semble lui manquer. Il n'arrive pas à faire le focus, tout s'entremêle. Les cris, la main de sa femme, le sang, la vitre, la dalle de béton. Il réalise : sa chérie est en dessous d'une grosse dalle de béton.

— Mon amour ! Mon amour ! Je suis là ! Bouge pas !

De toutes ses forces, il tente de soulever la grosse dalle, mais rien n'y fait. Et il force et il force, encore et encore. Et plus il force, plus le sang pisse de sa main, plus la douleur envahit son bras.

Les touristes américaines ne parlent et ne rient plus non plus à gorge déployée, mais pleurent à larmes déployées maintenant. Des badauds dans la rue commencent à s'attrouper et regardent la tragédie.

— À l'aide ! Aidez-moi ! Aidez-moi ! crie l'homme, regardant en direction de l'attroupement qui grossit à chacun de ses cris.

Le cuisinier accourt pour l'aider à soulever la dalle de béton qui pèse une tonne. Même à deux, ils n'y arrivent pas.

— Ma chérie, je suis là, ça va aller. Ça va aller, t'en fais pas.On va enlever cette méchante dalle et te soigner. Et quand tu seras sur pied, on pourra fonder notre famille. C'était ça que j'allais t'annoncer ce soir, j'ai obtenu ma permanence au cégep donc c'est OK pour les petits bébés.

Les policiers et les pompiers pénètrent sur les lieux pendant que d'autres policiers encerclent l'endroit avec du ruban jaune. Un agent essaye d'éloigner l'homme qui continue de s'escrimer comme un dément sur la dalle. Deux autres policiers se joignent au premier pour écarter l'homme pendant que les pompiers entourent la dalle pour la soulever.

L'homme tremble de partout jusque dans sa langue. La douleur qu'il sent maintenant dans son bras est aliénante.

Un ambulancier panse la main de l'homme à qui il manque deux phalangettes. L'homme ne voit plus la dalle qui recouvre sa chérie. La dalle et sa femme sont cachées par les secours. Les dernières choses que l'homme voit avant de s'évanouir sont le trou dans le toit de la verrière, la dalle manquante sur la façade de l'hôtel et la rigole du sang de sa femme qui se mélange à son filet de sang à lui.

(Inspiré d'un fait divers survenu en 2009)

Nicholas Dawson

Notre large

Je m'empresse de le regarder. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Comme si le ciel avait laissé tomber des morceaux.

Jean-Paul Daoust

dans le sable nos séismes
révèlent la hâte
nous poussent vers l'odeur
nous tirent vers le large blanc
vers l'écume

assoiffés ivres d'envie
impatients de recevoir le sel sur nos lèvres
de nous mirer dans les corps
tachés des restes blancs de la mer
nous flottons
nous pourrions mourir en toute jouissance
au bord de cette terre qui bientôt tremblera

* * *

dans le sable j'enfonce
ma main j'imagine ton ventre
ton souffle n'altère pas la mer

des rigoles
creusent des lettres tout au long de tes côtes
cicatrices au rythme de l'onde

* * *

dans le sable un doigt
attend une vague
s'obstine

deux doigts
enfoncent
pivotent
gémissent

dans le sable accoutumé
piétiné de toutes parts retourné
ma main foreuse
sculpte des orifices
à remplir de chaque grain de ta peau

* * *

dans le sable les amoureux
tracent des cœurs inutiles comme leurs pas
que le vent éparpillera
loin du large

dans le souffle que la terre expulsera de toi
leurs symboles égrenés
iront joindre les monts
où d'autres
se moquent de mes doigts

* * *

dans le sable les algues
lascives entourent les foulées
tu sors de l'eau et te mêles aux traînées
tu dessines des vestiges

ta promenade encercle un mensonge
ici l'amour ne s'est pas fait
le soleil embrase les algues
et les grimpeurs incendient les monts

* * *

dans le sable tes paumes
accueillent la lumière
et je tourne le dos à la mer
et tu tournes le dos au ciel
et les monts derrière se gorgent
de la fureur qui me prend
quand j'observe la brise dévier
sur ta courbe
déposer
au creux de tes reins
quelques cendres venues de là-haut

* * *

dans le sable tes empreintes
se mêleront à celles des garçons
violents
si tu me regardes

ils viendront étendre par à-coups l'écume
transformeront les algues en armes
ils panacheront la plage
formeront des cercles avec leurs corps
comme le tien bruns et beaux
maigres et forts des rues des monts
leur peau complice du soleil
de la sueur des monts
leur peau
entourera le large
notre large
si tu me regardes notre large
sera tourmente sera séisme
sera tornade
notre large cataclysme

* * *

dans le sable tout mon corps
te supplie ne me regarde pas
protège tes empreintes
ne provoque pas les monts
retiens l'ire des sommets
je t'en supplie enfouis

enfonce notre désir

Danny Émond

Le bonheur assuré

Vendredi, tu me tombes dans l'œil, je te tombe dans les bras : aussi facile que ça ! Pourquoi rendre compliqué ce qui est si simple ? C'est le carnaval dans mon cœur... Je veux être avec toi, rien d'autre. Je me moque du protocole. Je me rapproche, je te caresse. Tu me trouves un peu folle, dans le bon sens du terme. Je te dis des conneries tout bas, des choses qui se disent pas, des choses qui t'excitent. Je ferais tout pour toi, je suis à toi, je te veux ! J'en aurai jamais assez de ton odeur, de ton haleine, de tes clins d'œil, de tes doigts, partout, viens, partons... Oh toi, toi, toi ! Je veux épuiser toutes les prépositions avec toi ! Je veux t'épouser ! Allons-y, tout de suite ! À ce stade, tu me trouves un peu folle... Sympathique, cochonne et folle. J'aime même les mots que tu prononces pas. Bref, vendredi, je t'aime comme c'est pas possible : à homologuer dans le *Livre Guinness des records* ! Je me suis trouvé une raison de vivre ! Vendredi, c'est le tremblement de terre, 10 sur l'échelle de Richter, Hiroshima sous les draps. Big Bang Baby, oh yeah !

Samedi matin, ah ! Je t'admire, dans la clarté filtrée par les rideaux, pendant que tu dors toujours. Je t'admire d'être aussi beau, aussi insouciant. J'aime tes poils de barbe, pas exactement pareils qu'hier, me semble, et les plis de ta peau, et tes épaules solides, que je lécherais encore, que je mordrais... Je t'admire d'être juste toi et je t'invente toutes sortes de qualités dont la moitié, je m'en doute, n'existent pas ailleurs que dans ma tête... Mais je m'en fous ! Je pars avant de voir les gouttes que tu laisses sur la bolle en pissant, avant de te voir cracher tes poumons parce que t'as fumé deux paquets hier. Je

fouille un peu dans tes affaires, dans ton portefeuille, dans ton linge sale, je veux tout savoir, tout connaître de toi, je prends ton adresse en note et je te vole une chemise, tiens ! Je te laisse sur le réfrigérateur un papier avec un mot coquin et mon numéro de téléphone, et puis je pars, pour pas avoir l'air d'un pot de colle, en me demandant si j'en ai trop fait, si tu vas me rappeler, si tu me trouveras pas trop intense. J'attends ton appel ! Je me ronge les ongles jusqu'au sang. J'attends, j'attends encore, comme si mon destin en dépendait. Mais le téléphone sonne jamais ! Je vide le pot de crème glacée en me trouvant pitoyable de m'ennuyer comme ça d'un gars que je connais même pas. Je demande pas grand-chose, pourtant ! Je voudrais juste un petit coin dans ta vie, je me roulerais en boule et je ferais pas de bruit... Je voudrais juste que tu m'aimes un peu, comme tu peux.

Dimanche, je gère mal mon attente. Les émotions ça déborde de partout, j'échafaude des plans fous, je perds la tête. J'imagine que tu me présentes à ta mère, que t'essaies de me sodomiser dans un musée, qu'on va pique-niquer sur le bord du fleuve... Je nous vois déjà planter un arbre dans la cour arrière, avoir une vie normale, deux ou trois enfants, un barbecue turbonucléaire, un sous-sol pas fini, un chien trisomique, des problèmes de plomberie... Oh, j'y crois, j'y crois vraiment, tsé, je suis prête à changer...

Lundi, je te frapperais ! Et je me frapperais aussi. J'allumerais des feux d'artifice sous tes couilles, je me transformerais en Hitler, je deviendrais dictatrice, je mettrais le monde entier dans un four pour que tu me touches. Tu m'appelles ??? T'attends quoi là, une épidémie, un tsunami, la fin du monde ? Tu me trouves intense... trop intense, peut-être ? C'est pas ce qui te plaisait quand on s'est rencontrés ? Je prends un taxi jusque chez toi et je t'espionne un peu. À quoi ça peut bien ressembler, ta vie sans moi ? Je cogne à la porte. Tu me trouves sur le seuil. Tu fais même pas semblant d'être content. Tu me demandes ce que je fais là. Je sais pas quoi répondre. Tu inventes une sortie bidon pour te débarrasser de moi. J'ai envie de te dire « Fuck you ! » mais je dis « OK ! » comme une pauvre dinde. Je vais au dépanneur et je dévalise le stand de chocolat. Je me bourre la face et je dors pas de la nuit.

Mardi, je coucherais avec toi, une autre fois, une dernière fois, juste une dernière, ça serait bon, non ? On baiserait et tu l'oublierais jamais, je te le jure. Ensuite je te laisserais tranquille, promis, juré, craché... Je crache où, hein, je crache où ? Je te donnerais pour une fois une bonne raison de te vanter de tes performances, je te laisserais un souvenir qui te ferait bander dans les périodes de disette, je serais un antidote à la mollesse. Tu pourrais repenser à cette soirée quand t'aurais la même femme depuis vingt ans, deux ou trois morveux sur les bras et une baraque pas payée, oui, tu te souviendrais de moi, coincé dans ta vie de marde avec ta femme frette, tes kids pis ton sous-sol pas fini... Eille, des filles comme moi, y en a pas deux, prêtes à tout pour leur homme ! C'est ça, fais ton indépendant, fais comme si, essaie de m'oublier... Pff ! Moi, c'est déjà fait, OK ? T'arrives pas à la cheville de mon vibrateur ! T'es une merde sous mon talon, une raclure de chiottes de bar. Et encore, c'est humiliant pour les chiottes de bar ! Parce que monsieur s'est ramassé une poule un soir en claquant des doigts, il pense pouvoir faire n'importe quoi, pendant que la poule s'emmerde toute seule en l'attendant ? Fuck you, man ! J'existe en ton absence ! Je disparais pas quand je suis plus dans ton champ de vision ! Je vais dans un bar ce soir et je me ramasse un gars pas mal plus hot que toi pendant que tu joues au PlayStation en te décrottant le nez. C'est qui le cave ? Mais je me retiens, mon beau, je me retiens, je te laisse une dernière chance, la dernière des dernières, mais je commence à être à bout de patience, donc RAPPELLE, sinon... je vais me couler dans le béton.

Mercredi, tu me fais vomir, au sens propre et au sens figuré, je prends congé, j'aurais l'air de quoi au bureau avec cette tête de momie... Mais ark, sérieux, ARK, quand j'y pense : tes petites chemises *fashion*, ton sourire imbécile, ta collection d'articles de Star fucking Wars, ton nouveau téléphone intelligent (pas mal plus intelligent que toi), ta rébellion conventionnelle, tes petits airs supérieurs... Ton allergie à la poussière : c'est quoi ça ? Dieu sait que sur ta queue, avant de me rencontrer, il devait y en avoir une bonne couche de poussière... Bon, j'appelle ma mère, en pleurant : MAMAN ! Elle devine tout, elle me comprend... Elle connaît la chanson, je me mets les pieds dans

les mêmes plats depuis des années... Je me dompte pas, je me tanne pas, j'aime le trouble, rien qui change d'une semaine à l'autre, sauf le nom du gars, et encore, y a eu pas mal de Dave, de Kevin, de Steve... Des gars nés dans les années 1980, de parents sans imagination... Elle m'écoute râler pendant une heure, elle parle d'une voix douce, comme si elle me caressait le dos en me consolant, ça me fait du bien... J'ai encore un goût amer dans la bouche, mais ça va passer... J'appelle Kathy, on va boire un verre sur une terrasse, on se fout des hommes, d'aplomb. Kathy aussi, elle en a bavé plus qu'à son tour. Pauvres cons finis, esclaves de leurs hormones, avec un petit pois à la place du cerveau... Et on rit, je pense de moins en moins à toi. Y a un gars qui louche vers moi avec un peu trop d'insistance. Mais non, ha ha ! Mauvais moment, joli garçon, c'est triste, mais voilà...

Jeudi, entre toi et moi c'est fini. Je suis sur la *black list*, je fais partie des indésirables... Tu m'as bloquée, tu m'as barrée, et tu sais quoi ? Je me sens crissement bien ! Libérée d'un poids mort, d'un parasite... Je pouvais plus vivre comme ça, attendre que ça se passe, pendant que la vie file... Pendant que le vent vire... C'est jeudi, la vie est belle, bleue, immense, magique... Je t'ai effacé de ma mémoire.

Et vendredi, j'ai pas seulement tourné la page, j'ai pas sauté un chapitre, j'ai brûlé le livre au complet. La vie est trop courte pour la gâcher avec ceux qui en valent pas la peine ! J'ai retrouvé le sourire ! Le sourire du vendredi ! Une autre semaine, une autre vie commence ! Je m'achète une nouvelle jupe. Je masque les cernes sous mes yeux. Pas moche du tout, la fille... Je sors ! Le vendredi, y a des hommes partout dans la ville. Ils sont tous beaux, chacun à sa manière... Hé, toi ! Oui, toi ! Comment tu t'appelles ? Tu m'offres un verre ? Vendredi, les papillons sont au rendez-vous. Tu me tombes dans l'œil, je te tombe dans les bras : aussi simple que ça ! Vendredi, c'est le bonheur assuré...

Marie-Chantale Gariépy

Les vers de terre

Un matin à mon réveil, je posai les gestes usuels c'est à dire qu'une fois mes pantoufles enfilées, je me préparai un café à l'italienne et, tasse fumante à la main, je fis le tour de mon jardin. À un endroit bien précis, je découvris avec stupéfaction un espace dont il semblait que la terre avait été biffée et à sa surface, une bonne cinquantaine de vers de terre morts. Certains avaient déjà commencé à sécher, d'autres étaient encore plus ou moins mous. Le plus étrange c'était qu'il n'y avait plus un seul oiseau dans le jardin, ni perché sur l'arbre ni sur le fil électrique, n'attendant que mon départ pour foncer sur le buffet. Intrigué, je cueillis tous les vers de terre et les plaçai dans un bocal. J'observai la terre, mais hormis son allure fraîchement retournée, je ne détectai rien d'anormal. Au travail ce jour-là, je songeai quelques fois aux lombrics. Le lendemain matin cependant j'avais presque oublié l'incident jusqu'à ce que j'entreprenne mon tour de jardin. La rosée matutinale recouvrait encore les endroits ombragés, mais au même emplacement que la veille, une autre cinquantaine de spécimens morts jonchait le sol. Je les ajoutai au bocal et recommençai un examen minutieux du terreau. J'en vins même à creuser un peu, en vain toutefois car je n'élucidai pas le mystère de l'hécatombe. Pas un oiseau ne chantait alentour.

Puisque c'était jour de congé, je me mis en quête d'un spécialiste. Le géodrilologue passerait le jour même, en fin d'après-midi, très curieux suite à notre échange téléphonique. Je faisais cuire des spaghettis lorsque le scientifique sonna à ma porte. C'était un homme entre deux âges, sans véritable signe distinctif. Nous échangeâmes quelques politesses d'usage puis je l'emmenai au carré de terre et lui

montrai aussi le bocal contenant les vers. L'homme était perplexe face à la quantité que j'avais amassée en deux jours seulement. Comment pouvait-il y en avoir autant ? Il m'expliqua que s'il arrivait qu'on en dénombre 500 au mètre carré dans un pâturage, les proportions étaient moindres dans une prairie maigre, trente individus au mètre carré, et même dix au mètre carré dans une forêt tempérée. Selon lui, à moins que je n'aie répandu du fumier solide de bovin, rien ne justifiait une si importante population de vers dans mon jardin. Au bout d'une demi-heure, il avait pris congé de moi non sans avoir prélevé un échantillon de terre et promit de me contacter après ses analyses en laboratoire.

Je mangeai mes spaghettis en prenant mon temps, puis, c'était plus fort que moi, je retournai au carré de terre. J'ai tant fouillé que j'ai usé toute la zone. Elle paraissait pourtant normale.

Cette nuit-là, le sommeil me boudant, je me postai au jardin dans l'espoir de surprendre le phénomène à l'œuvre. Assis sur une roche non loin du périmètre, je surveillais, arquant le cou de temps à autre pour contempler la lune. C'est alors qu'une secousse très puissante et de longue durée fit trembler le sol et je me jetai face contre terre, les mains protégeant mon crâne. Je sentais mon rythme cardiaque s'accélérer puis ralentir et mes jambes s'engourdir. Heureusement, aucun débris ne vint m'ensevelir pas plus qu'il n'y eut de dégâts. En fait, le sol ne tremblait pas ailleurs que dans le carré aux lombrics. Un bref aller-retour dans la maison me confirma l'hypothèse : la secousse n'avait eu lieu qu'à cet endroit. Et les vers de terre étaient là, à la surface, déjà morts ou agonisants, la terre toute retournée. Je savais que je ne pouvais plus faire confiance à mes perceptions visuelles. La lune lavait le sol. Je récoltai une fois de plus les petits invertébrés et les balançai, furieux, dans le bocal. Je plongeai ma main dans la terre meuble, mais sans leur présence visible, c'était comme si les vers n'avaient jamais existé. Comme si l'étrange événement n'avait servi qu'à me révéler ma folie. Les insectes n'étaient-ils pas la matérialisation de la lie de mon âme, les tentacules de ma conscience plus morbide que je ne le croyais ? Étais-je complètement fou ? Cela pouvait-il arriver à quelqu'un d'autre ? Je retournai au lit, abattu, désespéré,

sentant nettement que la flammerole dans mon cœur s'amenuisait.

Le lendemain, sur les conseils de l'expert en géodrilologie, je fis venir un sismologue. C'était une femme charnue affublée d'un soupçon de moustache. Elle examina le carré, fit toutes sortes de manœuvres et m'annonça, d'une voix trop aiguë pour être contenue dans son corps massif, qu'il y avait eu un séisme de grande magnitude dans mon jardin et que l'épicentre était vraisemblablement sous le prunier. Ne paraissant pas s'en alarmer outre mesure, elle se moucha bruyamment, comme si je n'étais pas là. Restèrent suspendus à l'orée de ses narines quelques filaments de mucus. Je ne parvenais pas à en détourner le regard et pourtant, plus que tout, j'aurais voulu ne plus voir ce nez, ces narines, cet abominable duvet moustachu. En vérité, je souhaitais qu'elle disparaisse, emportée par une vague invisible, un tsunami d'air qui me débarrasserait de sa présence. Je le voulais si fort qu'elle m'annonça son départ non sans me conseiller d'aller à la pêche « avec tous ces vers de terre… ». Je songeais que jamais ça ne mordrait.

Après la visite de la femme charnue, je suis retourné maintes fois examiner le carré, guettant l'apparition des vers de terre. Mais il n'y eut plus de secousses sismiques dans mon jardin. Les oiseaux sont revenus.



Les derniers jours de Pompeï, (détail), Karl Briullov, 1833

Geneviève Boudreau

Un ciel plus sauvage que nous

J'ignore tout du pouls du cartilage
Des souvenirs souterrains
Qu'on porte comme l'exil
Sous les vertèbres

Chaque matin nous mord aux paupières
Nous débusque
Immobiles
À l'affût d'une grandeur impossible

Une foi charbonneuse
Respire pour nous

* * *

Ma naissance est une pierre
Tu m'effleures l'échine et je coule
Sédiments

Tu peux nouer les cimes
Harnacher le verbe
Le fleuve nous dépèce
Nous chevauchons innombrables
Morsure et troupeaux

* * *

Livrée pour vous
Corps avalanche
Revenante
Écartelée
Clavicules ongles chevilles comme on ébranche
L'arbre qui cache la lumière
Aux fenêtres du bungalow

Je me rapièce

Monstre
De qui suis-je
La descendance

* * *

Dans une boîte
Nous avons rangé
La terre
Et les yeux révulsés des corneilles

Le temps dicte
Sa limite
Et voici que nous ne savons plus
À quel point était faible
La lumière de l'oiseau
Et courte sa chute

Nous savons
Pourrir

* * *

Ce n'est pas charité
J'ai soldé les comptes
Taillé les ramilles
Tanné les ratures de ma peau

Les nœuds de l'arbre
Passent mal
Dans la gorge

* * *

Notre solitude est parfaite
Les visages façonnent leurs racines
La forêt a les mâchoires ouvertes
Dans ses clairières nous inhalons
Un ciel plus sauvage que nous

Nous respirons des mots âcres
Dans des corps manqués
Blancs comme des armes



Dégâts causés par l'ouragan Dennis en Floride en 2005. Wikipédia en français

David Dorais

Les résidus

Le boulevard Saint-Laurent, d'ordinaire encombré de voitures, était fermé à la circulation ce jour-là. Les commerçants avaient déployé leurs marchandises : vêtements passés de mode, disques compacts d'artistes inconnus (ou trop connus), produits de beauté qui n'embellissent personne, bijoux en plastique, romans sans lecteurs, tous ces trucs qu'on pouvait liquider. Des fumées bleues de viande grillée enveloppaient les fêtards, estompant quelques secondes leurs silhouettes. Les rires jaillissaient de la foule, ça parlait anglais et français, ça buvait du Red Bull, ça s'amusait ferme, un orchestre de cuivres, des jeunes dansaient, le visage en sueur, la chaude brunante de juin, le soleil sur le point de crever comme une bulle de magma.

La joie de la rue reflétait la mienne. Évelyne m'attendait sur la terrasse. Elle allait me sourire, j'allais lui sourire aussi, ce serait de bon ton. Les choses en resteraient là, bien sûr, rien ne devait transparaître. Toujours se tenir sur ses gardes, impossible de savoir qui on croisera sur Saint-Laurent. En public, tout paraissait très convenable entre nous, une conversation innocente au-dessus des verres de vin, mais sous la table un effleurement du bout des doigts ou un frottement de jambes l'une sur l'autre. Il arrivait que l'on prenne prétexte d'un éclat de rire pour se caresser furtivement le bras ou l'épaule. Quelquefois, ces attouchements inoffensifs nous suffisaient. On se quittait en se faisant la bise, besoin de rien de plus. D'autres fois, les regards insistaient de part et d'autre, je lui proposais de la ramener. J'aimais passer une heure ou deux à la cajoler, retrouver le lit aux draps rouges, et la table de chevet garnie de cosmétiques et de la collection de parfums : Stella McCartney, Penhaligon's, Bulgari.

Évelyne et son romantisme… Depuis qu'on s'était avoué notre amour, six mois plus tôt, elle fixait toujours nos rendez-vous au même endroit, le bar de notre premier baiser. C'était moi qui avais dû briser la glace : j'avais bien vu que sa timidité la retenait. Je lui avais caressé la tempe, déclarant que je la trouvais magnifique. Elle avait reculé, frappée d'étonnement : même si j'étais marié ? Pas de problème, avais-je répondu, je me gardais un peu de liberté, mon « jardin secret », comme on dit. Alors, elle avait pressé ma main sur sa joue, fermé les yeux et tendu les lèvres pour que je l'embrasse.

Ce soir de juin là, en allant à sa rencontre, je sentais l'envie de l'embrasser encore plus fort que d'habitude.

Le bar avait étendu sa terrasse : les tables et les chaises s'avançaient jusqu'au milieu de la rue. J'ai aperçu Évelyne, éblouissante dans sa robe cache-cœur rouge et avec son magnolia de soie glissé dans le chignon. Une bise sur chaque joue. Nouveau parfum, je ne l'ai pas reconnu. L'échancrure de sa robe laissait voir son soutien-gorge noir bordé de dentelle. Évelyne était arrivée depuis un moment déjà, elle m'a demandé de l'attendre, qu'elle aille à la salle de bains retoucher son maquillage.

Autour de moi, un va-et-vient continuel, les tables se remplissaient aussitôt qu'elles se vidaient. J'ai tendu l'oreille aux conversations. Tout le monde parlait de la même nouvelle : une cargaison d'uranium usé transitait par Montréal. Le déchet radioactif était entré au Québec par camion la veille et se trouvait au port avant d'être expédié ailleurs. Ça provenait de la côte est américaine, d'une centrale nucléaire qu'on démantelait. Les États-Unis avaient payé le Canada pour qu'il les débarrasse de la matière toxique. Bien entendu, Ottawa assurait avoir mis en vigueur les plus strictes mesures de sécurité, mais l'inquiétude gagnait la population. La surveillance était-elle suffisante ? Si des terroristes s'emparaient de la substance pour fabriquer une bombe sale ? Si une catastrophe survenait à Montréal, en plein cœur ?

Évelyne est revenue s'asseoir. Je lui ai fait du pied sous la table ; elle a reculé les jambes. On s'est mis à bavarder, comment s'était passée sa journée, son nouvel emploi excitant chez un grand éditeur, la chatte à l'appartement

qui miaulait sans cesse et la tenait éveillée toute la nuit, est-ce que j'avais vu les poches sous ses yeux, comme elles ressortaient malgré le maquillage ? Je lui ai répondu que non, qu'elle était splendide, et soudain elle m'a pris la main : « Il faut qu'on se parle. »

Aïe.

« Tu sais… Tu es un grand ami, bavarder avec toi, tout ça… Mais je veux… Je veux qu'on cesse de coucher ensemble. Je ne me suis pas pris d'autre amant, rassure-toi. J'ai juste décidé de te laisser tranquille. Je crois que notre relation était une erreur. Tu comprends, n'est-ce pas ? »

Pendant qu'elle parlait, elle me souriait tristement et me caressait l'avant-bras. Pour me consoler ? M'encourager à dire quelque chose ? Mais je n'avais rien à dire, rien.

Elle bougeait à peine, et pourtant c'est comme si elle s'était penchée sur le côté, avait plongé les mains dans son sac besace et en avait retiré un coffret métallique gris plomb, aux parois épaisses, blindées. Comme si elle l'avait posé entre nous et l'avait ouvert, pour révéler un agglomérat de granules noires rayonnant de chaleur. J'ai cru voir Évelyne le sortir, puis le présenter devant mon visage. Et là, j'ai été pris de nausée. Des radiations me pénétraient, me corrompaient la chair, faisaient éclater des tumeurs en moi. Je me suis dégoûté, avarié jusqu'à la moelle.

À partir de ce soir-là, des choses étranges et inquiétantes ont commencé à se produire. Comme sous l'effet d'une chaleur infernale, le temps s'est gauchi, s'est replié sur lui-même et forme désormais une boucle : je remonte continuellement le boulevard Saint-Laurent, toujours le même soir de braderie et de grande fête. Évelyne a-t-elle voulu se moquer de moi en choisissant cette soirée pour notre dernier rendez-vous ? Toujours les mêmes pas en direction de la même terrasse, pourtant plus rien là-bas ne m'est destiné.

Mon corps a subi des mutations. Je m'envole tellement je suis devenu léger. Rien ne me retient à terre, il faut que je me démène, juste pour garder contact avec l'asphalte, comme on agite les membres au fond de l'eau pour ne pas être emporté vers la surface. Je fais de longues enjambées accompagnées de gesticulations, je me donne l'impression d'être un imbécile, mais comment autrement éviter de me détacher du sol ?

Et cependant personne ne tourne les yeux vers moi. La tête ailleurs, ils avalent une huître suivie d'un *shooter* de vodka, ils s'arrachent leurs écouteurs de iPod pour blaguer, ils applaudissent un slameur improvisé.

Ne voient-ils pas que j'ai été la première victime de l'attentat ? Que je me trouvais juste à côté ? Que la cible, c'était moi ? Je subis les pires effets parce que le cœur, quand il aime, nous ôte toutes nos défenses.

Eux, ils se croient à l'abri des radiations. Mais ils ont été affectés aussi, à leur manière. En faisant mes pas absurdes, de temps à autre je perds l'équilibre, alors je tente de me retenir à l'épaule des badauds, et je leur passe à travers le corps. Peu importe sur qui je m'appuie. Leur substance, désintégrée par le rayonnement ! Je le vois clairement, sous un certain angle, dans la lueur du crépuscule : ils sont devenus des enveloppes ténues. Moi seul, je suis resté de chair et de sang. Et je sais qu'Évelyne aussi.

Évelyne, je l'aperçois chaque fois que je reviens au bar, toujours assise à la terrasse. À présent, il n'y a plus personne en face d'elle, pourtant elle remue les lèvres. Elle parle à quelqu'un qui m'est invisible, mais qu'elle voit, et à qui elle caresse tendrement les mains ou les avant-bras. Sur le visage, le sourire triste qu'elle a quand elle parle avec sérieux. Et jamais je ne saurai à qui elle s'adresse : si c'est à un autre homme, ou bien si c'est à moi, dont l'image spectrale s'est imprimée dans ce lieu pour toujours.

Jean-François Létourneau

La neige

car nous sommes l'habitacle de la neige
Paul-Marie Lapointe

Hier, grand-papa a pleuré. Comme tous les soirs, il buvait son thé, tranquille devant la fenêtre de la cuisine. Puis, d'une voix que je ne lui connaissais pas, il m'a appelé. De grosses larmes coulaient sur ses joues, mouillaient sa barbe. Il m'a fait signe d'approcher, m'a pris dans ses bras. « Regarde petit. Il neige. » La neige. J'en avais entendu parler à l'école, j'en avais rêvé les soirs de réveillons, mais je n'en avais encore jamais vu. Et je ne savais surtout pas qu'elle pouvait faire pleurer.

Il neige. Après toutes ces années à hurler aux étoiles pour qu'elles se transforment en flocons et tombent, tombent, tombent. J'ai mis l'eau à chauffer pour le thé ; par la fenêtre, les gouttes de pluie grossissaient à vue d'œil. Je n'ai pas voulu y croire. Combien de fois ai-je espéré en vain que la pluie tourne en neige ? Mais ce soir, les gouttes se sont ouvertes comme des lys et un tapis blanc a recouvert la pelouse. J'ai pleuré. Je ne me rappelle plus la dernière fois qu'il a neigé. C'était avant que le petit naisse. Pauvre ti-gars ! C'est la première fois qu'il voit la neige.

Grand-maman est morte quand mon père était encore bébé. Il paraît qu'après son décès, il a neigé pendant quatre jours. Ça me surprendrait beaucoup. Grand-papa, quand il s'agit des hivers d'antan, il en rajoute toujours. Il dit que dans son temps, on fermait les écoles les jours de tempête.

Même qu'une fois, il avait tellement neigé que les policiers ont patrouillé les rues de la ville en motoneige. Une motoneige! Grand-papa en a une, en modèle réduit. Il la garde dans le coffre en cèdre, en bas dans la cave.

J'aime la façon que la neige se dépose sur les branches de l'épinette, l'ombre des bois trouée par les flocons humides et lourds. Des peaux de lièvres. C'est comme ça qu'on appelait ça dans le temps. Il me semble que ça devrait être normal pour la saison! Avant, il neigeait tous les hivers. Bon, déjà les vieux chialaient que ce n'était plus comme quand eux étaient jeunes. Peu importe, on allait encore glisser dans le bois derrière la maison, patiner au parc, faire des forts dans les bancs de neige.

Chaque Noël, grand-papa ouvre le coffre et il me raconte des histoires. Il sort des bas de laine, des manteaux de fourrure, des mitaines en peau de phoque. Grand-papa a enseigné dans le Nord quand il était jeune. Le Nord. Il paraît qu'il y a encore des hivers par là-bas. Moi, ce que j'aime le plus dans tous ces vieux trucs, c'est les raquettes en drôle de cuir. Grand-papa dit que c'est de la babiche et que c'est fait pour marcher sur la neige. Il y a une photo de lui avec ses raquettes, debout sous des sapins enneigés. Il porte un bébé dans un sac sur son dos. Il sourit à grand-maman qui tient la caméra. Toute cette neige, le sourire de mon grand-père, mon père bébé. Je n'ai jamais vu un ciel aussi bleu.

Quand mon fils est né, l'hiver arrivait déjà un peu plus tard, finissait un peu trop vite. Chaque année, il y avait un redoux entre Noël et le Jour de l'an. On allait se promener dans la forêt et on revenait en sacrant, le bas des pantalons taché de boue. Puis on a commencé à s'habituer à des hivers avec presque pas de neige, une année sur quatre, sur trois, sur deux. À la fin, je n'espérais plus rien d'autre qu'un Noël blanc. Maintenant, je souhaite juste quelques flocons une fois de temps en temps. Pour ne pas oublier comme c'est beau avant de mourir.

Toute la soirée, grand-papa s'est tenu debout sous la neige fondante, la bouche ouverte, immobile, comme un épouvantail à l'Halloween. J'ai demandé à papa ce qu'il faisait là. Il m'a dit qu'il essayait d'attraper l'hiver avec sa langue. Après un moment, grand-papa s'est avancé jusqu'au bord du bois, près de l'épinette qui est toute tordue. On ne voyait plus que son ombre derrière le rideau de neige. Je suis descendu avec papa à la cave. Nous avons ouvert le coffre et il m'a habillé. Des pantalons doublés, une tuque en laine qui sentait la boule à mites, des mitaines. Nous sommes sortis. Maman m'a montré à faire des anges dans la neige, j'ai lancé des boules sur les troncs des arbres, puis, papa a voulu me faire manger de la neige. Je croyais qu'il se moquait de moi. J'ai approché la bouche de sa main, déjà la neige fondait au creux de sa paume. J'ai sorti la langue, c'était bon comme de la crème glacée.

C'est après la mort de ma femme que les hivers sans neige ont commencé. Les autres autour de moi, ils se sont adaptés. La plupart s'en sont même réjoui. Moi, je n'ai jamais pu. La neige, les hivers froids et bleus, la peau de ma femme sous les couvertures. La température descendait parfois jusqu'à -30. Je bourrais le poêle pour qu'il fasse chaud à notre retour et je partais me promener en raquettes, le petit dans un sac sur mon dos. On courait les bois enneigés, pistait les lièvres, suivait les traces d'un orignal. J'ai toujours détesté les hivers sans neige. Mais ce soir, il neige enfin.

Tout le temps que j'ai joué dehors, grand-papa est resté debout, immobile, la tête vers le ciel, les bras un peu ouverts. Plus tard, maman est allée lui porter du thé. Elle avait peur qu'il meure de froid, là, qu'il se transforme en bonhomme de neige. Papa a dit de le laisser tranquille. L'hiver, la neige, ses souvenirs. Nous sommes rentrés. Dans la maison, papa a couru après maman pour mettre ses mains froides sous son chandail. Je suis monté me coucher. Roulé en boule sous les couvertures, j'ai fait des rêves de neige. Un homme en raquettes dans les bois, les cris heureux des enfants, une femme qui chante une berceuse, belle et blanche comme une nuit d'hiver sous les flocons.

Ce matin, contrairement à son habitude, grand-papa dormait encore à mon réveil. Lorsque je suis passé devant sa chambre, j'ai bien fermé la porte afin que nous ne le réveillions pas. Dans la cuisine, Papa buvait son café en silence. Devant lui, sur la table, la photo de grand-papa en raquettes. Maman m'a servi mon lait au chocolat. Dehors, la neige avait tourné en pluie.

Lucie Ledoux

Pornographie de la souffrance

Ma souffrance, regardez ma souffrance.
Christine Angot, *L'usage de la vie*

Tu m'emmerdes avec ta souffrance.
Marie L., *Confessée*

J'ai longtemps été folle. Pendant trois mois j'ai été enfermée en psychiatrie. Trois mois durant lesquels mon cerveau a entamé un processus de faillite. J'étais réellement atteinte, je ne me faisais pas d'illusion. Les tests des psychiatres s'avéraient positifs. J'étais attachée. Pas les premières fois, mais à force de colères répétées. Je ne me reconnaissais plus. J'ai été enfermée dans un hôpital psychiatrique pendant trois mois exactement. Seulement, cette histoire n'était pas la mienne. Ce n'était pas moi. Pourtant, dès qu'ils me voyaient, ils le disaient : voilà, c'est ton histoire. C'est toi. Rien, depuis, n'a été pareil. Rien. Même le passé a été redéfini. J'étais, je suis, et je serai pour toujours, une folle. Officiellement je veux dire. Moi, je le savais depuis longtemps, mais eux, ils venaient de l'apprendre. Est-ce pire être fou pour soi seul ou être reconnu comme fou par les autres ? Je ne sais pas, je pose la question. C'est impossible de réfléchir ici. Impossible de réfléchir quand on n'est pas soi-même. C'est à cause du sang qu'on m'a enfermée. Ça, je le sais avec certitude. Quand je me suis tailladé les veines (j'en parlerai après). Cette chose, je ne l'ai pas faite avec plaisir. Je devais le faire. Mais quand, dans la salle de bain immaculée, j'ai vu le sang gicler, j'ai su que cela me ferait un bien indescriptible. Je me saignais. Je me saignais pour elle. Je ne voulais pas mourir, je voulais simplement lui prouver mon amour.

Mais les psychiatres n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas compris que le jet rouge du sang sur le miroir et sur les murs blancs était la marque de mon amour pour elle. C'était le sang qui nous reliait elle et moi. Tout simplement. Rien d'autre. Mais eux ils n'ont vu que le sang rouge sur les murs blancs. Ils n'ont vu que mon plaisir d'observer ce contraste de couleurs : blanc sur rouge, rouge sur blanc. Tout fout le camp. Pourtant, ce sang à l'intérieur de moi, il se régénère constamment, alors, pourquoi tant de panique ? Je me posais cette question pendant que le sang éclaboussait tout sur son passage. Et puis, une autre question jaillissait de mon cerveau malade : comment faire pour stopper la progression ? Tout ce liquide rouge qui gicle de moi, de mes veines, de mon cerveau ou de mes parties intimes, comment faire pour arrêter ce tsunami de sang ? (Un jour, j'ai vu ma vie partir dans la cuvette. Lorsque j'ai tiré la chasse, elle s'est enfuie à jamais.) Mais je ne veux pas parler de ça. Je ne veux pas. Je ne veux plus parler du sang ni de la crasse, plutôt m'enfuir en courant au risque de laisser paraître ma peur. Bien sûr, je sais que je vais finir par en parler puisque je suis ici spécifiquement pour cela. Parler, parler, sortir hors de soi la crasse, le dégueulasse, le vomi. Faire traverser les mots informes qui logent dans ma tête, qu'ils passent par le canal de la pensée puis par celui de la bouche et les entendre. Mais entendre mes mots signifie les revivre. C'est ça le pire : quand je parle, quand je dis la crasse, quand je nomme l'univers qui se terre à l'intérieur de moi, il revit aussitôt. Je ne sais pas pourquoi les mots ne gardent pas le statut qu'ils devraient toujours avoir : celui de signifiants doublés de signifiés. Une table, c'est un mot qui désigne une chose carrée ou ronde qui possède quatre pattes, qui sert de surface pour y déposer des objets et que l'on désigne arbitrairement par le signifiant « table ». Point à la ligne. Pourquoi faut-il que derrière chaque mot se cache un million d'émotions et de souvenirs ? Et des souvenirs, je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Quand ma mère est morte, mon père est devenu une bête sauvage. Nous étions comme un vieux couple, nous partagions tout : la crasse, la honte, la mort, l'abject. Mais pas le sang. Le sang, c'est avec ma mère que je le partageais. Avec elle : le sang et le vomi. Avec lui : la honte et la crasse. J'allais dans sa

chambre lorsqu'il dormait, ça me prenait tout mon courage, même s'il m'avait accordé la permission de poser ce geste qui consistait à fouiller dans ses poches de pantalon pour y prendre de l'argent pendant qu'il dormait. Le geste était difficile à faire. Les lieux étaient pénibles à supporter. Je devais d'abord ouvrir la porte de sa chambre et affronter l'odeur abjecte qui y régnait. Depuis la mort de ma mère, il avait cessé de se laver, arrêté de parler et de rire ; il était devenu un être répugnant qui grognait, une bête monstrueuse, un cataclysme ambulant. Il avait cessé d'acheter de la nourriture pour remplir le réfrigérateur, m'obligeant à garder l'argent que je lui volais pour payer mes billets d'autobus ou m'acheter ne serait-ce qu'une pomme à l'heure du dîner à l'école. Mes amies croyaient que je voulais surveiller ma ligne alors qu'en réalité je n'avais pas besoin de manger puisque j'étais déjà morte. Mais uniquement de l'intérieur et sans que personne le sache, car de l'extérieur rien n'était visible. J'avais l'air normal. Mais la mort avait bel et bien pris à l'intérieur : comme une mayonnaise, tous les ingrédients étaient bien amalgamés. Je suis désolée de parler de ça. J'aimerais mieux parler d'autre chose, croyez-moi. Malheureusement, ce n'est que la crasse qui parvient à occuper mon esprit. Elle m'habite, je ne peux rien faire pour m'en débarrasser à part peut-être parler. Et ce n'est que lorsque je suis ici avec vous que j'arrive à en parler, et dans cette position : allongée sur le divan. Pendant des années je me suis pratiquée : je me suis allongée avec qui le voulait bien, où il le voulait bien. Je me réveillais dans un appartement inconnu, dans les bras d'un étranger. À deux ou à trois, sans trop savoir qui était qui, peu importait ! Je ne voulais pas rentrer seule chez moi. C'est tout. Enfin, c'est une façon de parler, parce qu'en réalité ce que je voulais c'était vivre l'abject, attraper la mort. Je voulais – désolée – attraper le sida. Ou un bébé. Je ne prenais jamais de précautions. Je voulais qu'on me laisse quelque chose. Peu importe quoi, je ne voulais pas rentrer seule. Pendant des années j'ai fait cette chose incroyable sans jamais rien attraper. Rien. Pas même une petite égratignure. Je rêvais pourtant qu'on contamine mon sang. Sérieusement. Quel soulagement ç'aurait été ! Désolée. Je suis vraiment désolée. Je peux difficilement parler d'autre chose. Je faisais des

fellations à répétitions. Le but : provoquer une envie de vomir, et immédiatement la réprimer. J'ai fait cela pendant des années. Même chose avec l'alcool que je prenais jusqu'à ce que je sente le besoin de régurgiter. Mon plaisir, je le prenais dans cet acte ultime de ravalement. Provoquer puis retenir le flot de vomi jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà à quoi pourrait se résumer l'histoire de ma vie. Deux trous : un pour accueillir le vomi, l'autre pour le sida. Mais je suis désolée de parler de ça ici, allongée sur ce beau divan bleu sur lequel certainement personne n'a jamais vomi ni fait de fellation. Je pourrais parler d'avenir à la place, non ? Parler de belles choses, de ce qu'on laisse à nos enfants et à nos amis en héritage, cesser d'être dans le passé, arrêter de chercher à déterrer les vieux squelettes. Le passé est passé. On doit plutôt s'attacher au présent et regarder droit devant soi comme un bon petit soldat. Je pourrais vous parler de belles choses plutôt que de vous parler d'un passé dégueulasse qui risque de rejaillir sur tout le monde et de marquer à jamais ceux qui s'en approchent d'un peu trop près. Par exemple, je pourrais parler du doctorat que je rédige. Un doctorat en littérature. La preuve que je ne suis pas une idiote. Ni une folle. Je vais dans des colloques spécialisés, je parle de littérature à des littérateurs : Foucault à New York, féminisme américain en Belgique, auteurs français contemporains à Vancouver. J'écris des textes savants qui sont publiés. Des comptes rendus de lecture dans différentes revues, des articles en ligne, d'autres sur papier. Je fais mon chemin dans ce monde d'universitaires ; je suis l'une des leurs. Voyez : je suis quelqu'un qui a réussi. Une amie m'a déjà dit : tu étudies toujours des sujets scabreux et tout ce que tu écris finit mal, c'est dommage puisque ce n'est pas ça dans ta vie, tu es quelqu'un d'heureux, entouré de belles choses, tu es une personne douce, aimante et rieuse. Ah oui ? Ah bon ! Je suis heureuse… Que quelqu'un ait cette perception de moi m'étonne. Il est vrai que je ne suis pas malheureuse, il est vrai même que je suis heureuse. Mais moi seule connaît la valeur de cette chose qui est dans ma vie depuis peu : le bonheur. Entre, disons une échelle de 0 à 10, à combien évalues-tu ton bonheur ? m'a demandé la même amie plus si sûre après tout de son diagnostic. Comment quantifier ? Le bonheur,

sur une échelle de 0 à 10, vous le mettez où, vous ? Moi, je n'ai pas su.

Quand je me retrouvais chez des inconnus en train de faire des fellations en espérant arriver à bien réprimer mes haut-le-cœur, mon bonheur était dans le calcul : de 0 à 10 où se situe mon envie de vomir en ce moment ? Je côtoyais avec plaisir le même sentiment d'abjection que lorsque je vivais chez mon père. Je ressentais le même goût âcre dans la bouche que lorsque je me retrouvais dans sa chambre pendant qu'il dormait ou faisait semblant de dormir, jouissant peut-être à l'idée que j'allais bientôt avoir ma main dans son pantalon qui était vide de son sexe. Cet homme, cette bête sauvage qui me mettait à la porte en vociférant, le majeur en l'air : *son of a bitch, enfant de chienne, va-t-en, calice de putain de chienne à Jacques de barreau de chaise !* De cette suite de syntagmes, le barreau de chaise résonnait dans ma tête. Je ne savais pas quoi en faire. Je ne voyais pas comment il pouvait s'imbriquer dans cette suite obscène. Mon père s'appelait Jacques, alors je comprenais bien que j'étais sa chienne, l'enfant d'une pute, mais le barreau de chaise, désolée de vous parler de ça, mais le barreau de chaise, c'est dans mon cul qu'il venait se planter au moment même où je glissais ma main dans sa poche pour toucher l'enflure dure et payante afin d'y prendre un peu d'argent qui me servirait à vivre pendant au moins quelques jours, une semaine si j'étais chanceuse. Pendant ce temps, lui, glissait sa main dans son large caleçon souillé et se grattait les parties génitales qui étaient molles et pendantes. Il ne se lavait plus depuis des années, l'ai-je dit ? Je dois absolument vous préparer à ce qui suit. Ces mots : « il ne se lavait plus depuis des années » n'évoquent pas nécessairement l'extrême qu'ils contiennent vous savez. Allez-vous comprendre exactement ce que cela signifie ? Ses sous-vêtements – désolée, je suis tellement désolée de parler de ça – étaient tachés de plusieurs mois d'urine et de matières fécales. Sur le bol de toilette, une trace brune à jamais marquait l'emplacement de son derrière. Et, pour moi, dorénavant, tous les bols de toilette sont marqués. (Une fois, il n'y avait plus de papier de toilette. Mon père a pris une serviette qui servait à s'essuyer le visage et en a

fait un autre usage avant de la remettre à sa place sur le crochet. Elle était brune, donc pour la couleur, il n'y avait pas de souci.) D'ailleurs, moi-même qui suis aujourd'hui une femme respectable, j'ai déjà tenté plusieurs fois l'expérience de la crasse. Cette fois-ci, je fais l'expérience de la crasse, mais dans l'écriture : je raconte ma vie intime, ma vie *auto-porno-vomi-graphique*. J'injecte cette vie crasseuse dans la littérature, je l'esthétise. Je grave une épigraphe sur une pierre tombale : la mienne. Le doctorat que je rédige est aussi une épitaphe, c'est une très longue inscription funéraire qui raconte ce qu'a été ma vie, et qui a pour objet la pornographie. Mais vous, vous qui savez tout, dites-moi, pourquoi ai-je tant besoin de livrer ce témoignage pornographique ? Est-ce parce que je veux inscrire dans l'écriture une tension particulière, dire un lieu où s'est un jour ouvert pour moi tout un champ de possibles ? Ou est-ce que livrer ce témoignage impossible signifie être absente à moi-même ? Témoigner de la souffrance, est-ce inconvenant ?

Lucille Toth

Jean, Andreas et moi

« Apocalypse » : du latin *apocalypsis* « révélation », lui même emprunté du grec ancien *apokalupsis*, « action de découvrir ».

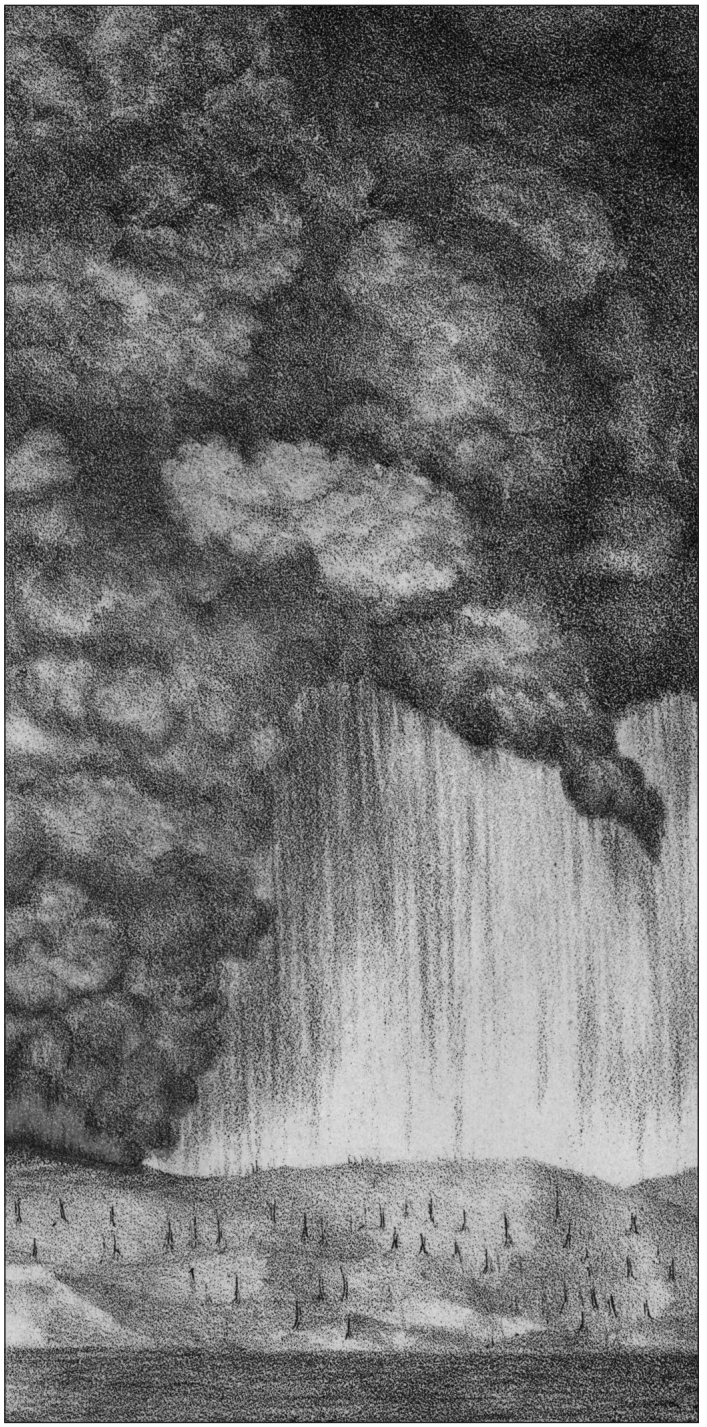
Et si saint Jean avait raison ? Et si on s'était tous trompés et que la fin n'en était pas une ? Duras l'avait déjà compris avec les grands ménages de la mère qui se mettait frénétiquement à laver la maison pour mieux laver les péchés de la famille. Odeur « de la pureté, de l'honnêteté. » Des tsunamis d'eau qui assainissaient au lieu de démolir. Ça me parle beaucoup tout ça, à moi qui vis à Los Angeles, pile sur la faille de San Andreas. En cas de problème, je me suis toujours dit qu'il y aurait la « solution Noé ». C'était pas complètement idiot son histoire de bateau. Mais comme sur le plan logistique ça me paraît un peu compliqué, j'ai opté pour une méthode certes contestable mais qui s'avère jusqu'à présent très efficace : le déni. Ça marche super bien. Je ne vois pas pourquoi les gens passent leur temps à remplir leur sous-sol de boîtes de conserves et de lampes torche, alors que faire semblant que ça n'existe pas est beaucoup plus simple, et tellement plus économique. D'ailleurs, le dernier film sur mon nouveau copain Andreas a fait un carton à L. A., donc je pense que je ne suis pas la seule à utiliser cette méthode. Si on y réfléchit bien, il y a plein de moments dans l'histoire de l'humanité où le déni a fait ses preuves : « c'est pas ma faute, c'est juste une mission que Dieu m'a donnée et j'ai fait mon maximum pour y répondre le mieux possible. Je n'avais pas compris que Dieu ne voulait pas qu'on brûle les homosexuels. Je n'y

suis vraiment pour rien, monsieur saint Pierre.» Le déni des petits Africains qui meurent du sida, ça compte? Il y a aussi le fameux «Donnez-leur de la brioche.» Super *move*. Bon, si Marie-Antoinette avait dit «Je décide d'établir un revenu minimum pour tous et je décide de distribuer des repas gratuits pour les plus démunis», je pense que ça aurait été assez bien reçu, elle aurait peut-être même réussi à lancer une petite révolution sympatoche. Mais est-ce qu'on s'en souviendrait aujourd'hui? Hein? Et, de toute façon, c'est prouvé scientifiquement que le déni rend plus heureux. Ça devrait en tout cas. *The denial therapy!* Donc moi je choisis de faire comme elle et de continuer ma vie en me disant que, si le Big One arrive, vu que j'habite dans le nord de Los Angeles, loin de la plage, du coup, avec un peu de chance, le tsunami s'arrêtera juste devant mon immeuble et je pourrai mettre sur mon annonce Airbnb: *One bedroom apartment ON THE BEACH.* Je vais me faire un max d'argent.

Si je ne suis pas très douée pour parler de l'apocalypse, c'est pour une raison très simple: je ne la vivrai jamais. Elle serait devant moi, avec un t-shirt «Fin du monde» glitterisé et des explosions autour, que je ne la verrais toujours pas. C'est comme ça. Je fais partie de cette tranche de la population qui vit dans le présent. Mes semblables et moi ne pensons pas «anticipation», nous préférons parler de «transition», du passage d'un état à un autre. D'ailleurs c'est une idée très à la mode en ce moment, la transition. Depuis que Bruce a «transitionné» en Caitlyn et que Raquel dit qu'elle est noire. Après tout, elle a raison Raquel: si on a aujourd'hui la chance de pouvoir décider de son sexe, alors pourquoi ne pourrait-on pas également décider de son appartenance communautaire? Quelle révélation! Quelle apocalypse! Quel renouveau dans ce monde en pleine transition de lui-même! J'ai souvent l'impression que nous sommes dans une période adolescente de l'humanité. Et, comme nous le savons tous, l'adolescence est pleine de crises, de colères, de questionnements, de petites apocalypses et de grands renouveaux. Alors voilà, c'est décidé, Jean, Andreas et moi, on a discuté et on s'est dit que la trombe d'eau ce serait nous. Nous, la génération Y, les flemmards, les mous à qui l'on reproche

de n'avoir connu ni guerre ni révolution. Nous qui nous faisons attaquer et qui refusons quand même de partir en croisade. Nous qui pensons plus vite que toutes les générations précédentes réunies sans même avoir à bouger notre corps. Nous qui avons été menacés par l'amour depuis notre naissance, qui avons fait du vénérien un mode de vie. N'est-ce pas là une révolution radicale que de faire de nous ceux qui changeront le monde ? Pour cela, il faut qu'Andreas se réveille et vienne secouer tous les « c'est comme ça » et les « c'est pas normal. » Andreas se moque de ce qui est normal ou pas. Il fait ce qu'il veut, quand il veut. Il décide. Il est le Maître. Il est plus fort que tout. Il peut même décider de ne pas condamner notre génération et de se contenter de nous envoyer des petits rappels en forme de trombes d'eau, de tester notre pureté et notre honnêteté, de nous mettre au défi en rasant juste des petits bouts et en regardant si on va se contenter de les recoller comme avant, ou si on essayera une version plus radicale et plus folle.

Jean, Andreas et moi, on ne va pas tout péter pour tout reconstruire, comme le Ground Zero après les Twin Towers. On ne va pas non plus condamner Los Angeles et noyer tout le monde pour en faire un *One bedroom on the beach* et se faire plus d'argent. Non. Jean, Andreas et moi, on va tout simplement révéler une génération, en faire les élus, leur permettre de vivre l'*apokalupsis*, la vraie. Ils ne vont pas s'en remettre, nos adolescents. Ils vont nous vénérer, Jean, Andreas et moi.



Éruption du Krakatoa, 1883, Wikipédia

Julien Fortin

Susie

La fenêtre de la portière vibre contre ma tempe. J'aperçois une maison le long de l'autoroute. Une galerie en bois s'étire sur toute sa façade, pareille à celle que mon père avait construite quand j'avais six ans. Je vois le croissant de lune derrière la propriété, le champ qui s'étend en long et en large. Soudain, le camion se met à trembler. On roule vers l'accotement. Le Gros est tombé au combat, la bouche entrouverte. Je saisis le volant avant qu'il se réveille. Les pneus zigzaguent sur le gravier. Le Gros lâche un cri de mort, les mains en l'air. Par chance, il n'a pas le réflexe d'enfoncer les freins, il relâche lentement l'accélérateur. L'aiguille du compteur passe de cent vingt à quatre-vingts. Je ramène le camion vers la chaussée. Le Gros reprend enfin les commandes, les yeux sortis de la tête :

— Tu parles d'une heure !

C'est le premier chiffre de nuit que nous faisons. Il a toujours les veines du cou gonflées, ses mains tremblotent contre le volant. Je peux dormir tranquille. Je baille, j'appuie mon épaule contre la portière, je pose à nouveau ma tête contre la vitre.

* * *

Le moteur ronfle un peu moins fort. J'ouvre un œil, j'aperçois les magasins à grande surface qui s'agglomèrent à la sortie de l'autoroute, d'immenses boîtes rectangulaires abandonnées dans un champ d'asphalte. Je reconnais la sortie, le *power center*, les maisons cordées un peu plus loin. De tous les Walmart de la province, il fallait qu'on vienne faire des travaux dans celui-là. Il est une heure et

huit. Des mégots de cigarette flottent dans mon café. Le Gros n'a pas eu la classe des les jeter par la fenêtre.

— Anyway, y'est frette ton café !

Je dormirais jusqu'à l'aube. Nous cherchons le Walmart dans les stationnements déserts. Presque déserts : une vingtaine de voitures sont stationnées, éparpillées. C'est ici que je jouais avec ma cousine Susie. Il y avait un champ et un bois à la place du *power center*, un immense terrain qui séparait nos maisons de l'école. Le matin, on le contournait ; on le traversait au retour. Chaque fois ma mère m'engueulait en voyant mes espadrilles blanches couvertes de vase. La mère de Susie ne s'en rendait pas trop compte : elle travaillait tous les soirs de la semaine. Son père travaillait moins, mais il n'en faisait pas de cas. Vingt-six ans déjà. Je la verrais, je ne la reconnaîtrais probablement pas.

Le Gros enfonce les freins devant l'entrée principale, il retire la clé du contact. Je soupire avant de descendre. J'observe l'entrée du magasin, ses nombreuses portes en plexiglas donnant sur des dizaines de caisses enregistreuses. Je déverrouille le cadenas à l'arrière du camion. Le Gros fait coulisser la porte. Il monte dans la boîte du camion, allume l'ampoule. Il cherche les outils dans le bric-à-brac des tablettes. Je monte sur le toit du camion. Je détache l'échelle du support en métal, je la fais basculer le long de la carrosserie. Le Gros est déjà en train de m'attendre devant une des portes automatiques. Il enfile sa ceinture. Les outils pendent le long de ses cuisses, les bretelles de son harnais lui scient les épaules. Je le rejoins, portant l'échelle. Le Gros sue et sacre en essayant d'ouvrir la porte automatique. Je crie et cogne contre la vitre. Une ombre apparaît dans le hall. Le Gros me fait signe de me calmer.

* * *

Le gardien de sécurité, un petit trapu, dans la cinquantaine, les pantalons trop longs, s'adosse contre le comptoir du studio de photographie. Il nous signale qu'il serait préférable que nous commencions par la partie sud-est de l'établissement, pour ensuite progresser vers le nord-est, le nord, le nord-ouest et ainsi de suite jusqu'au sud. Une fois

que nous aurons effectué une boucle, nous concentrer vers le cœur du magasin. Pendant que nous travaillerons, une douzaine d'employés s'affaireront à décharger des camions et à distribuer des articles sur les tablettes. Il essuie ses lunettes avec sa chemise bleue :

— Y faudrait surtout pas les empêcher de travailler.

La respiration du Gros commence à ressembler à de l'emphysème. Le gardien nous demande en quoi consiste notre contrat exactement. Le Gros me laisse lui répondre, il fourre tous les outils dans un panier à roulettes et le pousse vers la section des articles ménagers.

J'apprends au gardien de sécurité qu'une partie d'un Walmart s'est effondrée dans l'Ouest et que la multinationale a engagé une armée d'inspecteurs pour vérifier la structure de tous leurs établissements. Ici, ce qu'ils évaluent comme un risque d'affaissement sont des entretoises qui auraient mal été fixées entre les poutrelles. Le gardien me dévisage en plissant les yeux : il n'a rien compris. Je lui montre le plafond du doigt :

— Les croix de métal en forme de x qui sont soudées entre les *truss* au plafond.

— C'est à cause de ça que le Walmart est tombé ?

— Y'en ont aucune idée.

* * *

On examine le plan. Un point noir indique une anomalie dans l'immensité du toit. Sur l'axe J et l'axe K. Le Gros cherche, il compte les colonnes d'acier depuis les balayeuses jusqu'aux purificateurs d'air. Je prends deux rallonges électriques dans le panier à roulettes. Je cherche une prise dans les allées vacantes et infinies du Walmart. Le comptoir des viandes s'étend sur ma droite, ensuite les confiseries, enfin les poêles antiadhésives. Je trouve une prise de courant dans la rangée des cafetières.

Le Gros installe l'échelle le long d'une colonne. Je monte jusqu'à trente pieds en tenant une visseuse d'une main. Je trouve une entretoise qui a mal été soudée.

— Combien ça peut leur avoir coûté inspecter tout ça ?

Le Gros hausse les épaules, un peu énervé.

Je profite de l'altitude pour jeter un œil à toute la surface du magasin. Je m'imagine habiter ici. Y manger la nuit. Me fondre dans la foule dès l'ouverture.

Le Gros s'impatiente.

— Envoye! On passera pas la nuit icitte!

Je visse l'entretoise avant que le toit s'effondre.

* * *

Susie avait baissé son pantalon dans le sous-bois. Elle avait ri en me voyant rougir, mort de peur, mais excité. J'ai aussi baissé le mien. On est restés là un bon moment à se fixer dans les yeux, puis on a osé regarder un peu plus bas. On a entendu des voix, d'autres avaient eu l'idée de traverser le bois pour rentrer chez eux. Je me suis laissé tomber sur le dos, Susie a plongé sur le ventre. Les herbes nous cachaient. Sa main est tombée entre mes cuisses, elle est restée là longtemps, probablement cinq secondes en réalité, je me souviens de la scène au ralenti comme on se souvient d'un accident. On a laissé passer les intrus, puis j'ai remonté mon pantalon. Susie a fait la même chose, puis comme tous les mercredis, elle m'a invité à souper chez elle. Ma tante travaillerait, mon oncle serait là; évidemment, il nous servirait un repas congelé, puis un verre de Coke beaucoup plus petit que le sien. On ne parlerait pas, on regarderait les nouvelles à la télé en mangeant.

J'ai refusé. Elle m'a regardé un long moment, ses yeux se sont éteints, ses joues sont devenues rouge tomate, elle a piqué à travers les arbres sans se retourner. C'est ce maudit après-midi là que Susie a disparu.

* * *

Des portes se referment derrière nous. On les entend claquer. Des pas, nombreux, se rapprochent. Je me retourne, une vis entre les dents. Des employés traversent les couloirs avec des chariots remplis à ras bord. Du matériel de toutes sortes. Ils disposent les articles un peu partout dans les rangées. De vrais morts-vivants. J'essaie de m'imaginer comment ils font pour travailler ici.

Le Gros cogne avec sa clé sur l'échelle. Il veut que je me dépêche.

Dernière vis. Je regarde une fois de plus en bas. Une femme, une grande maigre d'à peu près mon âge, pousse un chariot, les cheveux grisonnants. On jurerait la mère de Susie il y a vingt-six ans, ma tante par alliance. Elle avait laissé mon oncle peu de temps après la disparition de ma cousine. Elle travaillait comme serveuse. Mon oncle avait fini par déménager. Il est resté en ville une quinzaine d'années, puis il a fini par mourir d'un cancer généralisé. Je me suis toujours demandé ce qu'était devenue ma tante. D'après ma mère, le divorce est la meilleure chose qui lui soit arrivée.

* * *

Je me souviens que Susie voulait devenir vétérinaire. Au pire, docteure, elle disait. Ça faisait rire ma mère chaque fois. Pour ma part, je n'arrivais pas à me décider… archéologue ou pilote de chasse. Je garde encore sa photo dans mon album de famille. Elle était en quatrième année. Elle portait une salopette de jean avec un t-shirt mauve. Elle souriait en coin en regardant un peu à côté de l'objectif. On n'a jamais su ce qui lui était arrivé cet après-midi-là... Aucun témoin. Pas même une voiture ou un homme qui aurait éveillé des soupçons. Rien.

C'est au tour du Gros de monter. Je tiens bien le pied de l'échelle en scrutant les allées du magasin. Toute mon adolescence, partout où j'allais, je cherchais Susie. Aujourd'hui encore, quand je me retrouve dans une foule, je dévisage les femmes de mon âge. Ma blonde n'a jamais trop cru au prétexte de la cousine disparue. C'est pourtant bien Susie que j'espère retrouver en les scrutant. Seulement, j'ai beau essayer de m'imaginer à quoi elle ressemblerait aujourd'hui, c'est toujours le visage d'une enfant de dix ans que je vois. Une petite fille déçue. Le Gros m'écrase une main avec son pied.

— C'est beau, tu peux lâcher l'échelle, astheure!

Le Gros a toujours travaillé comme s'il s'agissait de sa propre compagnie. Comme si sa vie en dépendait. C'est une question de tempérament. Travailler plus vite ne lui a pourtant jamais rapporté plus d'argent. Réhypothéquer sa maison pour s'acheter une roulotte n'était pas une bonne

affaire ! Avec deux ados qui mangent pour quatre, le Gros n'arrive plus. À moins de survivre à une fin du monde et de recommencer sur de nouvelles bases, il n'arrivera plus jamais. Il examine le plan en s'essuyant le front. Il reste deux anomalies à réparer. Il pointe le centre du magasin : le rayon de l'électronique. Une horde d'employés passe près de nous en poussant de la marchandise sur des chariots. Le Gros roule le plan et le glisse en dessous de son bras :

— Non, mais faut-tu être pauvre pour travailler icitte !

* * *

Le Gros visse la dernière entretoise, il descend de l'échelle et regarde sa montre en s'essuyant le front.

— On va finalement avoir passé la nuit icitte.

Je rassemble nos outils dans le panier, il prend l'échelle sur son épaule. On passe entre les caisses enregistreuses, puis devant le garde de sécurité qui nous salue mollement.

Le Gros me regarde.

— Pas meilleure façon de tuer un homme que de le payer à rien faire.

Je pousse le panier entre les deux portes automatiques, je baisse la tête : le soleil me brûle les yeux. Je me sens comme au lendemain d'une cuite qui se serait étirée jusqu'aux petites heures du matin. J'ose regarder le tableau du coin de l'œil. Une vingtaine de photos de personnes disparues y sont affichées. Des enfants, surtout. À côté de la photo de Susie, il y a maintenant le portrait-robot de la femme qu'elle serait peut-être devenue. Selon les experts, Susie aurait le même sourire aujourd'hui, le visage un peu plus long, quelques rides, un étrange air de famille. Je reste là à fixer ce visage d'adulte, les pieds ancrés dans le plancher. Le Gros me pousse, m'accroche en me dépassant. Un vrai bulldozer.

— Coudonc ! T'es donc ben pas là aujourd'hui !

* * *

Ils avaient passé le champ et le bois au peigne fin. Les photos de Susie ont fait le tour de la paroisse jusqu'en ville. On en a parlé à la télé pendant un mois. Susie avait

disparu sans laisser de traces. Des langues sales ont accusé mon oncle. C'est vrai qu'il levait le coude assez souvent, il lui arrivait aussi d'avoir les mains baladeuses, mais il avait plus de cœur que beaucoup de monde. Ce soir-là, il a juste eu la mauvaise idée d'aller boire ailleurs. S'il avait été à la maison comme d'habitude, il se serait rendu compte de la disparition de Susie bien avant. C'est ma tante qui a alerté les policiers. Elle rentrait du travail aux alentours de 10 heures.

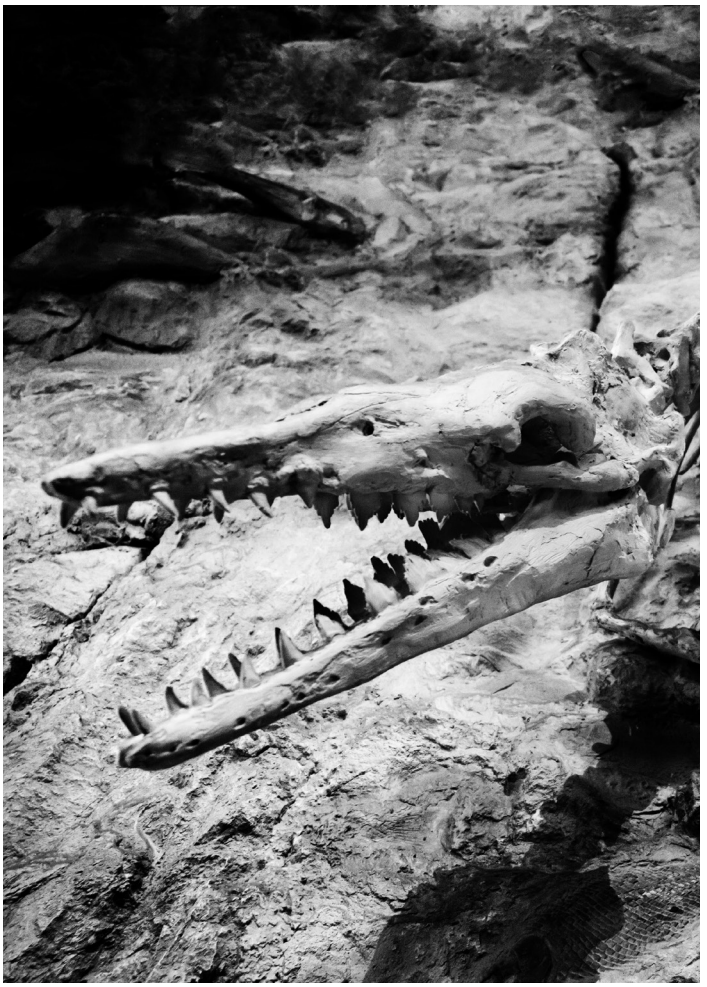
Quand on a appris qu'ils construisaient le Walmart des années plus tard, je me souviens qu'on espérait encore que les ouvriers trouvent des traces de Susie en creusant les fondations. La construction des magasins à grande surface a ruiné à jamais nos chances de trouver des indices.

Le Gros klaxonne pendant que je me traîne les pieds dans le stationnement qui s'étire comme un long couloir. Je monte dans le camion et boucle ma ceinture. Le Gros n'a jamais aimé travailler pour rien. Il le sait autant que moi, le Walmart ne s'est certainement pas écroulé pour ça.

— Un de fait, dit le Gros.

— Y'en reste cinq.

— On n'est pas sorti du bois, han ?



Fossile de dinosaure, http://bit.ly/1PDLsw8

Denise Desautels

Une succession de mémoires

Pour Élise Palardy

J'ai perdu un Monde – l'autre jour!
Emily Dickinson

Une guerrière sur l'épaule. Il ne reste qu'à trouver le crime.
Marlène Gill

I

Jusqu'où aller. Penchée vers le vide.

Gestes affaires effrois non classés à l'aube ont eu beau affluer. J'ai eu beau regarder ailleurs. *Penser passionnément* Hannah Arendt. La phrase – poing sur la table – n'a pas eu le temps de prendre sens. Le déjà noyé est revenu. Fureur emballée. Cadeau d'oubli. S'est soudé au faste présent. Nos fils errants et tous nos morts et nos vivants. La femme perdue l'ado perdu l'enfant au poncho dans son recoin de vie perdue. Les filles arrachées petites violées perdues. Innombrables dans la brume. À quand l'ultime jet de cri. D'un cran. Indiciblement haut. C'est toujours le leur entier à tue-tête dans le mien et le heurt des oiseaux effrayés.

Les cendres ne laissent aucune syllabe approcher.

On se demande comment la page peut rester aussi nue. Couverte de forêts de lambeaux. Comme si elle attendait que les mots aient des bras.

II

Penchée vers un vide colossal. Paume et langue s'arment trop vite. L'appui la détente. Peu importe le coin de rue de chez soi de corps occupé. Tout est occasion de saccage. Un membre un muscle une vision de chair. Nulle intention ne berce ma colère levée. Devant le gouffre le visage troué sans titre de la sœur de David Altmejd. Pietà en croix réclame caresse.

Je perds un monde chaque jour.

Aspirée. Par écran de vie d'air de paso doble. J'ai eu beau regarder marcher courir fuir Pilar Albarracín. Tout de ma peur dans ses pas. Ça a été vite autre chose. Beaucoup plus qu'une seule femme qui fuit. Ne s'en sort pas sans feu ni chaos. Avancez chics vautours en costume. Jouez tambour trompette clarinette cymbale et clairon. Fanfare effarante jouez. Chaque écueil de vent de souffle envahissez. Pilar. Ses pieds enchâssés ses ailes jaune Espagne de grande oiseau universelle. Pilar fuyant flottant s'envolant.

Son bec têtu.

Vous échappe. Ne la rattraperez.

III

On se tient en équilibre sur des taches d'arbre d'abîme d'où surgit un bras d'horizon – parfois. D'où les mains d'Emily Dickinson. Son *âme en incandescence* parfois.

Qui se soucie, lointainement,
D'un incident aussi mineur
Que le Malheur –
Trop grand, lui-même, pour s'arrêter – plus longtemps –

Chargée de frontières. Sans ce pouvoir d'abattre les ombres le fer qui nous atteignent. J'ai terriblement peur de ce qu'il adviendra de nous – nuques et fenêtres ballantes.

Penchée. Banale d'oublis. J'existe.
Je commets une succession de petits meurtres en secret.



Lendemain de tempête de neige au Saguenay en 1972. www.affairesdegars.com

Camille Deslauriers

Gardez la monnaie

Qu'est-ce qui est arrivé à mon poteau ?

Ça ne s'invente pas : vous faites connaissance autour d'une balise de rue avec réflecteur, *son poteau*, comme il l'appelle si affectueusement, un bête piquet rouge et jaune avec un gros œil de cyclope, frêle unijambiste d'un mètre qui veillait avec trois sosies sur *son banc de neige son terrain sa cour asphaltée sa Mercedes grise son bac bleu son bac vert son bac brun* il y a encore quelques secondes – juste avant que vous ne l'écrasiez par inadvertance en tournant dans votre cour mitoyenne avec votre Spark jalapeno.

Qu'est-ce qui est arrivé à mon poteau ?

Pas de *bonjour*, ni de *ah, c'est vous, ma voisine, enchanté*, ni de *ne vous en faites pas, c'est juste un poteau*, alors que vous vous êtes déjà excusée au moins vingt fois en deux minutes et que vous êtes mal à l'aise confuse écarlate, il le voit bien. Vous vous morfondez à répéter *je suis vraiment désolée, je vais vous rembourser*, vous espérez qu'il vous rassure, vous ne savez plus quoi dire devant cette colère sourde – et ridicule – qui gronde comme une avalanche derrière la question qu'il vous pose pour la troisième fois… pendant que vous tentez en vain de remettre le défunt gardien sur sa jambe.

Qu'est-ce qui est arrivé à mon poteau ? suivi d'un *je vais vous apporter la facture*.

Un cataclysme.

Vraiment, vous n'auriez pas pu rêver d'un voisin plus sympathique.

Faire « connaissance ».

Il ne veut pas faire connaissance, surtout pas faire connaissance avec vous.

C'est la faute de la Fouine.

Évidemment. La Fouine. Qui lui a vendu la maison et les ragots qui suintaient des murs. La Fouine fabulatrice, qui ne savait presque rien de vous, mais vous épiait sans cesse et vous a concocté une réputation sulfureuse.

Avant de lui remettre les clés, elle a dû prendre plaisir à le mettre en garde et à lui raconter que et que. Vous êtes arrivée célibataire dans cette maison de ville il y a quatre ans et vous l'êtes toujours, alors qu'elle et lui et eux et toute la rue : des familles conventionnelles, ou des couples de retraités. Si encore vous étiez monoparentale. Célibataire après quatre ans, c'est signe que quelque chose cloche. Il faut dire que vous êtes particulière. Des piles et des piles de livres en permanence sur la table de la cuisine et des chats à toutes les fenêtres. Impossible de savoir combien il y en a. Or le règlement municipal est très clair. *Pas plus que deux animaux par foyer.* Heureusement qu'ils ne vont pas dehors, on trouverait des crottes de racaille à tous les deux centimètres. Et que dire de ces invités qui se succèdent chez vous – et dans votre lit ? – comme dans une auberge espagnole. Sans compter que tout l'été, vous écoutez votre musique à tue-tête. Du Gainsbourg, et du vulgaire, alors que les fenêtres ouvertes les enfants qui jouent. Pire encore : vous êtes exhibitionniste. Vous ne fermez jamais vos stores et vous avez l'indécence de suspendre vos sous-vêtements sur la corde à linge – des brassières sexy qu'on n'achète pas dans les grandes surfaces de toute évidence, des affaires clairement hors de prix qui se trémoussent dans le vent à la vue des conjoints des grands-pères des marmots. Vous êtes une perverse une instable une égoïste une nymphomane une voleuse de maris. Une bourgeoise une délinquante une artiste. Et maintenant, une écraseuse de poteaux. Une garde-robe de star et, pourtant, pas encore d'asphalte, après quatre ans c'est inconcevable, votre garnotte soufflée dans tous les sens avec la neige sur votre gazon dans la rue dans les autres cours.

Vous êtes ni plus ni moins que la sorcière du village.

D'ailleurs, Dieu sait ce que vous faites pousser dans votre jardin. On voudrait planter une jungle de mauvaises herbes qu'on ne s'y prendrait pas mieux. Sans compter que les feuilles de certains de vos plans s'apparentent à celles du cannabis.

Tous ces ragots parce qu'en 2011, vous avez répondu que vous, vous faisiez *des bébés de papier* la première fois que la Fouine vous a adressé la parole en vous demandant si vous aviez des enfants.

Des bébés de papier.

Elle vous avait toisée comme une extraterrestre qui aurait atterri par inadvertance dans le quartier des Prés du Saint-Rosaire, ce Brossard rimouskois si tranquille avant votre arrivée.

Alors, voilà : déjà, votre nouveau voisin vous juge. Cette jupe trop courte et ces froufrous qui dépassent à peine de votre manteau trois-quarts alors que le thermomètre atteint les moins trente, ce carmin sur vos lèvres pulpeuses – sûrement du Botox, ce regard grivois bordé de cils infinis, ces huit sacs d'épicerie et ces douze sacs de sable qui s'empilent sur les deux sièges arrière de votre minuscule Spark. Il en est convaincu : non seulement vous ne savez pas conduire mais vous êtes une intrigante qui va tenter de ruiner son couple comme elle écrase les poteaux, *et crac, je te brise le cœur*. Ce qui explique sans doute pourquoi il rentre chez lui avec tant de précipitation sans même vous saluer.

Il aurait au moins pu vous offrir son aide.

En femme moderne indépendante débrouillarde dépensière, vous sortez les sacs et vous multipliez les allers-retours entre la voiture et la porte de votre maison. D'abord l'épicerie. Puis, les kilos de sable et de sel.

Vous en convenez. Douze sacs, c'est probablement excessif.

Mais tous les hivers, vous avez peur de tomber sur la glace. Et avec raison. L'an dernier, vous vous êtes retrouvée sur les genoux à trois reprises. Gel dégel gel dégel gel dégel. La dernière fois, vous avez dû remonter votre cour sur les fesses parce que vous n'arriviez pas à vous relever de la patinoire.

Même pas de *bonjour*, ni de *ah, c'est vous, ma nouvelle voisine, enchanté*, ni de *ne vous en faites pas, c'est juste un poteau*. Alors, évidemment, pas de *voulez-vous que je vous aide à sortir vos sacs*.

* * *

Voilà votre petite facture.

Votre petite facture, il vous l'apporte précisément la veille du Jour de l'an. Sept dollars quatre-vingts sous.

Sept dollars quatre-vingts sous.

Pas de *bonjour*, ni de *je suis désolé de vous demander ça mais les bons comptes font les bons amis*, surtout pas de *BONNE ANNÉE quand même*.

Dans un geste gracieux, du bout de vos doigts gantés de noir, vous cueillez le reçu.

Incrédule, vous lisez et relisez le montant.

Sept dollars quatre-vingts sous. Il vous réclame vraiment sept dollars quatre-vingts sous.

Vous l'avouez. Vous aviez pensé lui glisser un billet de vingt dollars sans qu'il le demande dans une carte de Noël où vous auriez écrit : *Heureuse d'avoir fait votre connaissance, meilleurs vœux. Votre charmante voisine.* Vous avez aussi songé à lui apporter un gâteau aux fruits valériane en prime ou à lui acheter une bouteille de mauvais vin de dépanneur en guise de compensation.

Vous regrettez soudain de ne pas avoir suivi votre première impulsion.

Dans l'intervalle qui sépare la lecture du montant écrit sur le bout de papier et le paiement, vous imaginez très fort : tendre une corde entre *ses* balises de rue avec réflecteur ; y épingler sensuellement toute votre lingerie. Simone Pérèle Chantelle Lejaby. Des soutiens-gorges blancs, un bustier coquille d'œuf, une camisole anthracite. Plusieurs brassières noires, et les plus pigeonnantes bien entendu. Une bleue une mauve une bourgogne une rouge une rose. Et autant de culottes assorties, shortys tangas bikinis.

Une corde à dentelles pour fêter le début de l'année en fantasmes.

Vous vous promettez que vous oserez vraiment – quand il fera moins froid, il ne mérite quand même pas que vous vous infligiez des engelures.

En attendant, vous le mitraillez de votre plus coquin sourire, vous lui tendez un billet de cinquante dollars et vous lui susurrez : *gardez la monnaie*.

Dorénavant, quand vous aurez envie de vous défouler, vous éprouverez le plaisir de trucider pertinemment et sciemment un frêle unijambiste d'un mètre – en vous assurant de crever son gros œil de cyclope. *Et crac je te l'écrase.*



Le dôme de Genbaku, Hiroshima 1945, Graphite Publication

Aimée Lévesque

Madame Ajinomoto et les rendez-vous manqués

J'ai une histoire de rendez-vous manqués avec les catastrophes.

L'année du SRAS, en 2002-2003, mes amis québécois m'envoyaient des courriels pour savoir si j'étais saine et sauve dans ma banlieue d'Ôsaka. J'avais passé l'après-Nouvel An en Chine quelques semaines après être allée jouer avec des enfants d'un bidonville de Bangkok, sans vaccin parce que les Japonais qui m'accompagnaient n'en avaient pas besoin. En même temps que je recevais ces courriels, mes amis du Japon me demandaient si tout allait bien pour ma famille et mes amis au Canada. Je n'avais aucune idée de quoi ils parlaient tous tellement j'étais isolée dans mon interlangue limitée (dont les expressions « épidémie » et « syndrome respiratoire aigu sévère » ne faisaient pas partie) et technologiquement coupée de ce qui se passait au Québec. Mes parents m'envoyaient bien des magazines par la poste, mais ceux-ci m'informaient – qui plus est, en retard – davantage sur la nouvelle émission *Star Académie* que sur les enjeux de santé publique.

Chaque fois qu'un tremblement de terre secouait une partie ou l'autre du Japon, je recevais un courriel de quelqu'un, au Québec, qui n'avait pas bien regardé la carte du pays ou qui ne savait plus trop où j'habitais. Ôsaka n'est pas une ville réputée pour ses séismes ; elle l'est plutôt pour ses températures caniculaires l'été. Bien sûr, il y avait eu dans la région le tremblement de terre de Kôbe en 1995, dont j'ai visité le musée. Mon expérience des tremblements de terre s'arrêtait à peu près là, soit à des discussions avec mes hôtes qui avaient vécu ce séisme, des photos de monorail décroché en plein parcours et des statistiques sur le nombre

de morts (6 400 et quelque). C'est à peine plus que ce que je savais sur le tremblement de terre qui avait fait tomber les cannes de conserve à l'épicerie Métro Sirois à Rimouski, en 1988 : j'étais née, mais je n'avais pas encore beaucoup de souvenirs – je ne l'ai su que de la bouche de ma mère, plusieurs années plus tard.

C'est une de mes mères d'accueil japonaises, madame Ajinomoto, sexagénaire à la chevelure d'un pourpre pimpant et au visage aux couleurs de printemps, qui m'a expliqué, dans des mots à ma mesure, ce qu'était le SRAS. Ce soir-là, réchauffées par la fondue japonaise aux fruits de mer, nous languissions autour de la table de la cuisine, ventres distendus et sourires béats. J'avais envie de plonger au cœur des choses, d'enfin me confier et de soutenir une discussion profonde, vraie ; je lui ai donc exprimé à quel point je me sentais chanceuse d'avoir survécu à tant de problèmes, dont l'originel, qui a mis en forme toute ma vie : l'opération au cœur que j'ai subie lorsque j'avais huit mois. Entendant cette histoire pour la première fois, madame Ajinomoto a écarquillé les yeux, et j'ai cru voir passer sur son visage la pensée que si la cardiologie moderne n'avait pas pu me sauver, elle ne serait pas en train de me parler en ce moment, elle ne me connaîtrait pas *parce que je n'existerais pas*. Sa vie en serait changée, mais elle ne le saurait pas, d'où le malaise que je lui prêtais. Pesant ses mots, sans doute en partie parce qu'elle voulait que je les comprenne bien, elle m'a répondu :

— Ça n'a rien à voir avec la chance, Emi. Tu n'es pas simplement *chanceuse* ; tu es *bénie* par la *vie*.

Bien sûr, il s'agit là de ma traduction judéo-chrétienne de ses mots, dont je ne me souviens malheureusement pas tout à fait.

Après avoir prononcé ces mots, vlan ! elle *a posé sa main sur la mienne*. Ce simple geste, plus que les paroles au potentiel ésotérique douteux, a produit une décharge dans tout mon corps. Ça faisait sept mois que personne ne m'avait touchée. En effet, les Japonais, par leurs révérences et hochements de tête en guise de salutations, faisaient preuve de délicatesse, mais l'habituée des bises et des poignées de main que j'étais commençait à ressentir le manque – de douceur des joues, de chaleur des mains.

Le souvenir de cette vibration bienfaisante a rapidement pris le bord à mon retour au Québec. Les bises et les colleux à n'en plus finir avec lesquels j'ai été accueillie m'ont peu à peu désensibilisée au toucher humain, de sorte que je doutais désormais de mon ressenti passé : la seule main de madame Ajinomoto avait-elle vraiment provoqué un tel courant dans mon corps ? Cela me semblait peu probable. J'avais sans doute exagéré, me disais-je alors que les étreintes de mes amis ne faisaient plus rien que m'apporter un peu de chaleur. Les petites inquiétudes quotidiennes ayant repris le dessus dans ma tête, je n'avais plus d'espace pour croire seulement que j'avais été bénie par la vie. De retour chez moi, dans un contexte connu et blasant, l'esprit plein de pensées que je jugeais importantes, je me sentais dorénavant assez forte pour me protéger moi-même des aléas de la vie. J'avais survécu à tant d'événements dans mon enfance ; cela voulait certainement dire que j'avais le contrôle sur ma vie, et c'était très bien ainsi.

C'est donc toute sûre de moi que je suis retournée au Japon à l'automne 2010. Je croyais y rester assez longtemps pour en revenir avec un diplôme ; mais en fin de compte, le défi et la pression étaient trop grands, et je me suis rendu compte que je ne voulais pas être là mais à Montréal, en train d'enseigner le français, de sorte que j'ai signé mon décrochage scolaire en décembre de la même année. Comme rentrer pour Noël n'était pas envisageable parce que trop cher, j'ai rendu visite à mes anciennes familles d'accueil pendant les Fêtes avant de prendre l'un des premiers avions de 2011. Cette fois-ci, j'ai compris absolument tout ce que madame Ajinomoto disait. Je flottais dans un amusement clairvoyant : je quittais le Japon parce que je n'arrivais pas à y poursuivre mes études, mais j'avais bel et bien progressé dans la langue, malgré tout. Se pouvait-il qu'une expérience vécue comme un échec soit aussi, au même moment, une réussite, et vice-versa ? Mes parents d'accueil auraient pouffé devant ma naïveté si j'avais exprimé ma bien mince épiphanie.

Deux mois après mon retour, alors que je peinais à m'adapter à ma nouvelle vie de travailleuse, un tsunami historique a frappé le Japon, causant la catastrophe nucléaire

que tout le monde sait. La nouvelle m'a d'abord paralysée au bord de la fenêtre du onzième étage où mon copain et moi habitions temporairement : de chaque aller-retour de mes pupilles entre les bâtiments, le parc La Fontaine, les arbres, les gens, et même les voitures montait un chant de gratitude pour leur existence. Ma tour tenait encore debout, alors que j'aurais dû, si j'avais poursuivi mes études comme prévu, me trouver au Japon à ce moment. Bien entendu, je n'habitais pas dans la région où la catastrophe s'était produite ; mais c'était arrivé pendant les vacances scolaires, alors qui sait si je ne serais pas allée à Sendai pour rendre visite à un ami ?

J'ai eu peur pendant quelques semaines devant ma ville intacte. De l'autobus sur la Rive-Sud, je ne voyais plus la Biosphère, mais la structure en métal d'un immeuble effondré, un dôme de Genbaku d'Hiroshima. Heureusement, le temps fait bien les choses – et, surtout, il m'a apporté au compte-gouttes des nouvelles de mes amis et connaissances au Japon, tous en vie… et parmi eux les Ajinomoto. À cette seule pensée, j'ai senti la main chaude de ma mère d'accueil sur la mienne. Elle était revenue… La sensation, d'abord ténue en raison des dix-huit ans et des dix mille kilomètres qui séparaient cette réminiscence du toucher d'origine, s'est progressivement amplifiée. Un halo de chaleur grimpait le long de mes bras, de ma poitrine, de mon front ; j'entendais madame Ajinomoto me murmurer que je n'avais rien à craindre, qu'elle me bénissait encore et encore.

À partir de là, les événements (ou les catastrophes, c'est selon) se sont accélérés. À l'été 2015, je revenais de Sarajevo, et alors que je racontais à tout le monde à quel point cette ville était magnifique, accueillante et sécuritaire, et à quel point j'avais envie de retourner en Bosnie pour y passer plus de temps, les nouvelles de Srebrenica n'étaient pas bonnes. La Russie avait opposé son veto à la reconnaissance par l'ONU du caractère génocidaire du massacre de 1995 à Srebrenica, ce qui avait fait l'affaire du premier ministre serbe, mais évidemment pas de certains Bosniaques, qui ont profité de la venue de celui-ci à la commémoration du vingtième anniversaire du massacre pour lui lancer des roches. Pour faire un très mauvais jeu de mots, ça n'a lancé que des roches sur le feu.

Et ma guide touristique sarajévienne, elle-même musulmane, qui avait dit que les relations entre les Bosniaques, musulmans, et les Serbes de Bosnie, orthodoxes, demeuraient *formelles*, sans plus… Et moi qui avais chaudement recommandé à la Japonaise retraitée Aiko, dynamique et parfaitement bilingue, d'aller visiter Sarajevo, lui répétant qu'il ne fallait pas manquer l'occasion d'y monter à partir de la Croatie…

Je me suis croisé les doigts pour que les tensions s'apaisent et que rien n'éclate, mais je ne pouvais pas faire grand-chose de plus – j'étais trop loin. Après tout, je n'étais pas la madame Ajinomoto d'Aiko – nous n'avions pas eu *ce genre de contact*, seulement une conversation à demi obligée entre vacancières partageant la même chambre. J'aurais tout de même apprécié, sachant que j'avais peut-être précipité une femme innocente dans un bourbier, pouvoir relayer le toucher de madame Ajinomoto à d'autres personnes qui m'étaient chères.

Puis, le 13 novembre 2015, mon copain, en résidence d'écriture à Paris, rentrait en métro d'une balade dans le onzième arrondissement, sans se douter qu'au-dessus de sa tête avaient lieu des massacres de gens qui, comme lui, célébraient la jeunesse dans cette ville de tous les âges et de toutes les fêtes. J'avais prévu depuis longtemps le rejoindre le 18, ce que j'ai fait, toujours décalée, profitant de ce court voyage pour serrer dans mes bras mon écrivain chéri, bien sûr, mais aussi mes amies françaises, dont l'une avait dû fuir un café du onzième arrondissement alors que les tirs éclataient toujours, tandis que l'autre avait perdu une amie au Bataclan et n'osait plus sortir depuis.

Dans Paris à la peur palpable et aux larmes retenues, je me suis sentie non seulement impuissante, mais aussi mal à l'aise d'être si privilégiée. Pourquoi avais-je été bénie par une sexagénaire japonaise, et pas les autres que j'aimais ? Au fait, madame Ajinomoto m'avait-elle réellement bénie, ou était-ce l'idée que je m'étais faite de son geste, à travers mes nerfs mis à vif par le toucher, qui m'avait donné un sentiment d'invincibilité ? Ce sentiment a pu orienter mon regard et me faire voir ces catastrophes manquées que d'autres auraient pu ne pas relever, justement parce que *pas vécues*. Sauf que le tsunami de 2011 et les attentats de

Paris en 2015 avaient bel et bien marqué le monde entier, personne ne pouvait nier leur importance dans l'histoire récente. Et cela faisait déjà trois pays où s'était produit un événement grave dont je m'étais sauvée de peu, ce qui n'était pas négligeable.

Et si les catastrophes étaient pour mon corps comme des insultes d'enfant, qu'elles ne collaient pas, point ? Il n'y avait donc aucun danger dans le fait d'aller et venir à ma guise dans le monde. Était-ce madame Ajinomoto qui avait déclenché cela par sa foudre sur ma main ? Non : j'avais déjà échappé à la mort plus d'une fois avant de rencontrer ma mère d'accueil. Celle-ci, constatant à quel point la vie avait été toujours clémente envers moi, semblait plutôt avoir réactivé de la chaleur de sa main une mystérieuse protection en dormance dans mon corps depuis mon opération au cœur à huit mois.

Cette protection, je l'ai appelée mon bouclier antiévénements. Il m'entoure toujours telle une bulle, moi la malformée cardiaque « sauvée » par la médecine ; et chaque fois qu'une catastrophe frappe un endroit après mon passage, je ne peux m'empêcher de penser que j'y suis pour quelque chose, bien qu'involontairement ; serait-il possible que le cataclysme ne rebondisse sur mon bouclier que pour s'abattre ensuite sur les lieux que je quitte ?

Il vaut mieux, ainsi, que je ne retourne plus au Japon, pour protéger madame Ajinomoto. En effet, c'est à dix mille kilomètres de chez elle que mon bouclier antiévénements pourrait lui permettre de vivre encore longtemps. Je lui dois bien cela.

Françoise Major

Numéro 140301751

Il y a 181 jours que ma vie a changé

Aujourd'hui je me suis rendu compte que
j'ai oublié le mot bonheur
j'ai oublié qu'existent la paix et la tranquillité
j'ai oublié les fins de semaine
j'ai oublié de me reposer en après-midi dans mon fauteuil
j'ai oublié les fêtes de mon village
j'ai oublié de dormir dans mon lit
j'ai oublié les plats que j'aime
j'ai oublié la chaleur de mon foyer
j'ai oublié mes problèmes
j'ai oublié beaucoup de choses
j'ai oublié les valeurs que m'avait enseignées mon grand-père
– pardonner.

Une seule chose que je n'oublie pas.
Mon fils.

Père de l'un des étudiants de l'École normale rurale
d'Ayotzinapa disparus à Iguala,
texte publié sur Facebook le 26 mars 2015 (traduction libre)

Dans le cas des disparitions d'Iguala comme dans plusieurs événements de la vie politique, le peuple mexicain ignore où s'arrêtent les faits et où commence la fiction.

Voici un récit fictif s'inspirant d'une horreur parmi d'autres. Il est écrit à la mémoire des six personnes assassinées et des quarante-trois étudiants disparus dans la nuit du 26 septembre 2014 à Iguala, État de Guerrero.

* * *

Quand José Fernando rentrera chez lui, ce sera le petit matin. Sa femme aura laissé des tortillas chaudes devenues tièdes sur la table, des *frijoles* et un peu de fromage. Il trempera directement ses tortillas dans la salsa verte, plus ou moins attentif à ne pas y laisser de miettes. En mangeant, il regardera son cellulaire, des vidéos sur Facebook et quelques culs de pétasses pour évacuer les tensions avant de la rejoindre. Il ne sait jamais si elle feint de rester endormie ou si elle a le sommeil lourd.

*

La noirceur supplantera bientôt les derniers rais de soleil dans leur course vers l'ouest. Pour l'instant, le rouge et le noir font match nul, bigarrant le ciel d'un marbre criard. Dans l'autobus volé s'infiltre une fraîcheur violente qui chaque minute gagne du terrain, mais la fébrilité du groupe empêche quiconque de le remarquer.

Le véhicule quitte la route sillonnant les champs de maïs, de tabac et de melon. À son bord, de jeunes hommes qui n'ont l'allure de rien, sinon que leurs mains et leurs visages portent les marques du travail de la terre. Ils passent d'un siège à l'autre, discutent de politique, de football ou de filles, jusqu'à ce que l'un d'eux s'interrompe pour hurler, pris d'une ardeur soudaine :

¡El pueblo
unido
jamás será vencido !

Le chœur des autres répond avec enthousiasme, une, deux, puis trois fois ; à la quatrième reprise, la scansion faiblit. Les conversations mises sur pause reprennent en attendant le prochain élan collectif.

Le consensus règne sur un point : il faut voler davantage d'autobus. Dans quelques jours aura lieu la commémoration du massacre de 68[1] à Mexico. S'y rendre pour y participer, voilà le plan, la tradition, des étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa.

Ce n'est pas le premier forfait des *normalistas*. Au terminus d'Iguala, un chauffeur, las de ceux qu'il qualifie de

larves geignardes, résiste à l'assaut. Il réussit à alerter la police, prononce les mots « révolution de pacotille », avant d'être maîtrisé et embarqué par les étudiants. Direction Ayotzinapa ; retour au bercail.

Les hymnes solidaires fusent de nouveau. Le ton a gagné en impétuosité : désormais répartis dans plus d'un véhicule, les jeunes hommes triomphent, invincibles à bord de leur escadrille. Ils dansent, ils chantent, ils défient l'autorité et les dieux.

No somos uno
No somos cien
¡Pinche gobierno
Cuéntanos bien[2] *!*

Ils ne se doutent pas que, pour eux, on ajoutera une date au calendrier des noirceurs. Quelques rues plus loin, c'est leur propre massacre qui commence.

Trente agents armés. Trente pistolets contre des pierres. Des étudiants arrêtés, des étudiants en fuite. Au terme de la fusillade : un mort et un blessé.

C'est le premier affrontement. José Fernando n'y participe pas.

*

On les a avertis la veille. Demain, il y aura fête en ville. La femme du président municipal, ses succès à célébrer. Oui, *ces gens-là* ; narcos et gotha. Mangez bien, vous rentrerez tard.

Sous ce discours édulcoré, la directive est formelle : empêchez quiconque de s'approcher du périmètre de sécurité, en particulier les Che Guevara en herbe. Faites-leur obstacle. Coûte que coûte.

José Fernando et son partenaire ont suivi les ordres. Ils roulent vers le secteur industriel de la ville, le ventre encore un peu lourd de leur bombance d'après-midi. Il est pourtant presque minuit. Quand ils apprennent qu'un deuxième convoi d'étudiants vient de rappliquer, ils ne pensent pas, personne ne pense, que les autobus sont volés pour aller manifester dans les rues de la capitale. Ce jour-là, à Iguala, il n'y a que la fête des empereurs municipaux qui compte. *Malditos bolcheviques.* Les deux agents espèrent que ce sera le dernier appel de la soirée.

Lorsqu'ils arrivent, l'attaque policière a déjà eu lieu. Des autobus aux fenêtres criblées de trous bloquent la route. La scène est illuminée d'éclairs rouges puis bleus sans qu'on localise leur provenance. Dans toutes les directions de petits groupes continuent de se disperser, certains se cachent sur les toits des maisons, d'autres fuient vers les montagnes. Des salves isolées résonnent. Des cris et des pleurs effrayés.

La voiture de patrouille s'engage dans ce curieux chemin de terre qui croise l'autoroute menant à Chilpancingo. José Fernando a vu des étudiants s'échapper dans cette direction, il ne sait pas combien, peut-être quatre. En arrêter un ou deux, ça finirait bien sa journée, pense-t-il. Et puis le chef serait content.

La ville se fait campagne. Route cahoteuse, cabane de tôle, du ciel à perte de vue ; un paysage si paisible qu'on passerait presque l'éponge sur les vols d'autobus. L'asphalte, les centres commerciaux, les feux de signalisation, tout appartient à un autre monde. C'est une transformation radicale, un peu surréelle. La vie qui passe de civilisée à fauve.

Une ombre glisse entre les arbres. José Fernando accélère.

*

Les deux policiers sont dans la voiture, portes ouvertes. Ils parlent bas. Leur radio de service émet un bruit de friture. Autour d'eux tout est noir, sauf une frange du chemin de terre illuminée par les faisceaux des phares : entre les herbes, un corps face contre le sol. Immobile sur la terre battue.

La radio se tait. Les hommes demeurent en silence quelques minutes. Puis l'un des deux tousse ; ça les tire de leur torpeur.

José Fernando sort.

Il ouvre le coffre.

Il referme le coffre.

L'écho lui renvoie le son du claquement.

Paf.

Il s'approche de l'être évanoui, laisse tomber la machette qu'il tient de la main droite. Il s'accroupit et, d'un geste ferme, saisit les épaules affaissées, fait rouler le corps afin qu'il regarde le ciel. Un adolescent, José Fernando se dit. Le gars a la bouche pleine de terre, les cheveux poudreux, le t-shirt aussi. Sa lèvre inférieure est fendue, et un hématome sanguinolent grossit son arcade sourcilière gauche.

José Fernando oublie que tous deux sont fils de fermiers, que leurs rôles pourraient aisément s'inverser. Il ne pense pas à la mère ni au père, encore moins à l'épouse ou à l'enfant. Il ne sait pas imaginer le livre de chevet jamais terminé, la musique qui ne s'écoutera plus, ni les caresses et les rires dont même les proches, un jour, n'arriveront pas à se souvenir.

Il ne pense pas à la douleur qu'il fera naître de ses mains, non.

Il ne pense pas.

Son partenaire assure la sujétion du corps toujours inanimé, applique ses mains sur les poignets, les genoux, les jambes ; dans la douleur, le gars pourrait se réveiller.

Sans prendre le temps de regarder l'absence de cernes, les quelques poils qui font office de barbe, José Fernando appuie sur le haut du crâne de la pointe de sa lame, juste au-dessus de la contusion qui macule déjà la tempe. Une goutte de sang jaillit. Il dessine une ligne entre le front et le cuir chevelu mais, au lieu de poursuivre derrière l'oreille, bifurque vers la mâchoire : les cheveux resteront en place. Car José Fernando n'est pas un guerrier mohawk des temps modernes. C'est la peau du visage qu'il tranche.

Il continue son tracé là où naissent de timides favoris, suit l'arête du menton et ouvre la gorge. Un trait de sang éclabousse le coupe-vent bleu du partenaire : celui-ci demandera à sa femme d'éliminer les taches. Puis la machette remonte en un ovale imparfait, retourne à son point de départ, au sommet de la tête.

De loin, on pourrait croire qu'un sculpteur façonne un buste. La langue un peu sortie, le sicaire entaille la chair jusqu'à l'os, la détachant de mouvements secs avant de réinsérer sa lame quelques centimètres plus loin. C'est au prix de dizaines d'incisions qu'il peut enfin tirer la peau,

arracher le nez, la bouche, les joues, le front. Les derniers ligaments rétifs sont coupés à la machette ; les morceaux de peau collés à l'os, grattés.

Sur le sol terreux : un masque de chair.

De la pointe de sa lame devenue rouge, il lui arrache les yeux. Une tâche facile, après le travail qu'il vient d'abattre. Il n'a qu'à appuyer légèrement pour que les veines cèdent, libèrent les globes oculaires de leur cavité. Ce sont des yeux noisette, en forme d'amande, mais ils pourraient être verts ou mauves, ronds ou bridés.

Sur le sol terreux : un masque de chair et deux yeux qui regardent dans des directions opposées.

Ces gestes brutaux inscrivent un message sur la jeunesse du corps souillée, gaspillée, une langue sans mots qui n'utilise que le sang en guise d'encre.

C'est qui le plus fort, hein, *cabrón* ?

*

On pourrait maintenant penser que les criquets se taisent, que la foudre se décharge. Que le vent se lève ou qu'un coyote aux yeux luisants passe.

Mais la nuit noire. Tranquille. L'odeur du chèvrefeuille.

L'univers semble donner son accord.

*

Un crâne en sang couronne ce corps qui serait tout à fait normal, seulement un peu crotté, si on ne le considérait que des épaules aux pieds. On se demanderait ce qu'il fait là, couché sur le côté de la route alors qu'il n'y a pas de soleil et qu'il fait froid. On n'oserait pas le réveiller. On penserait : ce n'est pas un endroit pour se reposer.

Le gars ne bouge plus, mais ça ne change rien. Il faut l'achever. De la crosse de son pistolet, José Fernando frappe à une, deux, trois, cent reprises. Il vise surtout la tête, parfois se relève parce que le bas du dos lui élance, en profite pour envoyer quelques bottés dans le ventre ou les jambes. Ce n'est pas de l'acharnement, c'est une procédure. Son cœur bat vite dans l'effort, de la sueur lui perlerait sur le

front s'il ne faisait pas si froid. Complètement inerte, la chose sans visage ne réagit à aucun coup. José Fernando et son partenaire l'appellent d'ailleurs « le paquet » depuis plusieurs minutes.

Impossible de savoir quelle savate ou taloche est fatale. Dans la mort, le crâne continue de serrer les dents.

« Il est tard, il faut y aller », dit le partenaire d'une voix qui ne révèle rien.

Ce masque de peau molle, cette boîte crânienne mise à nu, ça dégoûte un peu José Fernando. Il crache par terre avant de prendre les morceaux de chair dans ses mains.

Les yeux et le scalp sont lancés d'un mouvement vif, comme on lancerait des pierres pour qu'elles ricochent sur l'eau. Ils retombent à quelques mètres dans les hautes herbes qui longent le chemin de terre. Leur chute ne produit pas de son.

Le démarrage du moteur fait cligner les phares de la voiture. Après ce bref moment d'obscurité, la dépouille gisant sur le côté de la route – son t-shirt rouge, son crâne barbouillé de sang – ne jure que davantage avec la campagne verte, les questions régulières des criquets, et cette Voie lactée infinie qui se déploie au-dessus des bêtes et des hommes.

José Fernando appuie sur le bouton de la radio. Il change de chaîne jusqu'à ce que les haut-parleurs crachotent une chanson qu'il aime, elle parle d'amours déçues, de baisers de miel, d'impossible oubli.

Es inútil, no puedo olvidarte
No te aparto de mi ni un instante
Sólo pienso en tus besos de miel

Bien qu'il puisse la chanter sans se tromper, il n'en connaît pas le titre. Le cadavre est bientôt hors de vue.

* * *

Marissa Mendoza reconnaît les vêtements de Julio César Mondragón Fontes sur la photo de ce corps sans visage et sans yeux que diffusent les réseaux sociaux puis les médias ; ainsi apprend-elle le décès de son époux, père de leur fillette de deux mois.

Selon la version officielle de l'État de Guerrero, le visage de l'étudiant de vingt-deux ans, auquel on donne le numéro de décès 140301751, fut dévoré par des chiens et des rats. Un médecin légiste indépendant avance plutôt qu'on aurait scalpé le jeune homme encore vivant. L'agent de police municipale tenu responsable de sa mort est condamné à un mois de prison. L'État offre à l'épouse du défunt un chèque de 10 000 pesos (environ 820 $) afin de « réparer les dommages ». En novembre 2015, à la suite des pressions effectuées par la famille, le corps de Mondragón Fontes est exhumé afin qu'on l'autopsie à nouveau.

Après les événements de la nuit du 26 septembre 2014, quarante et un étudiants manquent toujours à l'appel ; ils étaient quarante-trois, mais les restes d'Alexander Mora Venancio et de Jhosivani Guerrero de la Cruz furent trouvés au dépotoir de Cocula, calcinés.

---

1. Massacre de Tlatelolco : Le 2 octobre 1968, à la veille des Jeux olympiques tenus dans la ville de Mexico, le gouvernement réprime par la violence un mouvement social étudiant, l'armée ouvrant le feu sur des manifestants. Pour plus d'informations, voir Elena Poniatowska, *La nuit de Tlatelolco : histoires orales d'un massacre d'État*, Toulouse, Collectif des métiers de l'édition, 2014, 328 p. (NDA)

2. *Nous ne sommes pas un / Nous ne sommes pas cent / Compte-nous bien / Sale gouvernement !*

Lettres

Nicole Brossard et Isabelle Gaudet-Labine

Le 10 février 2015

Chère Nicole,

Pour amorcer cette correspondance, je m'assois à ma table de cuisine, là où la lumière du jour est la plus intense. J'étale devant moi tes livres, puis les miens. J'ai besoin de survoler nos univers respectifs, de nous voir côte à côte. Ce qui saute aux yeux, c'est le nombre impressionnant de tes publications au fil des ans, depuis *Aube à la saison* en 1965. J'ai écrit quatre livres de poésie en dix ans. Toi, en 1975, tu avais déjà écrit huit recueils et trois romans !

Cela dit, si je me suis entourée de nos livres, c'est moins pour réfléchir à leur nombre qu'à nos démarches et nos obsessions respectives. Je me permets ce terme ; je pense ne rien inventer en disant que tout projet d'écriture est porté autant par les préoccupations récurrentes qui fondent notre identité que par nos petites et grandes obsessions du moment. Par exemple, depuis l'écriture de *Pangée*, je suis empêtrée dans un questionnement sur l'ordre et l'unité. Avant d'aller plus loin, il faut que tu saches que pour moi la poésie est, entre autres, une façon de réagir à la simplification abrutissante des idées et des émotions qui a cours dans les discours ambiants, surtout dans ceux de la consommation et des médias de masse. J'ai souvent le sentiment que l'on réduit l'humain à quelques équations, qu'on lui fait briller un espace clôturé où on l'a enfermé. Par l'écriture, j'espère pousser les planches de la clôture et rétablir la complexité, la beauté du difficile et de la quête. Je pense qu'on peut apprécier la complexité qui est la nôtre et y trouver un espace de liberté, au lieu de percevoir le moindre bouleversement comme une menace.

À travers les tourments, une fascinante quête de soi a lieu. *Pangée* marque, dans mon parcours, un premier dénouement à cette quête. Dans ce livre, j'ai voulu qu'on

conçoive la dérive non pas comme un égarement, mais comme le processus à la base de la construction d'une identité. Dans *Pangée*, l'identité est ainsi nécessairement composée de morceaux disparates, assemblés progressivement dans la dérive. La forme reflète ce processus. C'est là où la vieille question de l'ordre et de l'unité est venue me hanter ! En voulant exprimer le fouillis qui compose l'être, *Pangée* se présente comme un objet étrange, où la lecture est malmenée. Peut-on réellement apprécier ce désordre ? Qu'est-ce qui entretient le sentiment chez moi que ma *Pangée* est moins « fréquentable » ?

Je suis curieuse de découvrir ton point de vue parce que je sais que, dans tes premiers livres, tu t'es sentie piégée par l'ordre « masculin » du langage. Il a toujours été cocasse pour moi que la première chose que le vieux libraire m'ait dite quand j'ai acheté *Le centre blanc*, dans les années 1990, c'est « pauvre toi » ! Tu as défié cet ordre dans ta poésie, la rendant, pour plusieurs lecteurs et lectrices, sans doute « moins fréquentable ». Aujourd'hui par contre, je me permets grâce à toi d'écrire librement « mon amoure », en écho à « ma soleille ». Il y a assurément chez moi une volonté de résister dans l'écriture à un ordre imposé. Que cet ordre s'impose du dehors ou du dedans, j'ai ce besoin de crier : « cette organisation est une proposition d'organisation ! Tout est possible ! » Et dans tous les possibles, il doit y avoir, me semble-t-il, la possibilité du désordre.

Le 11 août 2015

Chère Isabelle,

Un hiver, un printemps, un été entre nos lettres comme si elles avaient été écrites au XVII^e^ siècle. Trois saisons, le temps que les bateaux traversent une ou deux fois l'Atlantique. Et pourtant nous vivons en un siècle de vitesse et d'extrême présent qui, pour le moment, nous avale plus qu'il ne nous déplace dans un ailleurs où l'imaginaire s'enflammerait comme il l'a toujours fait dans l'histoire des civilisations. Un moment de l'histoire où prendre le temps

du poème ou de l'essai est exigeant et parfois périlleux car cela oblige à *la solitude sans électricité*, je veux dire oblige à fixer dans la conscience quelques séquences de mots ou d'images fertiles qu'il faudra par la suite déployer de manière à ce que saisies en plein état de vivacité, elles gardent tout leur sens et leur non-sens, leur ordre et leur potentiel de délire.

Étrange que je commence cette lettre avec une référence au passé, à l'histoire et cela en passant par le fleuve plus que jamais menacé. Tout cela parce que je ne peux pas m'empêcher de vouloir être un sujet contemporain. Je suis pleine de questions et d'une nervosité inédite qui a remplacé la révolte. La nervosité n'est pas intéressante. Elle est passagère, éphémère, selon les valeurs, selon les événements, les circonstances, elle butine sans nommer les dangers, elle s'intensifie puis s'atténue alors que le danger, lui, reste intégral, à peine entamé par quelques propositions contestataires. Ainsi passons-nous d'une excitation à une surexcitation à une normalisation de l'indignation. Auparavant, nous arrivions sinon à solutionner, à tout le moins à comprendre les rouages systémiques qui suscitaient notre révolte. Nous avions les énergies, les outils, le temps d'y voir et d'y voir clair. Nos outils (philosophie, poésie, musique, temps long, verbe être) se sont transformés en algorithmes et programmation, puis on a vu la narration et la créativité être récupérées par les multinationales et les politiciens de droite pour promouvoir un nouveau lexique les valorisant.

Tu as raison de me parler de posture, d'obsession, de tourments liés à l'écriture, au soi singulier. Nous sommes toujours au cœur des fragments d'identité qui nous composent. Et ça circule à pleine « va peur » car notre réflexion multiplie les fragments (on dérive), puis un jour ça se résume (on abrège). Je pense qu'il vaut mieux exprimer ce que tu appelles « le fouillis de l'être » et que j'appelle la complexité du vivant dans l'être. Pour ma part, c'est cette complexité qui me permet de faire converger des mots comme beauté et intelligence, et de faire mes petites synthèses cosmiques.

Fréquentable ? Les bons textes sont infréquentables c'est-à-dire qu'ils tombent en nous, se ramifient dans la

poitrine, leur violence sème des ratures et des éclats d'émerveillement dans nos certitudes. Nous pouvons compter sur eux comme sur la mort un jour. Ils font partie de nous et nous n'avons pas à les fréquenter. Je me prends parfois à rêver de textes plus fréquentables pouvant simplement faire circuler la vieille intuition de l'ange, mais délesté de son « effrayante » nature. Ce serait évidemment trop facile.

Tu parles de résister dans l'écriture à l'ordre imposé. Oui, mais je crois que dans un premier temps la véritable résistance est intuitive, instinctive, viscérale et ne peut avoir lieu que par des désobéissances grammaticales, syntaxiques, sémantiques, des secousses intérieures qui désorganisent le sens et le rythme du signifié officiel en notre existence. Du dedans, du dehors, toute résistance est physique : transparente, opaque. Il y a un vertige dans le refus d'obéir qui fait vaciller le sens. Toute personne marginale ou marginalisée sait que ce tremblement du sens est une *voix* d'accès à sa différence.

Cela me fascine de constater qu'aujourd'hui en 2015, les questions philosophiques concernant le bien et le mal, la nature, la violence, l'esclavage, la corruption, la conscience, la naissance (la mère et le ventre), la mort (une fin ou un choix en soi), remontent à la surface pour des raisons technologiques et utilitaires. Les questions sont là, mais phénomène intéressant, elles restent en suspens comme un décor.

Je termine cette lettre en espérant que l'été se poursuive en lumière. Étrangement, je continue à penser à ces trois saisons qui séparent nos deux lettres comme une forme de signature dans la marge des jours et des pensées.

Le 23 août 2015

« La solitude sans électricité » : quand j'ai lu cela, chère Nicole, j'ai tout de suite ressenti l'ennui d'une solitude vidée d'elle-même, sans potentiel de création. En poursuivant ma lecture, j'ai compris que j'avais interprété tes mots à l'envers. Ça m'a étonnée que ce mot,

« électricité », ait gardé pour moi d'abord le sens d'une énergie non seulement naturelle, mais intérieure. Bien après a surgi la notion d'électricité comme phénomène allumant nos bougies de communication et donnant vie aux cadavres de plastique et de métal qui nous entourent. Bien que mon interprétation spontanée m'ait mise sur une voie différente, je ne considère pas cette dernière si éloignée de la tienne. Que l'on perçoive l'électricité comme un manque profond ou comme ce courant qui nous épuise à force de nous entraîner dans sa course, on finit par s'inquiéter de la solitude. Tu parles de « fixer dans la conscience quelques séquences de mots ou d'images fertiles ». Il est là le terrible problème pour moi : la solitude, plus que jamais auparavant, me semble infertile, menacée, vacante. Elle est privée de quantité d'expériences essentielles qui la nourrissaient et produisaient ce terreau de vie qu'il suffisait de remuer pour que je sois remplie d'images et de sensations.

Maintenant que tout est en représentation, j'ai le sentiment que l'être est comme perdu, avec un corps souvent abandonné ; des sens en mutation. Notre intelligence peine à capter tous les signaux et fatigue ; la sensation de présence est diffuse, difficile à saisir dans le flux d'événements, de rencontres, de jours de travail, de communications et de divertissements qui nous happe. Le temps paraît atrophié. Dans ce contexte, quand arrive enfin la solitude, je me sens assommée et je trouve effrayante la créature que je découvre. Tu dis « nerveuse », oui, sans aucun doute, comme si on faisait cesser subitement les électrochocs qui donnent vie artificiellement et qu'on me poussait en pleine forêt. Surstimulés, quelle autre option avons-nous sinon celle de la retraite ? Je ne vois pas comment faire autrement pour permettre au corps et à l'esprit de retrouver leur rythme, pour dégager la respiration et parvenir à ressentir de nouveau l'infime, le dissimulé.

La longueur de temps est aujourd'hui chose précieuse. Puisqu'on ne sait trop comment l'atteindre, on est réduit à la piéger. La solitude, prise dans l'engrenage de l'organisation, dans le broyeur du calendrier, est moins l'espace propice à l'écriture qu'elle était pour Rilke et pour tant d'autres. Sans longueur de temps, la solitude devient une « activité » de plus.

Tu parles de la révolte. Je pense que les petits chefs naviguent en paix quand nous sommes ainsi coupés de nous-mêmes, peu importe que nous soyons plus que jamais actifs sur les réseaux sociaux. La révolte ne me semble parfois devenue qu'un sujet de discussion : oui elle est représentée partout, oui on en parle, mais d'où tire-t-elle sa source ? Au fond de combien de cœurs, dans combien de solitudes longues, dégagées de parasites ? Je me méfierais d'une révolte qui s'appuierait principalement sur la communication. Tu écris avec beaucoup de justesse : « Les questions sont là, mais phénomène intéressant, elles restent en suspens comme un décor. » En effet, plus que jamais en représentation, les questions *occupent* ; pendant ce temps derrière l'écran les requins et les barbares font bien ce qu'ils veulent.

Merci de me rappeler que les textes qui marquent nos vies sont rarement les plus « fréquentables ». Ce qui fait que nous entrons dans une œuvre a finalement peu à voir avec son degré de facilité ou de complexité, d'ordre ou de désordre. Cette phrase de Montaigne à propos de l'amitié donne sûrement un meilleur indice de ce pourquoi nous nous sentons interpellés par un texte plutôt que par un autre : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Tu parles de « l'effrayante nature » des anges ; c'est une image puissante, lointaine, qui m'habite depuis que j'ai lu ta lettre et vu l'exposition de David Altmejd au MAC. Ses créatures monstrueuses paraissent avoir le don de se recréer à l'infini à partir de matière organique. D'autres, malgré qu'elles soient enfermées dans des montages complexes de plexiglas, perpétuent le mécanisme de la création et du mouvement. Il y a là une affaire de reconnaissance, d'assemblage de ce qui se ressemble, comme si l'espoir résidait dans les millions de possibilités qu'offre l'infime, la cellule vivante.

Les mois ont passé entre nos deux premières lettres ; j'aime penser que cela parle de nous, de la longueur de temps que nous voulons préserver. Mais parce que nous sommes rattrapées sans cesse, nous savons que nous devrons écrire nos prochaines lettres en quelques semaines ; ainsi le temps de la traversée ne sera plus celui du fleuve, mais celui de la ville, et peut-être ensuite sera-t-il celui du quartier,

de la rue. Mais comme la flèche de Zénon, je choisirai de me situer dans la moitié de la moitié du temps parcouru, ainsi nos lettres auront pour elles une éternité.

Le 25 août 2015

Chère Isabelle,

Plus que jamais, je me rends compte que nous avons atteint la posture d'analyse et de vibration où il est très clair que les mots se délestent peu à peu de leur charge symbolique et des effets de mémoire d'antan et cela ironiquement sans perdre leur pouvoir d'enchantement, de faire rire, ou pleurer. Après tout chaque voyelle est un cri potentiel, chaque syllabe une amorce rythmique ou mélodique.

Ce que tu dis de la solitude comme étant désormais « infertile, vacante » ainsi que de « l'être comme perdu » est peut-être vrai et c'est un choc de te l'entendre écrire si je puis dire, car oui, nous avons pris l'habitude de critiquer les néotechnologies et le néolibéralisme les accusant de mener l'humanité à sa perte sans jamais pour autant faire le deuil du pouvoir des mots et de leur usage, pouvoir qui semble garant de notre humanité : d'un côté, nous disons statistiquement que notre espèce est menacée, théoriquement que notre « humanité » est en route vers la posthumanité, de l'autre nous n'acceptons pas de nommer les états d'âme ou émotionnels dont les auras, sémantique et imaginaire, sont en danger. La solitude serait un de ces états menacés par l'infertilité. Tes propos me touchent parce que tu ne sembles croire ni en la solitude à l'ancienne ni en celle d'aujourd'hui qui serait « prise dans l'engrenage de l'organisation ». Il ne reste alors que le bruit et dans ce bruit de fulgurantes urgences pour satisfaire le besoin d'écrire. Je ne pense pas que le temps soit atrophié, je dirais au contraire qu'il prend le relais comme symbole, métaphore, chambre à écho ou boson de Higgs incitatif à fou voyage, de l'instant présent au hors-champ cosmique.

Depuis des millénaires un vaste vocabulaire a été mis en place pour que nous puissions saluer le nouvel enfant, pleurer nos morts, parler avec les étoiles et imaginer notre propre nature. Ce vocabulaire ratisse large dans l'expression de la peur, de l'angoisse et de la conscience, de l'émerveillement, de la solitude, de la colère et de la mélancolie. Si certains de ces mots se vident peu à peu de leur sens ancien, si d'autres se renouvellent grâce au vouloir-vie plus fort que tout, plusieurs sont désormais colonisés par l'esprit marchand qui a cours, je pense ici à *narration* et à *créativité*, deux mots essentiels de plus en plus incorporés dans un nouveau lexique visant à valoriser l'esprit banquier et marchand ainsi que les rouages de la « croissance économique ».

Devant les performances de la science, la barbarie et la cruauté, les mots ont toujours tendance à nous manquer. Lorsqu'ils nous manquent et que nous sommes incapables de les renouveler, nous acceptons de perdre notre intelligence du monde, notre corps à corps avec l'univers, notre intuition fine de cette chose installée en nous sous le nom de mélancolie.

Vivre tient uniquement la route parce que nous avons le potentiel de projeter notre subjectivité sur le monde. C'est en croyant le changer que nous le changeons, parfois on dit paradigme, parfois concept, parfois imaginaire ou encore fiction, tout cela mêlé à la description de la maison de son enfance ou à l'énergie qui traverse les yeux de la femme qu'on aime.

Je constate en écrivant cette lettre que l'électricité nerveuse, celle qui apparaît en cas d'urgence et dans l'urgence fait désormais partie des ressorts de l'écriture. Sans quoi, les zones d'infini tranquille qui s'étirent dans notre cerveau font amplement l'affaire.

Un dernier mot au sujet de l'exposition de David Altmejd. Oui, sa mise en scène de répétition miroitante qui découpe l'espace en réel et reflet, en visages et masses animales peut susciter de l'inquiétude voire même de l'angoisse. L'organique et les matériaux de surface. Métaphore éventrée du monde superficiel et paradoxalement hurleur et hurlant qui est celui du début du XXI^{e} siècle. Ni ange, ni bête, vieil écartèlement de la condition humaine en voie

d'être remplacé par ni « homme », ni cyborg. Quant à ce « tout ange est effrayant » de Rilke, je l'ai toujours imaginé au même niveau que l'intuition de l'immensité en soi qui donne une impression de ne plus pouvoir respirer. C'est de cet espace-là dont nous avons l'intuition à un moment ou à un autre de notre vie. Parfois ça dure, parfois cela s'évanouit.

En espérant te lire bientôt en ce labyrinthe des pensées. Que le temps court d'aujourd'hui nous soit bonne respiration, flottement dans nos cellules de toutes les inventions et petites joies.

Le 7 septembre 2015

Chère Nicole,

En relisant notre échange, je ne peux que constater avec toi qu'avec nos deux dernières lettres nous sommes entrées dans une sorte de « vivant » des mots. Il me semble que ça s'est effectué à la vitesse de l'éclair, qu'il n'a suffi que d'un dialogue, d'une réponse, pour que les mots se mettent à vibrer comme les applications sur ma tablette quand je les mets « en danger » de déplacement. Encore une fois, je remarque que la rencontre avec l'autre est la clé pour tout ce qui concerne l'éclosion du sens. Tu écris que « vivre ne tient la route que parce que nous avons le potentiel de pouvoir projeter notre subjectivité » ; tu as mille fois raison, et j'ajouterais que si nous étions seuls à pouvoir la projeter, nous n'irions pas bien loin.

Je le perçois dans tes lettres, cet être qui se veut et qui est sans doute éminemment contemporain. Mais j'ai le vertige : qu'est-ce que cela signifie, « être un sujet contemporain » ? Je pose la question, bien que j'aie l'intuition des réponses ; ton écriture est traversée par cette impressionnante acuité que tu as de ton temps, de ce qui le traverse. J'admire la grande intelligence de ta poésie, résolument actuelle ; vivante et vibrante.

J'allais écrire : « pour ma part je ne pense pas me préoccuper d'être de mon temps », mais je me rends compte de l'imposture ! Même si j'ai l'impression que le temps me construit et que je n'ai d'autre choix que d'en être (ce qui peut être frustrant) ; je ne peux que me rendre à l'évidence : je suis en constante réaction au présent et à ce qui l'anime. Bien sûr, je suis intéressée par la psychologie humaine, par les questions philosophiques et existentielles qui semblent intemporelles, mais s'y intéresser sans passer à un moment ou à un autre le corps entier par la fenêtre de l'expérience ; pour moi ça n'aurait pas de sens. L'expérience ne peut qu'être « contemporaine », non ? J'adopte une posture à la fois de résistance et d'apprentissage devant ce qui anime mon présent. J'écris actuellement sur l'évolution de ma relation aux machines depuis l'enfance, avec un chapitre sur le présent et une projection dans le futur. Quand j'écris ce passé et ce futur, je suis frappée par une chose : je ne peux les écrire qu'à partir de ces heures où je me trouve à ma table, avec chaque fois l'expérience de la journée qui vient interférer avec mes souvenirs ou avec l'avenir que j'invente de toutes pièces.

Tu parles de mots « incorporés », de l'acceptation terrible de tout ce que l'on perd, à savoir « notre intelligence du monde », notre « corps à corps avec l'univers », notre « intuition fine » de la mélancolie… Quel marécage, quelle tristesse ! Et on ne peut pas crier « à l'aide ! » puisque nous sommes cette aide. Il y a un moment que j'ai compris que rien ni personne ne viendra me secourir, qu'il m'appartient de ressentir mon pouvoir, de me relever et d'agir, à l'intérieur, puis hors les murs. Les mots ont de petits corps lisses ; ils glissent des mains, de celles qui les exploitent comme de celles qui s'acharnent à les libérer. Pourtant quand je pose la question « que me reste-t-il des mots ? », la réponse demeure « tout, chaque fois, chaque jour ». C'est ça le plus beau. La première fois que j'ai présenté un manuscrit à un grand éditeur, il m'a dit que je ne pouvais pas en l'an 2000 utiliser le mot « amour » dans un poème, que ça ne signifiait plus rien. Je l'ai regardé, ahurie ; je l'ai observé raturer tous les mots « qui ne s'employaient plus » de mon texte, et je suis rentrée chez moi, défaite. Depuis, je m'obstine à inscrire dans mes poèmes les mots qu'il avait

raturés. Dois-je préciser que j'ai choisi de publier ailleurs ? La « façon » est décisive en ce qui concerne les mots et il y en a tant, des « façons ».

Dans ton dernier recueil, *Temps qui installe les miroirs*, je suis séduite pas ce vers : « lyriques lévriers inexplicables et cendrés ». La résonnance est magnifique ; je pourrais le répéter cent fois. Il y a tout dans ce vers : le temps qui file, la beauté du vivant, celle du mystère qui ne nous lâche pas, le vent de la subjectivité, la couleur de ce qui, poussière, redeviendra poussière.

Chère Nicole, j'aime bien ta suggestion que « le temps court d'aujourd'hui » soit aussi une expérience unique, « contemporaine », qu'il nous appartient de saisir, de vivre pleinement, avec frénésie, comme de petites lucioles au bord des rapides. J'ai grandi près de la rivière Ouareau ; je la visite encore souvent puisque j'ai la chance de posséder un petit terrain familial donnant sur l'une de ses plages de galets. Plusieurs personnes cherchent la tranquillité des lacs au Québec ; pour ma part je n'échangerais jamais ma vivifiante rivière. Depuis ma jeunesse, pas une goutte d'eau ayant filé sous mes yeux n'aura été la même ; le courant de la rivière est fascinant parce que s'il est toujours en mouvement, il dégage quand même une « longueur de temps » réelle. Sans cesse, il coule ; peu importent les aspérités ou les cavités du fond ; il contourne les roches, les adoucit même au fil du temps, jusqu'à les transporter ailleurs. Le bruit du courant est à la fois apaisant et revigorant. Il doit être possible de ressentir tout ce qui nous traverse aujourd'hui à une vitesse folle un peu comme ces rapides et d'en tirer le plus stimulant sans pour autant s'affaler. Dans le courant, le plus étonnant est de constater qu'on peu plus aisément que l'on croyait se tenir debout, et se déplacer. On développe avec l'expérience « la marche dans les rapides » : en levant bien haut les jambes, ou bien en y allant de biais, on va où on veut. Il reste bon toutefois de savoir que chaque rivière possède des points d'eau plus calme où il est possible d'aller en profondeur et d'atteindre ces « zones d'infini tranquille », comme tu le dis si bien.

Le 10 septembre 2015

Chère Isabelle,

Il semble se produire un phénomène étrange comme si d'une lettre à l'autre, nos phrases avaient pris un rythme et une allure de ressemblance comme si, malgré nos différences, la langue française avait pris le relai pour assurer la cohérence de nos propos, de nos inquiétudes et parfois de nos enthousiasmes. Cela m'intrigue car nous avons toutes deux des écritures tranchantes qui vont de synthèse en synthèse dans le très court de la composition et du poème. En fait, je m'étonne que nos phrases soient si « raisonnables » bien qu'elles témoignent du contraire. Nous écrivons soudain comme si la vitesse dont nous nous plaignons, celle-là qui vole même la solitude, n'existait pas quand vient le temps de *correspondre* avec quelqu'un. Tu le sais j'aime la vitesse, le présent, le côté *double tranchant* du sens qui paradoxalement me rend plus précise et me procure un bien-être que j'associe à la jubilation de circuler dans la complexité de ce que nous sommes.

Ce matin je suis pleine de questions sur la langue française qui, écrite de long en large, me ralentit, ou qui, brisée avec des nœuds et des cris surpris dans la gorge, me stimule. Serions-nous entrées dans ce phénomène de la durée du *rayonnement* de la langue, la langue venant vers nous vêtue d'une telle lenteur comme si nous étions à la fin du XIX^e^ siècle alors qu'elle se gavait pourtant de virtualités philosophiques, poétiques, romanesques. Bien écrire, ou disons écrire *juste sagement* me donne parfois l'impression de passer à côté de notre jeune siècle. Je sens qu'il y a une énigme dans l'usage même que toi et moi faisons présentement de la langue française.

Ce matin, à peine éveillée, j'ai regardé le flot continu d'information sur mon iPhone. En quelques minutes, le chaos des propos s'est installé. Peu importe qu'il s'agisse de bonnes intentions qui nous gaspillent la solidarité, de sinueux mensonges qui réconfortent ou d'informations détaillées qui sèment la peur en nos poitrines, le flot scintillant de notre humanité s'étirait à n'en plus finir, véritable « longueur de temps » pourtant bien rapide. J'ai

alors pensé à Virginia Woolf l'imaginant en « marche dans les rapides » dont tu parles. Comment garder libre, sans caillou, la main qui écrit, qui choisit, qui s'arrondit quand même de matière au fur et à mesure qu'elle construit son abri de rêve et d'utopie ?

J'aime ton projet d'écrire sur l'évolution de la relation aux machines depuis l'enfance. Ces relations font partie de notre corps quotidien : téléphone, ordinateur, télécopieur, CD, DVD, iPhone. Je n'ai jamais oublié ce poète qui, en 1995, lors d'une conférence à Santa Fé, avait lucidement avoué qu'alors qu'il étreignait amoureusement son amante, il s'était surpris à étirer le cou afin de lire le nouveau fax qui arrivait. Le suspens du futur immédiat était déjà là, vibrant dans les corps consentants. Tu vois je ne suis presque plus de mon temps *quand je corresponds*. Ce qui est un phénomène rare car comme tu le dis ainsi que Gertrude Stein l'écrivait, qu'on le veuille ou non, on ne peut qu'être de son temps. Oui, cette Gertrude qui trouvait le moyen d'être autobiographique en devenant *everybody*[1] ou en titrant son autobiographie *Autobiographie d'Alice Toklas*, sa conjointe. Et, tu le sais, je suis toujours fascinée par cette dispersion du soi dans l'autre ne fusse qu'un prénom, un personnage, sa bien-aimée ou un pronom.

Hier, j'ai participé à une lecture en hommage à Hélène Monette dont l'écriture rebelle fut sans accalmie. Quatre générations de femmes poètes, chacune placée/déplacée dans le fragment historique du Québec qui l'a vue naître à l'écriture, ont circulé dans l'œuvre d'Hélène, y croisant leur voix, leur intonation, leur force et leur douceur. Pour me rendre à la Librairie Monet de la rue Salaberry, j'ai traversé Montréal que je redécouvre car je constate que de plus en plus mon paysage urbain est entre la maison, l'aéroport et ailleurs. C'est dire que d'une part je suis en plein couloir indium-mental du XXI^e^ siècle, et d'autre part, je circule comme jadis dans de grands récits, des climats et des architectures de civilisations dont les mœurs et les habitudes ont surgi du livre. Pour cette raison même je ne perds pas de vue les femmes. La théorie des femmes.

Je relis ta première lettre et je constate que j'ai peu parlé d'écriture et de poésie sinon qu'à travers les questions auxquelles le réel nous oblige ainsi que celles suscitées par le

mystère de l'infranchissable franchi quotidiennement. Le réel force en moi des questions qui se partagent plus facilement alors que la poésie procède à coup de petites étreintes, de serrements dans la poitrine et d'incroyables bonds dans le sens et ses paysages de gravité. Aussi, je te quitte avec deux citations qui expliquent mon étonnement toujours renouvelé de la rencontre de la réalité et de la fiction : « Je veux non parler de moi, mais épier le siècle, le bruit et la germination du temps » (Ossip Mandelstam) et « Votre vie est particulièrement à vous quand vous l'avez inventée » (Djuna Barnes).

Chère Isabelle, il y a tant de livres en moi et autour de moi que je ne sais plus où est le présent.

---

1. *Everybody's autobiography*, 1937.

Notices biobibliographiques

Geneviève Boudreau, originaire des Îles-de-la-Madeleine, habite à Québec. Elle enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy. Elle est l'auteure des recueils *Le regard est une longue montée* (l'Hexagone, 2015) et *Acquiescer au désordre* (l'Hexagone, 2012), qui a reçu le Prix du premier recueil de poèmes de la Fondation pour la poésie. Ses textes sont parus dans plusieurs revues, dont *Estuaire*, *Exit*, *Les Écrits* et *Bacchanales*.

Nicole Brossard, poète, romancière et essayiste, est née à Montréal. Elle a publié une quarantaine de livres dont *Le désert mauve*, *Musée de l'os et de l'eau* et *Anthologie de la poésie des femmes au Québec* (avec Lisette Girouard). Sa poésie a influencé toute une génération de poètes. Traduite en plusieurs langues, son œuvre a été célébrée par de nombreux prix dont le prix du Gouverneur général, le prix Athanase-David et le prix Benjamin-Fondane. Une anthologie de sa poésie est parue sous le titre *D'aube et de civilisation*. En 2015, elle a publié *Lumière fragment d'envers*, *Temps qui installe les miroirs* et *Et me voici soudain en train de refaire le monde...* En mars 2016, l'exposition *Nicole Brossard : portrait ou l'horizon du fragment* a été présentée à la Bibliothèque Gaston-Miron, Sorbonne 3.

Jonathan Charette, né en 1982, a fait paraître des textes dans plusieurs revues dont *Estuaire*, *Exit*, *Le Sabord*, *Mœbius*, *Zinc* et *Jet d'encre*. Son premier recueil de poésie intitulé *Je parle arme blanche* est paru en 2013. Ce livre lui a valu de remporter le Prix de poésie des collégiens. Son deuxième recueil, *La parade des orages en laisse*, est paru en 2015 aux Éditions du Noroît.

Nicholas Dawson détient une maîtrise en création littéraire et enseigne la littérature au collégial. Il est l'auteur du recueil de poésie *La déposition des chemins* (La Peuplade, 2010). Depuis 2008, il tient *L'écran fenêtre*, un blogue d'essais et de photographies qui porte sur le voyage et qui a fait l'objet d'une exposition solo en janvier 2015. Il publie régulièrement des poèmes et des récits en revue, ainsi que des photographies dans des ouvrages collectifs et des médias alternatifs.

Denise Desautels, née à Montréal, a publié plus de quarante recueils de poèmes, récits et livres d'artiste, au Québec et à l'étranger, qui lui ont valu de nombreuses distinctions, dont à deux reprises le Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières, le prix du Gouverneur général du Canada, le prix Athanase-David et le Prix de Littérature Francophone Jean Arp. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec et de l'Ordre du Canada.

Camille Deslauriers est professeure de création littéraire au département des lettres et humanités de l'UQAR. Elle a publié deux recueils de nouvelles : *Femme-Boa* (2005, en lice pour le prix Alfred-Desrochers 2012) et *Eaux troubles* (2011, Prix des enseignants AQPF-ANEL 2012). La nouvelle « Gardez la monnaie » est tirée du recueil de nouvelles encore inédit *Bas noir et cardamome verte*.

David Dorais a signé jusqu'à maintenant deux recueils de nouvelles et un roman. Il a fait paraître essais et textes de fiction dans la majorité des revues littéraires du Québec. Il est également chroniqueur à la revue *L'inconvénient* et membre du comité de rédaction de *XYZ. La revue de la nouvelle*. Il détient un doctorat de l'Université McGill en littérature française et enseigne le français au Cégep de Sorel-Tracy.

Marisol Drouin est née en 1976 dans la région de Charlevoix. Son premier roman *Quai 31* est publié en 2011 à La Peuplade et réédité en format poche chez BQ en 2014. Elle est également auteure-interprète pour le groupe Macha Fjord.

Louise Dupré, poète, romancière, essayiste et nouvellière, a publié une vingtaine de titres, qui lui ont mérité de nombreux prix et distinctions. Ses derniers livres sont *L'été funambule* (XYZ éditeur, 2008), *Plus haut que les flammes* (Éditions du Noroît, 2010) et *L'album multicolore* (Héliotrope, 2014). Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Mylène Durand, née à Montréal en 1982, étudie la littérature avant de travailler quelques années aux Éditions du Noroît. Aujourd'hui, elle partage son temps entre l'écriture et l'enseignement au collégial. Son premier roman, *L'immense abandon des plages*, publié en 2009 à la Pleine lune, reçoit le prix Fiction du Salon du livre insulaire d'Ouessant. Son deuxième roman, *La chaleur avant midi*, est paru à l'automne 2014.

Danny Émond, né au cœur d'une tempête, dans un train bringuebalant entre Strattenblück et Krasnoïarsk, se fabrique une identité avec les moyens du bord depuis un peu plus d'un tiers de siècle. Il a une maîtrise en quelque chose. Son premier livre, *Le repaire des solitudes*, a été publié aux Éditions du Boréal en 2015. Il travaille sur un roman, qui devrait être achevé d'ici la fin du monde. Il trouve étrange de parler de lui à la troisième personne.

Julien Fortin a publié un recueil de nouvelles, *Chien levé en beau fusil*, aux Éditions Triptyque en 2002. Il détient une maîtrise en création littéraire de l'UQAM. Il est aussi rédacteur en chef du webzine culturel *Les Méconnus* et collaborateur à la revue *Le Sabord*. Il a publié des nouvelles dans différentes revues et travaille actuellement à un roman.

Marie-Chantale Gariépy est née en 1975. Dès 1999, elle publie plusieurs nouvelles dans des revues spécialisées. Elle se fait connaître plus largement en 2005 avec son roman *Sparadrap* puis avec *Dredio* qui remporte le prix Joseph S. Stauffer en 2008. Récemment elle a fait paraître *Les fleurs carnivores* chez Tête première et a collaboré au livre hommage à Nelly Arcan, *Je veux une maison faite de sorties de secours*, chez VLB. Elle a dirigé le collectif *Douze histoires de plage et une noyade* aux Éditions Coups de tête, en plus d'y signer l'ultime nouvelle. Marie-Chantale Gariépy est détentrice d'un baccalauréat en études littéraires de l'UQAM, études lors desquelles elle s'est souvent penchée sur la littérature japonaise contemporaine.

Isabelle Gaudet-Labine vit à Montréal. Elle est l'auteure de quatre livres de poésie soit *Pangée* (2014) et *Mue* (2011), édités à La Peuplade, ainsi que *Entre l'acier et la chair* (2009) et *Des ombres en formes d'oiseaux* (2005), édités

au Noroît. En revues, ses articles, essais et poèmes ont été publiés dans *Estuaire*, *Mœbius*, *Exit*, *Oiseau-Tigre* et *Le Sabord*. Elle a récemment participé au projet *Femmes rapaillées*, publié chez Mémoire d'encrier.

Marie-Sissi Labrèche a écrit plusieurs romans : *Borderline* (Boréal, 2000), *La brèche* (Boréal, 2002), *La lune dans un HLM* (Boréal, 2006), *Psy malgré moi* (La courte échelle, 2010), *Amour et autres violences* (Boréal 2012), *La vie sur mars* (Leméac, 2014). Elle a coscénarisé *Borderline* pour le cinéma en 2008, le film s'est mérité plusieurs prix partout dans le monde. Aujourd'hui, elle travaille en tant que scénariste pour le cinéma et la télévision.

Dany Leclair (1971-), originaire de La Baie, au Saguenay, a déménagé à Montréal au début des années 1990 pour étudier la littérature. Depuis l'obtention de sa maîtrise, il s'amuse à enseigner la littérature au Cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu. En plus de quelques nouvelles, il a aussi publié deux romans (*Le sang des colombes*, VLB, 2007 et *Le Saint-Christophe*, Québec Amérique, 2012). Si la tendance se maintient, il devrait en publier un autre en 2017. Récemment, il a participé au collectif érotique *Travaux manuels*, dirigé par Stéphane Dompierre.

Lucie Ledoux a obtenu son doctorat en littérature à l'UQAM en 2011. Elle a écrit une thèse sur le témoignage pornographique des femmes dans la littérature française contemporaine. Elle est bibliothécaire dans un petit collège privé dans la région de Lanaudière. Elle a publié *Un roman grec* aux Éditions Triptyque en 2010 et poursuit son travail d'écriture.

Jean-François Létourneau a publié plusieurs textes dans différents périodiques québécois, notamment *Contre jour*, *Globe*, *Jet d'encre*, *Le Sabord*, *Littoral*, *Mœbius*. Il a dirigé le dossier sur la littérature autochtone de la revue *Exit* (nº 58) ainsi que le numéro de la revue *Jet d'encre* dont le centre de gravité était l'arrière-pays (nº 17).

Aimée Lévesque enseigne le français au collégial depuis 2012 tout en poursuivant des études féministes. Elle a publié des poèmes dans *Estuaire*, *Le Crachoir de Flaubert* et *Poème sale*, et a participé au Off-festival de poésie de Trois-Rivières en 2015. Elle tient un blogue de poésie, hiroshimem.com.

Françoise Major est née à Montréal en 1980. Écrivaine, réviseure et traductrice, elle travaille dans le milieu de l'édition. Son premier livre, *Dans le noir jamais noir*, est paru aux éditions La Mèche en 2013 et a remporté le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Depuis 2012, elle vit à Mexico.

Pénélope Mallard aime Boris Vian, Nicolas Dickner, Les Trois Accords et les petits pois. En attendant de s'y retrouver dans ses récits de filiation, elle écrit des histoires de fantômes et de bigoudis, et se laisse porter par l'air salin du Bas-Saint-Laurent. Traductrice de métier, elle prépare une maîtrise en création littéraire à l'UQAR sous la direction de Camille Deslauriers.

Mathieu Simoneau, après une maîtrise en création poétique, a fait paraître des textes dans des revues telles que *Mœbius* et *Le Sabord*, a participé à plusieurs lectures publiques et a rédigé des critiques de poésie, notamment pour

Nuit blanche et le webzine *Les Méconnus*. Il a également reçu la mention du prix Piché de poésie en 2014. *Il fait un temps de bête bridée*, son premier recueil, est paru en 2016 aux Éditions du Noroît.

Lucille Toth, après avoir grandi dans un petit village du sud de la France, puis avoir été montréalaise pendant plusieurs années, s'est réfugiée en Californie où elle refuse cependant de manger sans gluten ou de faire du pilates. Elle enseigne la littérature médicale et les performances dansées à l'université et a récemment demandé à ses étudiants d'analyser une vidéo de Miley Cyrus à travers l'œil de Julia Kristeva. Elle partage à présent sa vie entre Los Angeles et Paris, où elle participe à plusieurs projets créatifs.

Les yeux fertiles

Olga Duhamel-Noyer
Highwater, Héliotrope, 2006, 160 p.
Destin, Héliotrope, 2009, 168 p.
Le rang du cosmonaute, Héliotrope, 2014, 218 p.

Les années passées saturent le présent

On dit souvent que dans la toute première publication se trouvent *in nuce* les sujets qui (pré)occupent l'auteur : les thèmes, les désirs, la volonté de corriger ou le souci de prévenir le lecteur des dangers qu'il appréhende dans le monde actuel. *Highwater,* le premier roman d'Olga Duhamel-Noyer ne fait pas exception. Dès son début littéraire, l'auteure se place sous le signe de la mémoire, comme en fait foi cette phrase clé de *Highwater* : « Les années passées saturent le présent. » Pour elle, « [l]e labyrinthe du temps passé a pris la forme d'une mine » (elle se réfère à une mine réelle, située près de Highwater, en Estrie). Pour mieux étayer la métaphore, l'auteure en livre le dessin en coupe, placé comme introduction avant le récit, avec des indications précises sur les spécificités d'une mine. Par la suite, elle s'attelle à scruter le matériau qu'elle vient d'extraire des souterrains. Nous apprenons des « secrets si longtemps dissimulés par les forêts intérieures, très denses » que le texte ressemble à une suite de faits dans la vie d'une femme qui en a pesé la pertinence avant d'en parler. En fait, l'écrivaine explore l'empreinte et le sens laissés sur la narratrice par l'irruption dans sa vie de Venise, sa partenaire, dont le souvenir demeure ineffaçable.

Le projet d'Olga Duhamel-Noyer décrit le patient et exténuant dégagement de ce qui a été enfoui dans les coins les plus reculés des multiples galeries souterraines de notre mémoire, pour la plupart des instantanés illuminés pendant quelques secondes, aussitôt recouverts d'ombre. Ces souvenirs, qui se limitent parfois à un regard, à une rencontre fortuite, à un fait divers, accordent au lecteur à peine le temps d'enregistrer ce qu'il vient d'apercevoir. Toujours, il s'agit de fragments disjoints ayant peu à voir avec ceux dont parlent Proust ou Stefan Zweig. Ici, tout est bref, concentré. Au lieu de s'attarder sur un épisode, même significatif, le lecteur, déjà prisonnier de ce qu'il vient de lire, est captivé par le style factuel, la suppression

de toute forme de fioriture et la constante prise de distance face aux sujets. L'ellipse à la sobriété rare et l'image fugace d'une situation à l'issue incertaine sont alors fixées dans la mémoire.

Presque rien et toute la vie : *Highwater*

C'est dans un bar sur la Côte d'Azur que la narratrice rencontre Venise – on verra que le nom n'est pas choisi innocemment – alors que celle-ci s'apprête à passer la nuit avec un jeune homme comme il y en a par milliers dans le Midi en été, bronzé, musclé, somme toute assez insignifiant, qui se tue le lendemain matin dans un accident de la route. Il s'agit d'une mort banale, ouvrant la voie au rapprochement des deux femmes qui, « [e]ntre les jambes, trouvai[en]t l'inscription secrète du plaisir et du sens du monde ». Cependant, Venise est l'amante idéalisée. En réalité, elle est fuyante, insaisissable, mais dotée d'un charisme irrésistible. Invariablement, celle qu'elle a charmée la perd, la retrouve en suivant ses traces le long de la Côte. On peut supposer qu'un coup de foudre a frappé la narratrice qui, dès après avoir aperçu Venise, éprouve une attirance qu'elle est incapable de s'expliquer. Pour elle, il s'agit d'une passion durable. Ne craignons pas la platitude de la sagesse populaire : contre l'ensorcellement, il n'existe pas d'antidote. Venise s'est tout de suite coulée dans les pensées de celle qui narre cette histoire – si histoire il y a. Des années plus tard, les fils entremêlés de souvenirs disparates, sans suite logique ou planifiée, seront défaits. Cependant, le temps a passé si vite qu'il est impossible de déceler dans ce travail *en profondeur* le sens de ces deux vies parallèles, qui continuent à se croiser au hasard. Le lecteur se demande pourquoi Venise ne dévoile pas ses pensées, ou encore quels sont les rôles attribués aux hommes qui tournent autour de Venise, même aux mendiants crasseux ? Nous examinons ces « morceaux du passé jetés là avec violence comme des éclats de verre sur la chaussée après un accident », débris manipulés avec précaution dans le récit. Ainsi, les filles d'Ève magnifiques que les amantes rencontrent dans une île des Caraïbes, belles « comme des bombes qui t[ienn]ent en laisse un avenir rutilant », sont-elles là seulement pour illustrer la superbe métaphore, figure rhétorique rejetée pourtant comme du « matériau misérable » ?

Une réponse possible à ces questions se trouve dans le portrait d'un travesti énigmatique rencontré sur leur chemin, tant en Europe qu'au Québec, dans un chalet abandonné près de Highwater. Les amoureuses assistent à des rapports sexuels

explicites auxquelles a été convié un public averti et restreint. Ces performances, empreintes de douleurs physiques, évoquent des souvenirs aussi divers que le « vent inhumain » dans l'*Enfer* dantesque, *À rebours* de Huysmans, *Écoute la pluie* de Michèle Lesbre, *Soudain l'été dernier* de Mankiewicz ou encore les *Prisons* de Piranesi, sauf qu'ici, les investigations sont poussées plus loin encore que par les artistes cités. Le matériel est creusé et libéré des scories ; il ne garde que les morceaux d'un casse-tête qui formera, peut-être, une image cohérente de Venise, au lieu des « lambeaux du temps passé ». L'ultime désir de la narratrice devant la multitude de visages qu'elle découvre chez la femme aimée vise à « jeter l'ancre dans cette lagune incertaine ». La vision de la ville, construite dans une lagune aux fondations aléatoires, est révélatrice ; le nom même de l'amante empêche une relation établie sur des fondements solides. Ainsi, l'aînée ne pourra pas réaliser son rêve alors que sa partenaire mène sa vie comme elle l'entend, sans toutefois vouloir prouver son indépendance face à celle qui est réduite à mendier l'amour.

« La sexualité conduit d'un point à l'autre, mais il n'y a pas de cartes pour le territoire du sexe dès que l'on s'éloigne un peu », écrit la narratrice. Avec Venise, rien n'est moins certain que la relation amoureuse, jugée essentielle par sa partenaire. Pourtant, connaissant mieux que quiconque la jeune femme dont l'ascendant et la beauté continuent à exercer leur pouvoir, l'amante ne veut ni ne peut s'en détacher. Venise lui est nécessaire pour surnager dans le quotidien, assumer sa profession, prendre soin de son tout jeune fils, mentionné en passant. Qu'adviendra-t-il de Venise ? Composée de « mille strates contradictoires », elle est à l'image de son nom, mirage toujours changeant dont ne peut être isolée l'essence et qui se voile de mystère. Mieux vaut accepter la sagesse de la dernière phrase du récit qui mène au prochain roman.

Le destin montre son visage impersonnel

En 1983, la narratrice du roman *Destin* a treize ans. Elle entreprend avec sa mère un voyage en Europe, d'abord en Angleterre, ensuite en Espagne. Dans un hôtel à Canterbury, la jeune fille regarde un film de guerre, dont l'action se déroule sur le front de l'Est. Deux femmes se réfugient dans une maison abandonnée. Elles s'approchent, s'enlacent, dansent, finissent par s'embrasser longuement. Ces images seront désormais ancrées dans la mémoire de la jeune fille : « [p]our une raison qui [lui] est inconnue, cette scène a transformé [s]a vie ». Des années plus

tard, elle tombera amoureuse de Sonny, de six ans sa cadette, rencontrée comme Venise lors d'une fête quelque part sur la Côte. Il ne s'agit pas d'un *remake* du livre précédent, même si la thématique reste la même, en partie du moins. Il s'impose par une importante différence : cette fois, la narratrice (qui est l'auteure) espère que l'amante soit son *destin*. Depuis son voyage en Angleterre, elle cherche partout un sens aux chiffres qui pourraient lui prédire l'avenir. Si elle a treize ans en 1983 (Olga Duhamel-Noyer est née en 1970, à Montréal), elle en a trente-huit au moment où le livre est rédigé, l'âge qu'avait sa mère en 1983. L'ancienne meilleure amie de Sonny s'appelle Olga ; lors d'un accident sa voiture est immatriculée dans le Var (83), alors que celle de la conductrice de l'autre véhicule vient de l'Isère, au numéro 38, et ainsi de suite. Cependant, ce serait mal connaître les exigences de l'écrivaine pour l'imaginer construire un livre aussi touffu que celui-ci sur des bases anecdotiques –, même si elle dit que l'« enchaînement des dates, la concordance symétrique des années étaient vraiment différents de ce que j'avais imaginé au début ». Le lecteur la suit, elle et les circonstances de son existence de femme solitaire ainsi que son amour inconditionnel pour Sonny. Le récit nous mène d'un continent à l'autre, d'une ville à l'autre. Bref, nous assistons au déploiement de deux vécus, l'un aux buts précis de carrière, ordonné, le second sans direction véritable. Un jour, Sonny arrive à Montréal de façon tout à fait inopinée avec, dans son sillage, sa partenaire Mimi. Peu après s'être installée chez Olga, Sonny fait savoir à tout le monde qu'elle veut concevoir un enfant. Le père sera un Marocain, danseur nu dans un bar. Se développe autour de Sonny et de son bébé un groupe d'intervenants changeants, reflétant la vie gaie, aux limites du Village, où l'un tente de dominer l'autre dans une société clairement stratifiée par des « champs ».

Moins qu'Annie Ernaux, par exemple, l'auteure suit l'enseignement de Pierre Bourdieu. Son intention est de retenir surtout le concept de la « violence symbolique » bourdieusienne sans viser la création d'un vaste tableau de la société dans laquelle elle a choisi de vivre. Ainsi, le lecteur ne trouve pas de réponses à des questions comme celles-ci : pourquoi Sonny a-t-elle quitté la France ? Quelle est sa profession ? De quoi elle et son fils vivent-ils pendant cinq ans ? S'agit-il d'une autofiction ou d'un roman ? Il reste que, à travers la foule des personnages dans les chassés-croisés du livre, nous est dévoilée la vie des deux femmes dont chacune évolue et mûrit à sa façon.

Une étrange atmosphère se dégage du texte, comportant des images laissées intentionnellement floues qu'il faut scruter à la manière d'un photographe qui agrandit les instantanés, suivant en cela le personnage d'Antonioni dans son film *Blow-Up* (1967). Sauf qu'ici, il n'y a ni victime, ni malfaiteur, ni méfait. Même sans « histoire réelle », on ne ferme le livre que pour l'ouvrir à la première occasion. C'est dans son troisième volume, plus descriptif, que l'optique et le procédé narratif changent.

Se métamorphoser pour progresser

Youri, professeur d'anthropologie, travaille sur l'imaginaire forestier. Pour quelques mois d'hiver, lui et sa femme Julia ont loué une maison à Bernard-Station, petite localité dans le nord du Québec. L'endroit est le point de ravitaillement des camps forestiers où travaille Jimmy, Amérindien et ami d'enfance de Youri, prénommé ainsi en honneur de l'astronaute russe Gagarine qui, le 12 avril 1961, a complété le premier vol en orbite d'un être humain. Depuis son enfance, le Youri canadien est connu pour sa passion du mystère entourant « l'affaire de Roswell », que plusieurs avancent toujours comme preuve d'une vie extraterrestre après l'écrasement d'un ovni au Nouveau-Mexique (1947). Youri est fasciné par l'univers. Sans l'avouer, il attend l'arrivée d'autres visiteurs du cosmos et rêve de s'évader dans l'espace intersidéral. C'est pourquoi on l'appelle « le cosmonaute » du rang des Épinettes à Bernard-Station.

Voilà le cadre du *Rang du cosmonaute*. Vu de l'extérieur, le village file une existence sans drames. Blancs et Autochtones s'entendent bien. Le travail de coupe en forêt avance comme prévu. Les habitants évitent de mentionner les effets dévastateurs des activités d'entreprises forestières à cette latitude. Pourtant, derrière cette façade tranquille se cache un secret : la mort du « docteur », père de Youri, peut-être victime d'un crime, dont personne ne parle mais qui demeure présent dans la conscience de ceux qui ont vécu le « drame ». Un jour, le frère de Jimmy a trouvé le médecin, qui n'exerçait plus sa profession, noyé dans la rivière derrière sa maison, peu après avoir perdu sa chienne, un énorme terre-neuve noir, dans ce qui semble un accident de chasse.

Comme les deux livres précédents, celui-ci est composé d'une multitude de bribes d'informations, formant à la fin un tableau qui montre le père en individu frustré par le décès prématuré de sa femme. Il se défoule en admirant « les chattes

blondes » de pin-up, se néglige, mange avec ses doigts, rend souvent visite à un ermite vivant avec des molosses dans la montagne, s'occupe à peine de son fils. Lors d'une absence du paternel, Jimmy et Youri se retrouvent seuls dans la maison familiale, boivent, discutent, s'endorment dans le même lit où le docteur les trouve. Scandalisé, celui-ci s'écrie qu'il ne tolère pas « la promiscuité sous [s]on toit » et qu'il renie à jamais Youri. Aidé par Jimmy, le jeune homme trouve un emploi dans un campement, ce qui lui permet de vivre, de faire ses études et de rencontrer plus tard Julia. D'un côté, le père représente la mort ; de l'autre, Julia incarne le principe de la vie. À la suite de cette prémisse, l'auteure expose des catastrophes qui menacent jusqu'à la survie de l'être humain, en particulier l'explosion du réacteur n° 4 de la centrale thermique de Tchernobyl, en 1986. Elle parle de cet « accident » et de ses terrifiantes conséquences, comme les nombreuses pertes de vie, les maladies incurables, la contamination massive des lieux, les désastres environnementaux dûment documentés. Il ne s'agit ni d'une digression ni d'un plaidoyer contre l'utilisation de l'énergie nucléaire, mais elle nous met en garde : que signifie le mot « Tchernobyl » pour la génération de ceux qui aujourd'hui ont trente ans ? Sommes-nous encore réellement préoccupés après le désastre de Fukushima, survenu il y a tout juste cinq ans ? Que nous importent des déserts lointains, aussi morts que l'espace ? Pourquoi en parler encore ? Les problèmes ne sont-ils pas réglés depuis ? Contrairement aux affirmations des optimistes, ces cataclysmes vont se répéter tant et aussi longtemps qu'existera l'homme qui gère (ou tente de gérer) cette forme d'énergie. L'être humain étant toujours prêt à prendre des risques, il demeure faillible.

Youri et Julia sont venus à Bernard-Station pour vider la case du père, en train de pourrir. Une entreprise symbolique, car Youri doit régler des comptes avec le docteur, ce qu'il fait en révélant la vérité sur sa mort où la chienne Fidel assume son dernier rôle. Contrairement à ce que Youri avait dit à Julia, il était là, a tout vu, n'est pas intervenu. Jetant aux ordures ce qui reste de l'existence du géniteur, Youri prend le parti de vivre librement, de se défaire des idées préconçues, transmises par le père, de ne plus percevoir le monde en noir et blanc. Pour atteindre ce but, Julia sera son plus grand soutien. Il veut quitter ce village et vivre avec elle ailleurs, là où il fait chaud, retrouver son ancien rêve, celui de « renouer avec l'étrange cosmonaute qu'il était adolescent et bâtir la suite de son existence sur des bases renouvelées ».

Dès l'ouverture, ce livre souligne un changement important dans l'évolution de la thématique d'Olga Duhamel-Noyer. La sexualité masculine, incluant les phantasmes, n'exclut pas celle féminine (loin de là), mais rééquilibre les relations entre l'homme et la femme. Des énigmes sont résolues : au lecteur de décider s'il préfère avec ce troisième roman un procédé plus conventionnel que celui utilisé lors des premiers. Ce qui ne changera pas : le style, qui établit une distance certaine entre narration et narré ; le vocabulaire, reflétant la sobriété et le choix du mot juste ; la présentation d'une scène complexe, contenue dans des ellipses d'une enviable efficacité comme la suivante, qui résume un moment de la nuit que Jimmy et Youri ont passée ensemble : « Fidel dormait au pied du lit quand les deux jeunes hommes s'étaient rapprochés dans la nuit silencieuse. Nul cri d'animaux. Mais la chienne avait rouvert les yeux sur la respiration brièvement forte de Youri. Elle avait perçu du mouvement sous les couvertures et refermé les yeux quand, l'instant d'après, tout était redevenu immobile. »

Le talent de l'auteure, qui sait raconter une histoire sans imposer un cadre fixe, temporel ou spatial, laisse espérer la publication d'autres livres aussi insolites et surprenants que *Highwater*, *Destin* et *Le rang du cosmonaute*. Olga Duhamel-Noyer sait qu'elle dispose d'un allié important, le temps. Il lui permettra de poursuivre son œuvre et de remplir ses promesses.

Hans-Jürgen Greif

Tiphaine Samoyault
Roland Barthes, biographie
Seuil, 2015, 719 p.

Roland Barthes et moi

> *Une autre raison du désir de faire de sa vie une « Vie » tient probablement au fait que l'existence de Barthes cumule toutes les lacunes imaginables qui, toujours, invitent au comblement. Le manque initial : la mort du père ; la parenthèse : le sanatorium ; le caché : l'homosexualité ; le discontinu : l'écriture fragmentaire ; le manque final : l'accident bête. Ces trous, ces carences appellent le récit, le remplissage, l'explication.*
> (p. 39)

Le devoir faire son deuil de quelqu'un ou de quelque chose apparaît comme une occasion, au cœur d'une mélancolie sans fin, souriante parfois mais tenace, d'une pause. Dans un tel contexte, la lecture peut parfois s'avérer un adjuvant distancié, sans violence dans l'affect ni abandon impuissant. Le livre de Thiphaine Samoyault m'a plongé dans une sereine réflexion sur le temps, durée de soi d'un côté, prolongement de l'histoire récente une fois que les principaux agents ou producteurs de sens d'une époque se sont retirés, soit parce qu'ils sont trop âgés ou tout simplement parce qu'ils sont décédés. Mais la/leur mémoire persiste le temps que dure le frémissement de quelques images, photos ou idées prégnantes. Les commémorations de décès jouent ce beau rôle. Le titre de mon article n'est prétentieux qu'en apparence. Il veut laisser entendre que j'ai lu cette biographie portant sur Roland Barthes comme celle d'un contemporain (même s'il était de trente ans plus vieux que moi), le récit de quelqu'un dont le profil professionnel a ressemblé au mien, chemin faisant, ou vice-versa. Qu'importe. Notre terrain aura été celui de la littérature, un objet sur lequel je me suis penché avec passion, tiraillé à son égard par des contradictions sans issue, avec lesquelles j'ai dû travailler, parfois même jusqu'à l'aveuglement. Encore aujourd'hui, je m'étonne avec humeur que de jeunes chercheurs, de trente ans mes cadets, interrogent toujours et proposent un sens à ce que la littérature est censée « représenter » : on évoque la vie littéraire, l'âme littéraire ; on la souhaite nationale ou sans frontières ; on gratifie l'écrivain d'une aura d'exception…

* * *

Dans les départements de lettres des universités françaises, au cours des années 1950-1960 par exemple, on ne se penchait pas sur les œuvres d'écrivains contemporains. Pas étonnant que la littérature fût perçue alors comme un enseignement exclusif des grands classiques. Et pas étonnante la fameuse réponse de Barthes à qui on avait demandé ce qu'était la littérature : la littérature, c'est ce qu'on enseigne à l'école. Une boutade polémique, peut-être, si l'on retient que l'école n'est pas l'unique support permettant de maintenir l'existence et la vivacité d'une littérature, mais une demi-vérité qui a bouleversé considérablement la conception que l'on se faisait de la littérature et de son enseignement, et cela pendant plusieurs décennies. La querelle exemplaire à l'époque entre les tenants de l'enseignement « scolaire » ou « bourgeois » réunis autour de Picard et les tenants d'une approche méthodologique plus neuve et inventive réunis autour de Barthes s'est en effet projetée sur le dos de Jean Racine, un des représentants majeurs des classiques moralistes français. Pour être bref, Barthes faisait abstraction du sujet Racine (l'homme et l'œuvre) et du contexte historique de cet auteur au profit d'une lecture plurielle qui faisait appel à toutes les sciences humaines pertinentes.

Hors de l'université, semblait-on défendre, point de salut pour la littérature. Et encore moins pour la littérature moderne, avant-gardiste ou autre. En outre, l'enseignement de la langue française et des œuvres de la littérature nationale se pratiquait aussi hors des frontières de la métropole. Les territoires francophones de l'époque étaient en effet vastes et diversifiés : qu'on pense aux pays du Maghreb (Barthes s'intéressera intensément au Maroc, comme André Gide avant lui), qu'on pense à l'Égypte, aux pays de l'Afrique noire, ou encore à la Roumanie, au Québec francophone, etc. Sans parler d'autres pays étrangers où la langue et la littérature françaises étaient enseignées, toujours prestigieuses et influentes. Se retrouvaient là des professeurs qui n'avaient pas (encore) réussi à obtenir une agrégation, donc inaptes à enseigner à l'université. Jean-Pierre Richard, Greimas, Edgar Morin, Pierre Bourdieu et bien d'autres ont commencé leur carrière à l'étranger. Ce fut le lot de Barthes. Frappé de tuberculose, il a vu son cursus d'études perturbé, obligé qu'il a été de passer quatre années dans un sanatorium – quatre années, c'est considérable. On le retrouvera d'abord en Roumanie, puis en Égypte, pistonné par des amis. Et ce sera donc en dehors

de l'université qu'il devra trouver des alliés pour gagner sa vie (et celle de sa mère), pour se faire une place au soleil dans les champs intellectuel et littéraire parisiens. Pas facile. Le salut lui viendra d'amis, bien sûr, Maurice Nadeau ici, Greimas là, Sartre également ; le salut lui viendra aussi de sa capacité à nouer (et dénouer) avec des groupes d'écrivains et d'intellectuels, de son acharnement à écrire dans de très nombreuses revues, donc à semer large, à répondre à toutes les sollicitations, à participer à des discussions publiques, que ce soit sur la guerre d'Algérie, la république du général De Gaulle, la conception sartrienne de la littérature, le théâtre brechtien, etc. Le salut lui viendra enfin de l'existence d'écoles ou d'institutions parallèles à l'université, plus souples, plus ouvertes : l'École des hautes études en sciences humaines, le Collège de France, sans parler de cette ruche intellectuelle sans pareil que sera le Centre universitaire de Vincennes créé à la suite des revendications de Mai 68. Un effet de génération sans précédent.

Lorsque j'étais tout jeune professeur de lettres à l'Université de Sherbrooke, Roland Barthes occupait une très grande place. Tous les profs avaient lu *Le degré zéro de l'écriture*, *Mythologies*, etc. La place qu'il occupait se trouvait à la croisée de différents réseaux de réflexion sur la société, les pratiques culturelles et notamment la littérature. L'enseignement de cette dernière était même arrivé à se confondre avec celui de la critique, c'est-à-dire avec les différentes « méthodes » de lecture critique qui lui étaient appliquées comme autant de discours disciplinaires susceptibles de l'analyser, de la (faire) parler, de donner du sens à sa pratique et une légitimité à son enseignement. La critique damait pour ainsi dire le pion à la littérature. Je n'étais plus un simple professeur de lettres modernes, celui qui a lu des tas de livres de fiction « classiques » et quelques contemporains (on s'interrogeait même encore à l'époque sur l'existence ou non d'une littérature québécoise), mais un sémioticien ici et, par la suite, un théoricien de la littérature là. La première approche étudiait les « structures » internes du texte perçu comme un objet langagier qui avait ses propres mécanismes de fonctionnement (qu'est-ce qu'un récit par exemple ?), tandis que l'approche externe cherchait à mettre en lumière sa signification socioculturelle (son ancrage social, ses effets, sa valeur institutionnelle). La littérature se voyait bousculée dans ses valeurs séculaires… Haro sur les notions d'œuvre, d'inspiration, de génie, de catégories dites littéraires, etc.

Mais la littérature a toujours eu la peau dure, je le concède, et elle a survécu à ce jeu de massacre systématique et concerté. Je me suis moi-même efforcé de la contrarier, de nier son importance ou du même coup son intérêt disciplinaire, de lui refuser un semblant de formation auprès des étudiants. J'étais professeur de lettres, je le savais donc plus que d'autres. Toutefois, c'était plutôt le statut fantasmé de l'écrivain que je remettais en question. J'ai lu avec avidité un livre de Viala sur *La naissance de l'écrivain*. Et il m'est souvent arrivé d'être épinglé par les tenants de l'institution littéraire du Québec. Analyser un sonnet de quatorze vers en cent pages constituait un tour de force digne d'un chercheur universitaire patenté, mais un exploit plutôt banalisé par les écrivains eux-mêmes, plus théologiens que théoriciens. Vieille rivalité créateur/critique... Oser dire à l'époque qu'un tel s'était fait du capital en ressuscitant en livre des recueils oubliés d'un poète, était porter un procès d'intention irrecevable quand on se situait à l'intérieur du champ littéraire et plutôt moqueur quand on se plaçait à l'extérieur du champ, en spectateur. Dénoncer le copinage d'un chroniqueur au journal *Le Devoir* ou à telle émission de radio, etc. Toutes ces petites vérités devaient rester dans le silence ou la connivence, favorable au *statu quo* institutionnel.

Dans mon déjà vieux livre publié en 1990 et intitulé *Parcours, de l'imprimé à l'oralité* (Éditions Triptyque), je cherchais la chicane. Je cherchais d'abord à faire le bilan de plus de quinze années d'enseignement de la littérature, un bilan à la fois riche et décevant, un bilan *au bout du compte* contrarié par la pauvreté intellectuelle et le marasme professionnel dans lequel je me sentais, à tort ou à raison. Je cherchais également, mais dans le même souffle, à justifier le désir que j'avais de frayer avec les communications, et c'était par l'étude de la chanson que je souhaitais y parvenir. Les communications m'apparaissaient une discipline véritable, un terrain nouveau, très grouillant, au carrefour de réseaux à la fois compartimentés et interreliés, et plus près du commun des mortels. Cependant, croyant afficher un refus de l'institution littéraire et une valorisation de la chanson « populaire » francophone, j'avais tout simplement changé d'objet d'étude. Mais il m'aura fallu en faire l'expérience, constater par exemple que la chanson « fonctionnait » avec les mêmes exigences formelles et institutionnelles que la littérature. Pierre Bourdieu me fournissait alors les outils nécessaires pour le comprendre et m'en sortir. Mais j'anticipe.

J'avais donc d'abord pour objectif de démystifier la figure de l'écrivain et le fonctionnement élitiste et arbitraire de l'institution qui le fabriquait et le mettait en valeur. Deux longs articles de *Parcours* sont encore lisibles aujourd'hui et d'une certaine utilité, ne serait-ce que parce qu'ils sont « discutables », donnant à réfléchir sur des évidences qu'il faut sans cesse remettre en question : « Notion et/ou fonction de la littérature nationale québécoise de 1930 à 1975 » (d'abord paru en 1979) et « Le statut social de l'écrivain » (d'abord paru en 1984). Ne faut-il pas plusieurs points de vue pour se faire une idée… Mon idée était donc faite dès cette époque, idée que j'ai retrouvée avec bonheur dans un texte signé par Lise Gauvin et Gaston Miron, lequel servait d'introduction à une anthologie par ailleurs fort bien faite : *Écrivains contemporains du Québec* (Seghers, 1989, repris par l'Hexagone / Typo en 1998). Il leur aura fallu sélectionner, classer et donner une valeur à ces « écrivains » de façon à ce qu'ils répondent aux attentes ou critères d'excellence de l'institution d'une littérature québécoise devenue autonome.

Vous aurez compris que la fréquentation des acteurs-lecteurs patentés de la critique universitaire, dont faisaient partie Roland Barthes et tous ceux de sa génération (Jean-Pierre Richard, Maurice Blanchot, et surtout les structuralistes textuels qui foisonnaient à l'époque, tels Jacobson, Greimas, Coquet, Hamon, Brémond, Genette), cette fréquentation m'avait détourné de la littérature au profit des discours pouvant être portés sur elle : qu'est-ce que c'est qu'un poème, par exemple, versus une chanson, un récit, un personnage, la théâtralité, la rhétorique, le carré sémiotique, un essai littéraire (par rapport aux essais proposés par les disciplines des sciences dites humaines) ? Je réussissais à manier tous ces concepts et catégories avec habileté. J'étais donc un formaliste, intéressé par les universaux et les générateurs formels qui engendrent la multitude et la diversité des versions. Jongler avec Propp, Greimas et Barthes tout en lisant *Le seigneur des anneaux*, c'était mettre à l'épreuve et conforter ses compétences d'analyste, mais c'était aussi aplanir, éteindre en quelque sorte, par exemple tout ce que les conteurs ont proposé comme récit de genre (fantastique) à la suite de Tolkien. Mes outils pouvaient tout aussi bien être appliqués à un récit comme *Le torrent* d'Anne Hébert, à des chefs-d'œuvre inépuisables de subtilité ; le discours critique les disséquait, mais le contenu ou le sens était pour ainsi dire oblitéré, réduit à quelques figures d'actants jouant des rôles redondants d'un

récit à l'autre. Pour sortir de cette « convention » de lecture, il faudra attendre le revirement spectaculaire et salutaire de Roland Barthes lui-même, l'auteur superbement intelligent de l'essai *S/Z*. J'y reviendrai.

Bref, après quelques années fébriles et contagieuses du jeune chercheur universitaire que j'étais, le doute s'est installé et j'ai dû admettre que je me dirigeais vers un cul-de-sac. Et si la pratique de la littérature (je ne dis pas la lecture) n'a de sens que dans l'enceinte du champ littéraire, il en était de même de la pratique de la chanson, quoique de façon moins évidente puisqu'elle joue sur plusieurs champs d'exécution à la fois (paroles, musique, interprétation, enregistrement, scène, etc.). Malgré tout, la chanson allait m'acculer progressivement au même pied du mur, et pour les mêmes raisons… Malgré tout, j'ai dirigé quatre ou cinq forts collectifs de travail portant sur le phénomène de la chanson, preuve que je m'y étais consacré avec ferveur. Et c'est avec amusement que j'ai appris récemment que Barthes, en 1947, donc au tout début de sa carrière à Bucarest comme attaché culturel, avait donné une conférence sur la chanson française qui lui était contemporaine (notamment Édith Piaf), interrogeant le rôle « total » de l'interprète, de la vedette, sorte de médium des foules, dont le rôle d'« objet de transfert » crée le « miracle » de rendre heureux et riches ceux-là même des couches urbaines défavorisées[1].

Pourtant, en dépit de mon engouement pour la chanson, l'activité littéraire n'a jamais quitté mon champ d'intérêt(s). Je me suis très tôt retrouvé directeur des Éditions Triptyque, dès 1980, alors qu'elles publiaient uniquement de la poésie. J'ai dès le début ouvert la maison à tous les genres littéraires, pour des raisons à la fois intellectuelles et commerciales. Idem avec la revue *Mœbius* qui faisait tandem avec les Éditions Triptyque. Cette revue de « création » portait comme sous-titre « écritures / littérature », et c'était surtout le pluriel du mot « écriture » qui m'intéressait, avec l'idée qu'une littérature vivante n'était possible que grâce à une diversité d'écritures, sinon elle se pastichait, elle bégayait, ne valorisant que certains modèles au détriment de la diversité. Sans vouloir évidemment former école, j'étais à la recherche de voix singulières. Par ailleurs, au moment même où mon engouement pour la chanson faiblissait, je me suis mis à offrir pendant une dizaine d'années des cours de création littéraire, c'est-à-dire de fiction, obéissant ainsi à cet intérêt que je portais à l'écriture, davantage qu'à la littérature.

Ainsi, après avoir étudié le « contenu » des textes avec les étudiants au début de ma carrière de professeur, je me suis ensuite efforcé de former des lecteurs ou des analystes en leur fournissant des outils susceptibles d'interroger en profondeur ces œuvres ; une fois passé cet engagement scientifique (poétique, sémiotique, etc.), je me suis fait sémio-historien, analyste de l'histoire littéraire, théoricien de sa pratique, de la même façon que je faisais simultanément l'histoire de la chanson à travers les contextes socioculturels dont elle était issue et qu'elle alimentait. Pierre Bourdieu me fournit donc le point d'orgue qu'il me fallait pour me sentir riche d'une culture livresque et porteur d'outils utiles et efficaces pour en rendre compte. Les ateliers d'écriture ici et le travail d'édition là m'auront donc gardé ancré dans cette institution que je servais et critiquais tout à la fois…

Roland Barthes constitue encore aujourd'hui un bel exemple de chercheur qui poursuivit des travaux sur des objets très divers (mode, publicité, automobile, photographie, théâtre, musique, littérature, etc.), cherchant à en dévoiler les « mythes » vivants qui les animent, aiguisant sans cesse ses outils d'investigation, retouchant ses avancées antérieures, les reniant parfois, passant à autre chose de plus satisfaisant, tiraillé qu'il était entre la figure de l'intellectuel universitaire très fertile et celle de l'écrivain poursuivant un projet d'écriture sans cesse repoussé dans son impossibilité même. La figure de Sartre ici, celle de Blanchot là, avec les nuances que méritent une telle assertion, surtout que les figures de Gide et de Proust sont toujours présentes, celle de Kristeva, déterminante, celle qu'il appelait « l'étrangère », un ailleurs par où soufflait un vent nouveau, elle qui le comblait avec ses déplacements théoriques majeurs. D'autres figures influentes encore, celles de Sollers et de Derrida, bien sûr, et toutes celles qui se retrouveront avec lui dans la collection Tel Quel des Éditions du Seuil. La remarquable biographie de Roland Barthes par Thifaine Samoyault brosse un tableau bouillonnant de toute cette époque, et j'encourage les lecteurs à y plonger.

Parmi bien d'autres choses, Samoyault insiste à plusieurs reprises sur la façon de travailler de Barthes, une façon qui trahit son âge, bien sûr, celui d'avant les ordinateurs qui vont venir tout chambarder : l'écriture de *fiches*, retenant ici un mot, là une citation, parfois une liste de mots réunis par association. Cette mise en fiches était préférée au journal, au cahier de notes, au carnet, etc. Il travaillait donc tout bonnement sur des

glossaires, et cela dès ses premières recherches sur Michelet. Chaque mot comptant des contextes divers d'utilisation, il étendait la fonction du fichier à l'expression de contenus : « les mots ne prolifèrent pas par leurs composés et dérivés mais leurs adjoints […]. Ce sont les états, les *champs* du mot qui changent » (p. 239). Barthes parlera aussi d'un « répertoire phraséologique ». Une telle façon de travailler développa rapidement cet art de la formule dense et parfois lapidaire qui était la manière de Barthes, certes aussi cet art du *fragment*, et à sa suite de l'article de revue (on sait que Barthes en a écrit et publié un nombre considérable, des articles qu'il reprenait parfois après coup sous forme de volume). Cette façon de travailler donnera des ouvrages aussi extraordinaires que *S/Z* portant sur le récit « Sarrasine » de Balzac, ou encore les *Fragments d'un discours amoureux*, des œuvres inépuisables de réflexions pénétrantes et très inspirantes. Barthes devait sans doute aussi se servir d'une classification de fiches pour donner ses cours ou ses séminaires. Il les nourrissait de lectures et de discussions qu'il avait avec ses étudiants, parmi les plus brillants, de sa voix qu'on lui reconnaissait belle et élégante.

Si l'on suit la courbe que trace l'évolution des valeurs qu'il a défendues, on comprend qu'elle correspond à celle du mûrissement de l'homme. D'abord préoccupé de faire valoir un savoir, puis de se faire une place au sein de l'intelligentsia culturelle et universitaire, enfin, au tournant de ses cinquante ans d'âge, à défendre tout bonnement le plaisir : les relectures, les commentaires minutieux, les écritures non commandées, les interprétations libres (en amateur) des grandes pièces musicales, les voyages prolongés, la bonne chère, la valorisation du « goût » personnel comme vecteur de justesse dans l'appréciation d'objets divers, etc. Il est en effet très intéressant de voir Roland Barthes passer progressivement de la recherche pointue des grandes structures, des universaux sémantiques, des stéréotypes, des « mythologies » modernes à la valorisation des détails, de la sensualité des mots (suscitant l'idiosyncrasie contagieuse) ou des textures vestimentaires, culinaires aussi, à la recherche infinie des bruissements du monde, du « grain » des voix, préférant les écarts, les surprises, tout ce qui inspire, tout ce qui fait réfléchir, écrire, tracer… Pas étonnant que la littérature n'ait été pour lui qu'un champ d'investigation parmi d'autres, notamment la publicité, la peinture non figurative, la photographie, la musique savante, la culture japonaise… La littérature demeurait un projet, un fantasme qui se dessinait à

même la richesse des textes qu'il étudiait, structurant des codes de lecture, des allers-retours incessants et inépuisables. Barthes aura été un formidable lecteur, un maître analyste, empruntant tantôt la posture du chercheur universitaire, fermée, tantôt la posture du scrutateur ou dégustateur élégant, ouverte. Ces oppositions binaires sont malheureusement très réductrices, mais elles permettent d'identifier un certain *parcours* de vie intellectuelle. La mort prématurée de ce génial chercheur (plutôt qu'écrivain, quoique sa plume était d'une efficacité redoutable et d'une inventivité incessante) me plonge encore dans une rêverie presque souriante. Et j'avoue me reconnaître dans ce miroir déformant, porté par un travail de deuil plutôt léger, quoique nourri.

On lui reprochera sans doute, et avec raison, son manque d'intérêt pour la crise de Mai 68 (trop forte en gueule à son goût, trop querelle de pouvoirs) et la cause des femmes (il semble n'avoir aimé que sa mère, profondément, et n'avoir admiré que Julia Kristeva, elle qui saura définir l'exil, dans une lettre de 1977, comme « ce seuil de l'imaginaire »), comme si ces remous intenses dans la société française d'alors l'avaient peu touché. Il aura aussi très rarement parlé de l'homosexualité, même dans les *Fragments d'un discours amoureux*. Et pourtant, elle a été chez lui déterminante. Il n'a pas connu son père, mort à la guerre, il a vécu toute sa vie avec sa mère qu'il chérissait. L'horreur qu'il avait pour toute manifestation de violence, ses goûts pour la mode (son premier sujet de thèse), la publicité, la musique et, quand il a pu se le permettre, pour les soirées mondaines, les voyages, en quelque sorte le luxe, tout « cela » évoque un univers empreint de féminité. Et la biographe Samoyault y revient souvent avec beaucoup de tact et d'intelligence. D'autres critiques ont plutôt banalisé ces valeurs de raffinement, de délicatesse et d'amour que Barthes a de plus en plus affichées et défendues vers la fin de sa vie. Le grand roman sur lequel il travaillait, surtout après le décès de sa mère, nous aurait offert quelques clés supplémentaires dans la compréhension de son *parcours*.

Je n'ai jamais rencontré le professeur Barthes. Mais j'ai lu ses travaux avec avidité et assiduité. J'ai aussi été beaucoup inspiré par ce que ses contemporains en disaient. Encore aujourd'hui, je m'abandonne librement à la fascination sereine qu'il exerce toujours sur moi. Et je reconnais que la biographie que je viens de lire avec beaucoup d'intérêt favorise ce type d'abandon. Je parle de R. B., ce substrat symbolique de ce qu'a

été la personne Roland Barthes, et cela me rappelle les pages lumineuses dans lesquelles Barthes interrogeait avec audace et amusement le projet d'écrire un « Roland Barthes par lui-même », ce qu'il réalisa de main de maître, anticipant sa propre approche du deuil comme identification. Dans ces parages, je préfère laisser le dernier mot à Jean-Bertrand Pontalis qui disait en 1986 dans *L'amour des commencements* :

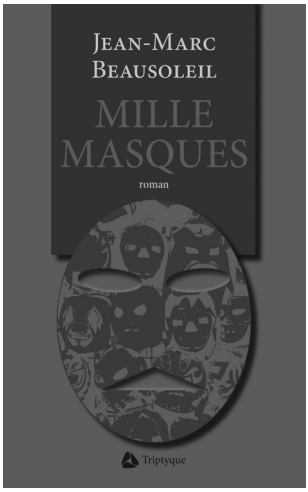
« Le deuil transforme l'objet perdu, l'incorpore et l'idéalise, le fragmente et le recompose et il lui faut du temps pour ce faire. Mais l'analogie avec l'écriture ne tient pas seulement dans le travail : écrire c'est aussi rêver, c'est aussi être en deuil, se rêver (et rêver le monde, pour les plus grands), être animé d'un désir fou de possession des choses par le langage et faire à chaque page, parfois à chaque mot, l'épreuve que ce n'est jamais ça ! D'où la fébrilité et la mélancolie qui accompagnent toujours, en alternance, l'acte d'écrire[2]. »

Robert Giroux

---

1. *Roland Barthes, Album. Inédits, correspondances et varia*. Édition établie par Éric Marty, Seuil, Paris, 2015, p. 148.

2. Cité par Nicolas Lévesque dans *Le deuil impossible nécessaire. Essai sur la perte, la trace et la culture*, Nota bene, Montréal, 2005, p. 44.

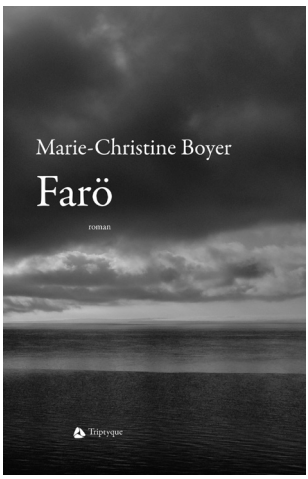


Jean-Marc Beausoleil

Mille Masques

roman, 152 p., 22 $

Tout va mal dans la vie d'Olivier. Son atelier de costume glisse vers la faillite. Son amoureuse qui ignore tout de ses problèmes d'argent, souhaite passer des vacances dans le Sud. Et voilà que son fils s'engage pour combattre en Afghanistan. Le soir, pour fuir ses soucis, Olivier revêt un des costumes de sa boutique, débouche une bouteille de scotch et, entouré de spectres de tissu, écrit un journal éventuellement destiné à son garçon. Jusqu'au jour où s'offre à lui la possibilité de livrer ses confessions en personne… à Kaboul!



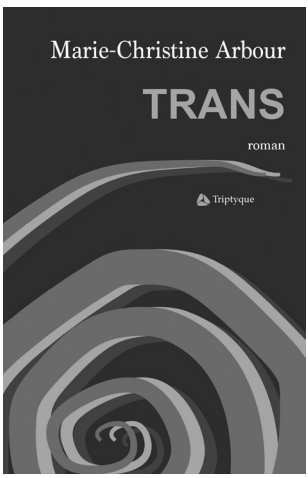
Marie-Christine Boyer

Farö

roman, 138 p., 22 $

Farö est l'histoire d'un homme qui s'est retiré du monde et qui, presque malgré lui, devra sortir de l'isolement dans lequel il a vécu pendant plusieurs années. Amorcé par une rencontre, le retour à la vie se fait progressivement et l'amène à faire un choix inattendu.

Marie-Christine Boyer signe ici un superbe premier roman dans lequel une Scandinavie imaginaire emprunte à l'atmosphère et aux couleurs des paysages maritimes d'Amérique du Nord. Au fil du récit, on rencontre des personnages porteurs d'une lumière diffuse. Les saisons passent au rythme des marées et des tempêtes qui transforment l'île et l'homme qui y vit.

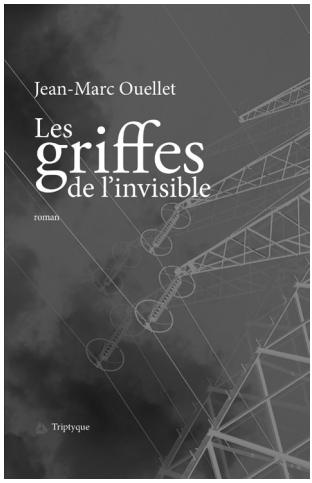


Marie-Christine Arbour

TRANS

roman, 236 p., 25 $

Une fille trop curieuse s' ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Jean-Marc Ouellet

Les griffes de l'invisible

roman, 196 p., 23 $

Une menace rôde, invisible, perfide. Elle n'épargne personne, elle tue. Elle est partout dans notre quotidien. Il s'agit des ondes électromagnétiques.
Alex Fournier est médecin. D'abord sceptique, de pénibles circonstances l'amènent à prendre conscience du danger. Il veut comprendre, se battre. Mais l'adversaire est puissant : étalant ses tentacules dans toutes les sphères de la société, repaire d'ambitieux sans scrupules, la mégacompagnie WBC est prête à tout pour préserver ses profits, pour consolider son monople.

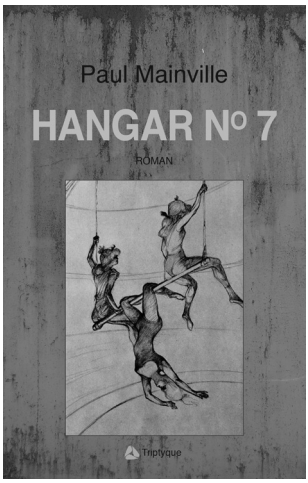


François Lepage

Pas d'autres dieux

roman, 162 p., 23 $

Nous sommes en Belgique. Parvenus à l'âge adulte, deux frères jumeaux quittent le nid maternel et empruntent des chemins divergents. Lucas est un brillant économiste, spécialiste de la Bourse. Autiste, Antoine est un calculateur génial qui décrypte des clés informatiques réputées inviolables et prédit la météo mieux qu'un ordinateur. Et, surtout, après avoir entendu l'appel de Dieu, il décide d'aller vivre dans une abbaye. Cependant Lucas, sous l'influence de son ami libertarien Verchuren, a d'autres ambitions pour son frère, plus lucratives : il compte mettre à profit les dons d'Antoine pour prédire les cours de la Bourse.



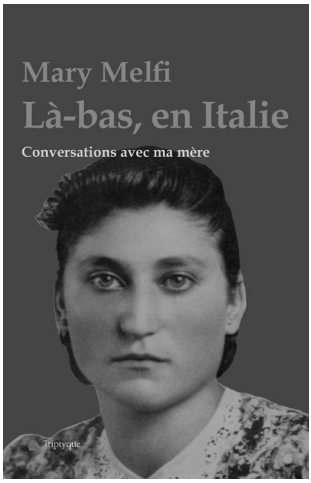
Paul Mainville

Hangar nº 7

roman, 208 p., 23 $

1980. Une guerre ethnique éclate en Europe de l'Est. Pour survivre, les artistes de la troupe du Cirque des montagnes Bleues sont forcés de divertir ceux qui les tiennent prisonniers dans un camp. Si cet art était pour eux à la fois une passion et un gagne-pain, leurs spectacles quotidiens seront dorénavant synonymes de survivance.

Quelques décennies plus tard, à l'occasion du spectacle *Le cirque des ombres*, Miljenka présente son numéro de trapèze. Cette fois, il n'est plus question de survie, mais de rappel aux vivants de la tragique histoire de ses parents et de tous les artistes qui ont péri ou survécu au cours de cette guerre.



Mary Melfi

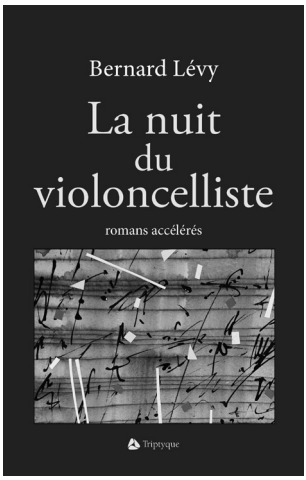
Là-bas, en Italie

Conversations avec ma mère

Traduction de Claude Béland

récit autobiographique, 337 p., 25 $

Entre Montréal-Nord et Casacalenda, petite ville médiévale du sud de l'Italie, entre l'aube du XX^e^ siècle et le début du XXI^e^, Mary Melfi multiplie les allers-retours dans le temps et dans l'espace et, par toutes petites touches, tisse avec tendresse, humour et autodérision,le tableau d'une réconciliation entre deux générations.

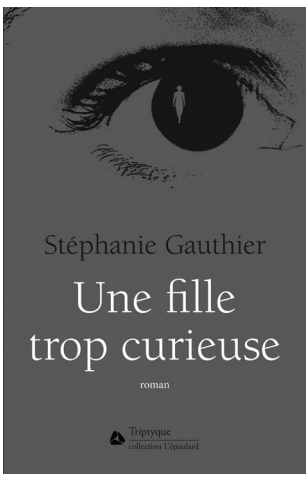


Bernard Lévy

La nuit du violoncelliste

romans accélérés, 180 p., 25 $

Faites l'expérience : laissez-vous prendre par les péripéties où vous conduit le texte que vous avez choisi. Vous en aurez bien vite plein la vue ; il sera temps alors de fermer les yeux. Et ce ne seront plus ni des phrases ni des mots qui défileront dans votre tête mais des images fixes ou mobiles associées et assorties à des sons. Oui, ces caractères typographiques, fils d'écritures sages ou folles, immobiles ou animées, brûlantes ou douces qui se frôlent, s'entrechoquent, se caressent, se froissent ou se fracassent, vous invitent à ouïr leur bruitage.

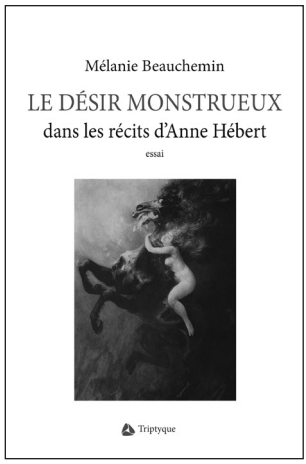


Stéphanie Gauthier

Une fille trop curieuse

polar, 294 p., 25 $

Une fille trop curieuse s' ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Mélanie
Le désir monstrueux
dans les récits d'Anne Hébert
essai, 196 p., 27 $

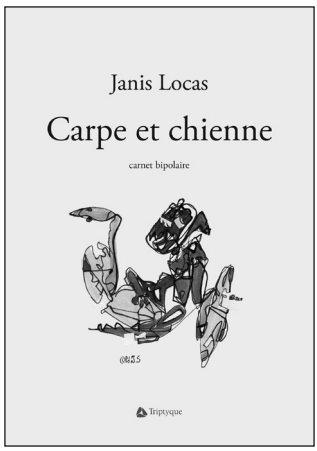
Des *Chambres de bois* (1958) à *Un habit de lumière* (1999), les héroïnes d'Anne Hébert s'adonnent à une rêverie qui leur permet de plonger dans une autre vie. Elles explorent une révolte dont l'articulation passe par de la fièvre et des hallucinations.

La lecture des récits d'Anne Hébert amène à poser la question suivante : en quoi les transports érotiques constituent-ils une forme d'émancipation susceptible de rencontrer, par-delà la fièvre et le délire, une possible réalisation de soi ?



Robert Berrouet-Oriol
Éloge de la mangrove
poésie, 108 p., 17 $

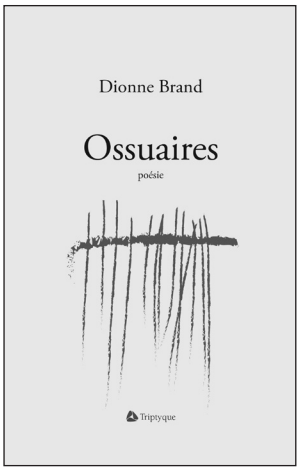
Afin de clore le triptyque inauguré avec *Poème du décours*, le poète nous propose cet *Éloge de la mangrove* : une ultime géographie de l'intime par la traversée des deux îles qui l'habitent, Montréal et Haïti. S'y retrouve encore une fois ce troublant chœur des voix qui hante le propos du poète.



Janis Locas
Carpe et chienne
carnet bipolaire, 108 p., 17 $

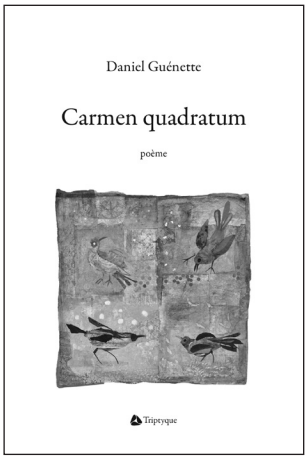
Carpe et chienne est l'occasion pour Janis Locas – reconnue déjà pour la vivacité de son écriture dans *La maudite Québécoise* – d'explorer une tout autre forme d'altérité dans ce carnet composé d'une variété de textes parcourant les extrêmes de l'humeur.

Le lecteur traverse en même temps que l'héroïne de singuliers moments de dépression, d'euphorie et de psychose, sans savoir où le mène cette expérience littéraire et humaine aussi déconcertante qu'inédite.



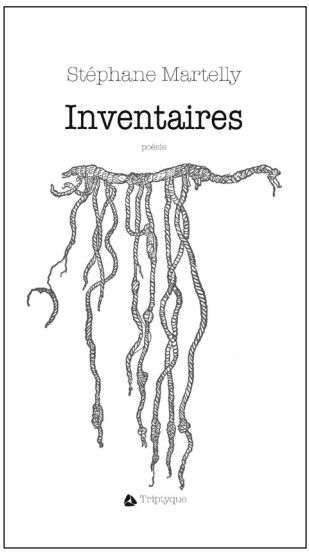
Dionne Brand
Ossuaires
Traduction de Nicole Côté
poésie, 85 p., 17 $

L'œuvre de Dionne Brand a toujours été « un creuset de lyrisme incantatoire et de cinglante critique sociale » (Barbara Carey). En effet, couvrant à la fois l'intime et le collectif, *Ossuaires* opère une défamiliarisation par le biais du désancrage des mots : délestés de leur contexte immédiat, bardés d'images contradictoires, ceux-ci font perdre pied au lecteur, démantelant à mesure les itinéraires dans la cartographie des conventions de lecture, faisant ainsi ressentir de près ce monde hasardeux qui est le nôtre.



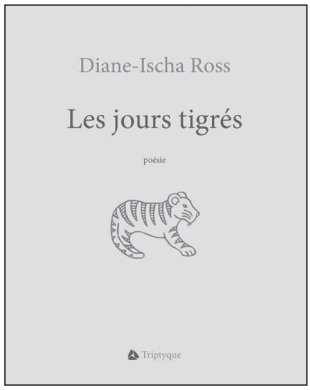
Daniel Guénette
Carmen quadratum
poème, 77 p., 17 $

Carmen quadratum parce qu'ici le chant est carré, peu lyrique : carré également dans le sens où une construction rigoureuse préside à son élaboration. Il convient d'aborder ces textes par les quatre côtés de l'ouvrage. En ce sens, ce dernier repose sur une relation construite entre chacune des pièces des quatre mouvements du poème, dans leur ordre d'apparition dans chacun des mouvements.



Stéphane Martelly
Inventaires
poésie, 60 p., 17 $

Habitée par un profond sentiment de perte, l'auteure s'attache à faire l'inventaire d'un monde qui se dérobe sous ses doigts : objets épars et incomplets, restes d'émotions, bouts de récits entendus ou inventés, bribes de conversations. Tout devient prétexte à cette poésie de l'inventaire. Par l'écriture, elle explore les formes d'un défaut de moyens, soit une tension qui ne s'exprime qu'à travers une ascèse exigeante, un délitement programmé des objets et des formes poétiques. Le titre *Inventaires* renvoie à cette esthétique de la liste et à cette idée très ancienne de l'écriture comme argument, comme "invention" (*inventio*).

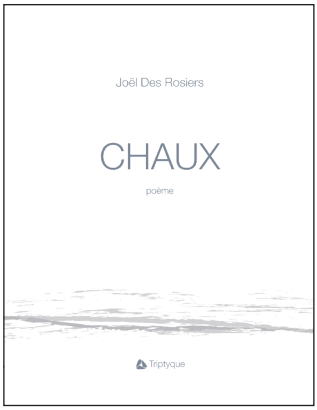


Diane-Ischa Ross

Les jours tigrés

poésie, 102 p., 17 $

Les jours tigrés sont la chronique d'un double deuil, chacun raidissant la douleur de l'autre, l'empêchant de se liquider dans la vie qui reste. Mais il faut penser à l'avenir, le sentir, le refaire et accueillir toutes les bouées de vigueur, d'émerveillement retrouvé, les souligner. La poésie est un piège et un miroir à enchantement, à extase et comme une façon de maganner la peine comme la salade, pour qu'elle parte, de guerre lasse, quand on trouve la formule magique, l'équation. Laisser passer aussi : l'écriture agit comme l'eau.



Joël Des Rosiers

Chaux

poésie, 91 p., 30 $

pour le descendant
qui ne vit pas le jour
les iles de l'amante furent
un delta de sang

j'ai gardé en moi le cœur de l'enfant
des bouts d'objets qui valent
par l'odeur de la chaux
embryons desséchés qui obsèdent

que sa voix fût voix
de n'avoir jamais été entendue
des cordages d'amour je l'enserre
aux scansions du poème exaucé

Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL	
Abonnement individuel (1 an)	63,24 $
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 $
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 $

ÉTATS-UNIS	
Abonnement individuel (1 an)	85,00 $
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 $

INTERNATIONAL	
Abonnement individuel (1 an)	95,00 $
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 $

revue-estuaire.com

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

Depuis 1985, les meilleurs nouvelliers publient dans

LA REVUE XYZ DE LA NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 35 $	Canada 45 $
États-Unis 50 $	États-Unis 60 $
Autres pays 65 $	Autres pays 75 $

2 ans/8 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 65 $	Canada 85 $
États-Unis 95 $	États-Unis 115 $
Autres pays 125 $	Autres pays 145 $

3 ans/12 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 90 $	Canada 120 $
États-Unis 135 $	États-Unis 165 $
Autres pays 180 $	Autres pays 210 $

Abonnement de soutien annuel : 70 $ ou _____ $

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros ☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

☐ Chèque ☐ MasterCard ☐ VISA

N° _____ exp. ___/___

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE FIABLE ET POLYVALENT ?



NOUS SOMMES FAITS L'UN POUR L'AUTRE.

Marquis est votre partenaire de choix pour la réalisation de vos livres et publications reliées, de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset, notre équipe de plus de 300 experts trouvera la solution qui vous convient.

MARQUIS

L'Art de trouver votre solution

1 855-566-1937 marquislivre.com



JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 $ ☐

Étranger *(Transport inclus)*.....69,02 $ ☐

En librairie..... 11,50 $

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : http://www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner ( ) me réabonner ( )

À partir du numéro en cours ( ) ou du numéro_____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque ( ) Visa ( ) Mandat ( )

N^o^ : _____ *Expiration :* _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE

revue le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes favorisant l'émergence d'activités participatives de loisir littéraire dans toutes les régions du Québec. Information : www.fqll.ca

MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)
4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 $	2 ans: 60 $
	• à l'étranger	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
Institution:	• au Canada	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
	• à l'étranger	1 an: 100 $	2 ans: 190 $

La collection complète :
(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 $
	institution:	450 $
• à l'étranger	individu:	400 $
	institution:	500 $



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MŒBIUS
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1 Canada
Tél. et téléc.: (514) 597-1666
Courriel: triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

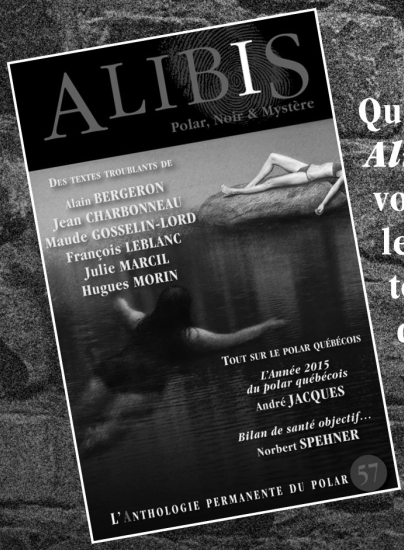
Nom: _____
Adresse: _____
Courriel: _____
Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an ❐

POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an *Alibis* vous offre les meilleurs textes du genre !

VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour **418-837-2098**

PAPIER ☐ 1 an : 34,79 $ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 65,23 $ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE (pdf ou epub) ☐ 1 an : 20,00 $ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 39,00 $ (taxes en sus)

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro : ☐

M057

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

www.revue-alibis.com



ARTS VISUELS



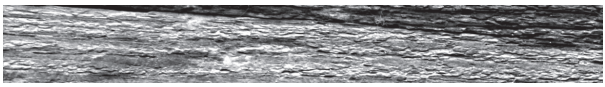
CINÉMA



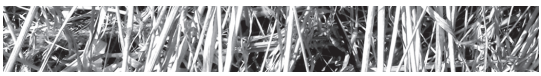
CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement des périodiques culturels québécois

www.sodep.qc.ca



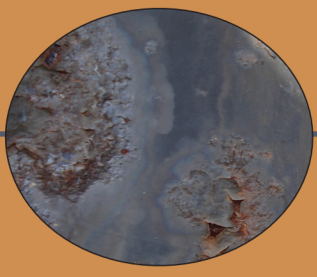
Tous les numéro de la revue *MŒBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

CATACLYSMES

Geneviève Boudreau
Jonathan Charette
Nicholas Dawson
Denise Desautels
Camille Deslauriers
David Dorais
Marisol Drouin
Louise Dupré
Danny Émond
Julien Fortin
Marie-Chantale Gariépy
Marie-Sissi Labrèche
Dany Leclair
Lucie Ledoux
Jean-François Létourneau
Aimée Lévesque
Françoise Major
Pénélope Mallard
Mathieu Simoneau
Lucille Toth

Lettres
Nicole Brossard et Isabelle Gaudet-Labine

Un numéro piloté par Mylène Durand



12$